

CLAUDE-HENRI GRIGNON, ANARCHISTE DE DROITE

Ghyslain Hotte

Thèse soumise à la
Faculté des études supérieures et postdoctorales
Dans le cadre des exigences
du programme de maîtrise ès arts en histoire

Histoire
Faculté des Arts
Université d'Ottawa

RÉSUMER

Cette thèse propose une analyse de la pensée d'un idéologue relativement méconnu du Canada français, Claude-Henri Grignon. Si son nom évoque son œuvre littéraire, en particulier *Un homme et son péché*, on connaît moins bien, en revanche, son œuvre intellectuelle. La thèse soutient que Grignon était anarchiste de droite. À partir de la définition de l'anarcho-droitisme, la thèse montre que la pensée de Grignon se caractérisait par le « refus de la démocratie », la « haine des intellectuels », une « révolte constitutive », un « un moi au-dessus de tout », un « aristocratisme » et la « chasse à l'absolu ». Ces caractéristiques composent l'essentiel de la grille de lecture et servent à structurer les chapitres 2 à 4. Le premier chapitre retrace la formation intellectuelle de Grignon. Ainsi, Grignon nous apparaît comme un anarcho-droitiste à la pensée inégalitaire et opposée à toute forme de contrainte à l'expression de l'individualité, qu'elle provienne de la tyrannie des masses ou des dictateurs.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.....	1
I. Mise en contexte.....	3
II. Bilan historiographique.....	4
III. Les idées-forces de notre démarche.....	7
IV. Le plan de notre étude.....	14
Chapitre premier : La formation intellectuelle d'un anarchiste de droite.....	16
Milieu familiale et éducation.....	16
A. L'autodidactisme.....	22
B. Les années de formation au journalisme.....	23
C. Les lectures marquantes.....	29
D. La rencontre d'un maître.....	33
E. Les collaborateurs de <i>L'Action française</i>	36
F. Des expériences traumatisantes.....	41
G. Conclusion.....	45
Chapitre II : Refus de la démocratie et la haine des intellectuels.....	46
Le refus de la démocratie anarcho-droitiste.....	46
A. Un anti-grégarisme.....	48
B. Des idées aux « tendances autoritaires ».....	53
C. Une démocratie organique.....	55
D. Rejet du corporatisme.....	55
E. Le revirement démocratique.....	57
La haine des intellectuels anarcho-droitiste.....	60
A. Critique du régionalisme et de la littérature exotique.....	63
B. Les intellectuels traditionalistes-nationalistes.....	65
C. Haine des syndicalistes et des intellectuels <i>gauchistes</i>	66
D. Conclusion.....	71
Chapitre III : Une révolte constitutive et un Moi au-dessus de tout.....	73
A. La révolte constitutive anarcho-droitiste.....	73
B. Une révolte contre l'instruction et l'éducation.....	76
C. Une critique des politiciens et un anti-duplessisme.....	80
D. Une haine de l'argent et du matérialisme.....	81
E. Un anti-modernisme.....	85
F. La révolte dans le texte.....	88
G. Un anarchisme de fond et de forme.....	90
Le moi au-dessus de tout anarcho-droitiste.....	91
A. Le moi dans la littérature grignonnienne.....	92

B. Un individualisme excessif.....	94
C. Un aristocratism libertain.....	95
D. Un nationalism	97
E. Conclusion.....	100
Chapitre IV : L'aristocratism et la chasse à l'absolu.....	102
A. L'aristocratism anarcho-droitist.....	102
B. La nostalgie du passé.....	105
C. Un absolutism.....	106
D. Les « autorités indiscutables ».....	107
E. Le culte de l'exigence aristocratique.....	107
F. Une méritocratie de l'intelligence « les hommes supérieurs ».....	111
G. L'aristocratism dans le texte.....	113
H. Un chefism.....	115
La chasse à l'absolu anarcho-droitist.....	119
A. Critique d'un catholicism morne et routinier.....	120
B. Un absolu catholique.....	121
C. Un absolu paysan.....	123
D. Conclusion.....	125
Conclusion.....	126
Bibliographie.....	133

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer ma gratitude à mes grands-parents maternels, monsieur Ronaldo Robert et madame Carmen Robert, car ce sont eux qui m'ont transmis cette passion pour l'histoire. Je pense aussi à ma conjointe, Céline Jubinville, qui m'a appuyé pendant la rédaction de ma thèse et à madame Suzanne Duquette pour ses corrections grammaticales. Je tiens également à remercier mon directeur de thèse, monsieur Damien-Claude Bélanger, qui a accepté de diriger cette étude. Monsieur Bélanger m'a fait découvrir l'histoire intellectuelle. Sa passion pour l'histoire des idées au Canada français fut contagieuse.

INTRODUCTION

L'intérêt suscité par les historiens des idées à l'égard des penseurs « anciens¹ » nous permet d'en connaître davantage sur nous, collectivement. En effet, l'histoire intellectuelle tend à cerner la contribution des idées et l'influence des pensées dans l'évolution historique. Toutefois, depuis les années soixante, les chercheurs qui étudient l'histoire intellectuelle et l'histoire des intellectuels se sont surtout penchés sur le contexte social des idées et la pensée des intellectuels conventionnels et influents². Nous relevons alors un manque d'intérêt flagrant pour les intellectuels inclassables et non conformistes. Les idées non orthodoxes et les penseurs marginaux sont importants, mais ne furent pas assez étudiés par le passé. Ainsi, nous profitons de cette conjoncture afin d'explorer la diversité des courants de pensée minoritaire dans le Canada français d'avant et pendant la Révolution tranquille. Nous consacrons, par conséquent, notre thèse de maîtrise à l'étude de la pensée politique de Claude-Henri Grignon. Grignon incarne parfaitement l'intellectuel contestataire. Son tempérament bouillant et ses propos incendiaires l'ont poussé vers la marge et sa pensée reste toujours méconnue. De nos jours, son œuvre est souvent réduite à son roman *Un homme et son péché* et à la scénarisation des émissions des *Belles Histoires des Pays d'en Haut*.

Quoi qu'on en dise, Grignon fut un intellectuel engagé, dont l'influence et les idées, bien que très personnelles, ont marqué toute une génération d'intellectuels du Québec. À cet égard, l'historien Michel Brunet racontait :

¹ Julien Goyette, Lionel Groulx. *Une anthologie*, Montréal, BQ, 1998, p. 18.

² Damien-Claude Bélanger, «L'histoire intellectuelle du Canada et du Québec : Bibliographie sélective», *Mens*, vol. 1, n°2, printemps 2001, p. 189-190.

Les *Pamphlets* ont initié toute une génération de collégiens – J'en faisais partie – à un genre littéraire qui tranchait avec la prose sentencieuse des écrivains de tout repos que nous recommandaient nos professeurs et qu'employaient nos maîtres à penser. Grignon nous a appris qu'il existait des écrivains catholiques dont le style n'était pas divorcé de la vie quotidienne et de son style diversifié. Il nous a fait connaître Léon Bloy, Barbey d'Aurevilly, Villier de l'Isle-Adam et plusieurs autres écrivains qui ne trempaient pas leurs plumes dans les encriers de sacristies³.

En réalité, Grignon a beaucoup plus écrit : conférences, lettres, romans, éditoriaux, pamphlets, et mêmes pièces de théâtre. C'est en 1916 qu'il a amorcé sa carrière d'intellectuel comme journaliste et critique littéraire à *L'Avenir du Nord*. Rapidement, il s'est taillé une place de choix dans l'univers des lettres au Canada français où il a collaboré, sous différents pseudonymes⁴, à plusieurs journaux, dont *La Minerve* (1922), le *Nationaliste* (1921-1922), le *Matin* (1922-1923), *Le cri du nord* (1930), le *Canada* (1931-1933), *l'Ordre* (1934-1935), la *Renaissance* (1935) et le journal *En Avant* du libéral T.D. Bouchard (1937-1939). De plus, de 1936 à 1943, Grignon a endossé la plume du pamphlétaire dans ses *Pamphlets de Valdombre*.

Grignon nous a aussi révélé ses talents de romancier avec *Le secret de Lindbergh* (1928), *Un homme et son péché* (1933) et *Le Déserteur et autres récits de la terre* (1935). Il a également publié un recueil de critiques littéraires, *Ombres et clameurs*, en 1933. Dès 1920, Grignon s'est fait connaître dans les cercles littéraires de Montréal à l'époque où il était membre de l'École littéraire de Montréal. De 1939 à 1970, Grignon a occupé la majeure partie de son temps à la scénarisation des *Belles histoires des pays d'en Haut* pour la radio et à la télévision de Radio-Canada. De 1949 à 1953, Grignon présenta l'émission *Le Journal parlé de Claude-Henri*

³ Lettre de Michel Brunet adressée à Georges Maloof, datée le 24 juillet 1970. Voir Georges Mallof, « Esquisse biographique », *Modern Language Studies*, vol. 2, n° 2, 1976, p. 43. De 1936 à 1939, plus de 3000 personnes étaient abonnés au *Pamphlets de Valdombre*. Voir Pierre Rouxel, « Claude-Henri Grignon (1894-1976), polémiste (1916-1943). Introduction à Claude-Henri Grignon », Thèse de Doctorat, Université d'Ottawa, 1987, p. 975. Depuis 1933, plus de 100 000 exemplaires d'*Un homme et son péché* ont été vendus. Daniel Chartier, *L'émergence des classiques. La réception de la littérature québécoise des années 1930*, Montréal, Fides, 2000, p. 54.

⁴ L'Ami d'Alceste, Gaston d'Aubecourt, Claude Bâcle, Le Convive distrait, Des Esseintes, Les Frères Zemganno, Masque de Velours, Stello, Trois taxes et Valdombre. Voir Bernard Vinet, *Pseudonymes québécois*, Québec, Éditions Garneau, 1974, p. 311.

Grignon à la radio de CKAC, où il y discutait de politique et d'actualité. Par le fait même, il avait abandonné plusieurs projets, dont une biographie romancée du Curé Labelle, un roman sur l'adultère et un recueil de critiques littéraires. En revanche, ce bourreau de travail nous a livré des articles percutants et des éditoriaux truculents dans *Le journal des Pays d'en Haut*, de 1967 à 1968. À la même époque, il avait entamé la rédaction de ses *Souvenirs*. Cette œuvre posthume fut publiée en 2007 sous le titre *Olivar Asselin, Le Pamphlétaire maudit*. En 1962, Grignon fut élu à la Société royale du Canada, puis en 1972, il devint compagnon de l'Ordre du Canada. Grignon décéda à Sainte-Adèle le 3 avril 1976, il avait 82 ans.

Les recherches antérieures ont étudié Grignon en tant que romancier, critique littéraire et pamphlétaire. Pour notre part, nous considérons la totalité des occupations et des fonctions de cet intellectuel du Canada français. Par intellectuel, nous entendons la définition de Pascal Ory et de Jean François Sirinelli : « L'intellectuel est un homme du culturel [...] mis en situation d'homme du politique, producteur et consommateur d'idéologies⁵. »

Grignon a produit une pensée étrange, hors-norme et souvent contradictoire. Il appartenait, en effet, à ce groupe d'écrivains qui se situaient en marge des cadres établis⁶. Grignon était individualiste et libertaire⁷. Inégalitaire, ses œuvres étaient empreintes de mépris à l'égard du « peuple moutonnier⁸ ». Notre intellectuel se méfiait aussi de la démocratie, du parlementarisme et du suffrage universel. Traditionaliste impénitent, il dénonçait également, avec fracas, les affres du matérialisme et du modernisme. Défenseur acharné de la paysannerie

⁵ Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1986, p.10.

⁶ Antoine Sirois et Yvette Francoli, *Un homme et son péché. Édition critique*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1986, p. 19.

⁷ Entrevue avec Conrad Bernier, «Le rêve d'enfance de Grignon : écrire pour rester libre», *La Presse*, n°86, 92^e année, Montréal, 10 avril 1976, p. d2-d3; Claude-Henri Grignon, «Qu'avez-vous à dire aux étudiants?», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°1, cinquième série, mars-avril 1942, p. 37.

⁸ Inégalité entre les hommes, les sexes, les classes et des chances. *Idem*, «L'Enfer (troisième partie)», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°12, première année, novembre 1937, p. 553

canadienne-française, de l'Église catholique et du clergé, Grignon a dégagé une pensée normative aux aspirations monarchistes absolutistes. En ce qui concerne ses écrits littéraires, Grignon a endossé la plume du pamphlétaire, de telle sorte que ses textes étaient dominés par le ton de la révolte. À ce sujet, l'abbé Lionel Groulx écrivait dans ses mémoires :

Sa plume se transforme volontiers en gourdin ou stylet. Il a le mot truculent, sonore. Polémiste passionné, fougueux, entier, tranchant. Chevalier au Moyen Age, de son épée comme Roland, il eût tranché les monts pyrénéens. Malheur à qui tombe sous la main de ce disciple de Léon Bloy! Il exécute, dépèce l'adversaire avec la joie féroce de l'épervier dévorant sa proie terrassée⁹.

Derrière cette radicalité de pensée se cache un fil conducteur idéologique cohérent. Examinons les appréhensions de notre intellectuel à l'égard de son propre discours idéologique. Grignon se considérait comme un « individualiste enragé » et un « conservateur enragé ». En fait, il exploitait à fond la veine radicale de sa pensée par l'utilisation courante du vocable *enragé*. Notre intellectuel se décrivait également comme un « écrivain de droite¹⁰ ». Toutefois, Grignon était attaché à une droite *enragée*, originale, minoritaire et fidèle à ses propres aspirations intellectuelles. Son discours idéologique ne cadre pas dans les rangs de la droite traditionnelle canadienne-française. Nous retenons ici le radicalisme de la pensée de Grignon.

Dans l'ensemble, l'historiographie portant sur Grignon s'est surtout consacrée à l'étude de ses critiques littéraires, de ses romans et de ses pamphlets. Les recherches qui ont analysé son idéologie l'ont toujours fait de façon superficielle. Les études antérieures ont pratiquement négligé la compréhension exacte de la pensée de Grignon. Quelques études ont même contribué

⁹ Lionel Groulx, *Mes mémoires. Tome 3. 1926-1939*, Montréal, Fides, 1972, p. 237.

¹⁰ Claude-Henri Grignon, « Louis Francoeur toujours vivant », *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 11 et 12, quatrième série, avril-mai 1941, p. 347; Lettre de Claude-Henri Grignon à Raymond Douville, Sainte-Adèle, 20 octobre 1959, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 32, p. 0816; Claude-Henri Grignon, « Le martyr des maires », *Les pamphlets de Valdombre*, Cinquième série, n° 5, juin 1943, p. 228; Coupure de presse du *Montréal-Matin*, 1^{er} octobre 1959, article paru également dans *l'Écho du Nord* sous le titre « Le dernier vient de mourir », le 9 septembre 1959, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 35, p. 0822.

à la discréditer en soutenant qu'elle fit montre d'un « fascisme latent¹¹ ». Suivant cette hypothèse, Bernard Doucet, dans son mémoire de maîtrise, a comparé le ton des *Pamphlets de Valdombre* au « discours fasciste-type¹² » de l'entre-deux-guerres.

D'autres recherches ont appréhendé Grignon comme un écrivain de droite, un « agriculturiste » attaché aux valeurs du passé ou bien un représentant de l'idéologie de conservation¹³. Dans sa thèse de doctorat, dédiée à l'œuvre polémique de Grignon, Pierre Rouxel a poussé d'un cran l'analyse. Ses conclusions furent que Grignon a été un « conservateur enragé et un réactionnaire impénitent¹⁴ ». Par ailleurs, Paul Bouchard, qui était rédacteur de *La Nation* de Québec, donc un contemporain de Grignon, le considérait plutôt « comme un libéral défenseur des idéologies du dernier siècle¹⁵ ». Dans ce même ordre d'idée, Jean-Pierre Bonneville écrivait que Grignon se « proclame nationaliste sans l'être, et il est ardemment libéral sans le dire¹⁶ ».

En ce qui a trait aux littéraires, ceux-ci se sont davantage penché sur le caractère singulier et incongru du régionalisme littéraire de Grignon. Pour Annette Hayward, Grignon fut le représentant d'un « régionalisme paysan et réaliste¹⁷ » ou bien le serviteur « d'un régionalisme

¹¹ Bernard Andrès, «Pour une grammaire de l'énonciation pamphlétaire». *Études littéraires*, vol. 11, n° 2, 1978, p. 366.

¹² Bernard Doucet, «La posture discursive du pamphlétaire chez Claude-Henri Grignon (analyse socio-critique des Pamphlets de Valdombre)», mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal, 1980, 132 p.

¹³ Daniel Chartier, *L'émergence des classiques. La réception de la littérature québécoise des années 1930*, op. cit., 2000, p. 45; Sébastien Côté, «La (Non-) réception critique de Céline et de Drieu La Rochelle dans les périodiques québécois des années 1930 : Ignorance ou esprit Chouan?», *Mens*, vol. 4, n° 1, 2003, p. 62-59-61; Antoine Sirois et Yvette Francoli, *Un homme et son péché. Édition critique*, op. cit., 1986, p. 12.

¹⁴ Pierre Rouxel, «Claude-Henri Grignon (1894-1976), polémiste (1916-1943). Introduction à Claude-Henri Grignon», op. cit., 1987, p. 975.

¹⁵ Paul Bouchard, «Quelques remarques à Valdombre», *La Nation*, 25 novembre 1937 dans Pierre Rouxel, «Claude-Henri Grignon (1894-1976), polémiste (1916-1943). Introduction à Claude-Henri Grignon», op. cit., 1987, p. 991.

¹⁶ Jean-Pierre Bonneville, *Études littéraires. De Valdombre à André Gide*, Val d'Or, Éditions des Quatre-Saisons, 1948, p. 17.

¹⁷ Annette Hayward, «Régionalisme au Québec au début du siècle», *Tangence*, vol 40, 1993, p. 21.

exigeant qui était le pendant littéraire de son idéal social réactionnaire¹⁸ », selon Karine Cellard. D'autre part, Dominique Garand a cerné le régionalisme « non orthodoxe » de Grignon. Ce serait la subjectivité de son « je » intérieur qui l'aurait éloigné à la fois des régionalistes et des exotiques¹⁹.

Bernard Andrès a aussi cerné le « je » de Grignon, surtout dans son *Introduction aux Pamphlets de Valdombre*²⁰. D'ailleurs, Dominique Marcil a recensé, dans *Les Pamphlets de Valdombre*, une « stratégie d'autopromotion » de la part du pamphlétaire, c'est-à-dire que Grignon désirait faire « triompher son ego ». Pour Marcil, aucun écrivain canadien-français, antérieur à la Révolution tranquille, ne fut autant centré sur lui-même. En fait, Marcil impute cette facette du discours grignonien au « culte du moi²¹ ». Rouxel a également remarqué la présence d'un « Moi » hypertrophié chez Grignon. En d'autres termes, le « Moi » était individualité, durée et histoire. Le « Moi » se trouvait également à la base de sa littérature²².

Pierre Trépanier, « le défricheur véritable des études sur la droite intellectuelle » du Canada français²³, juge que l'étude du « Moi » est une clé indispensable en histoire intellectuelle. Le « Moi », comme « type moral » et aristocratique, nous permettrait de comprendre la pensée de certains intellectuels énigmatiques du Canada français, dont Grignon²⁴.

¹⁸ Karine Cellard, «Au terme de l'«âge de la critique» : *Valdombre* et le chant du cygne du régionalisme», dans Yvan Lamonde et Denis Saint-Jacques, (dir.), *1937 : un tournant culturel*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, p. 240.

¹⁹ Dominique Garand, *La griffe du polémique. Le conflit entre les régionalistes et les exotiques*, Montréal, l'Hexagone, 1989, p. 49-50.

²⁰ Bernard Andrès, «Pour une grammaire de l'énonciation pamphlétaire». *loc. cit.*, p. 366.

²¹ Dominique Marcil, «Construction d'un ethos critique : discours sur la littérature canadienne-française dans *Les Pamphlets de Valdombre* de Claude-Henri Grignon», mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Université du Québec à Montréal, 2007, p. 84.

²² Pierre Rouxel, «Claude-Henri Grignon (1894-1976), polémiste (1916-1943). Introduction à Claude-Henri Grignon», *op. cit.*, 1987, p. 59-60.

²³ Xavier Gélinas, *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007, p. 7.

²⁴ Pierre Trépanier, «Victor Barbeau, anarchiste de droite», *Les Cahiers des Dix*, vol. 59 (2005), p.56.

Comme une liste d'épicerie, les études antérieures n'ont fait que soulever, individuellement, les contradictions et les particularités de la pensée de Grignon. Aucune recherche n'a réalisé une analyse globale de sa pensée. Les idées dominantes du discours grignonien doivent être incorporées dans un tout, car derrière tous ces fragments, se cache une pensée complexe et un fil conducteur cohérent.

Nous pensons, en fait, que le fil conducteur c'est l'anarchisme de droite. Claude-Henri Grignon fut un intellectuel anarcho-droitiste. En effet, sa pensée allia une conception hyper-libérale de la liberté, voire un libertarisme, à un refus de l'égalité.

Qu'est-ce que l'anarchisme de droite? Au premier abord, l'anarchisme brut est un esprit contestataire. En fait, l'anarchiste se révolte intellectuellement ou physiquement contre l'esprit de soumission, la contrainte et tout pouvoir qu'il juge illégitime. Ce ne sont pas les principes économiques et sociaux qui attirent les intellectuels de droite vers l'anarchisme. Les pôles d'attraction se situent dans la morale, la dignité, l'honneur et l'exigence individuelle²⁵. L'anarchisme est donc susceptible de se développer autant à droite qu'à gauche.

François Richard, qui est le spécialiste de l'anarcho-droitisme en France, considère ce courant comme un « mouvement de sensibilité et de pensée ». Nous pensons, en effet, que l'anarcho-droitisme est une sensibilité intellectuelle partagée, et non une doctrine structurée. Sans ligne de parti et dépourvue de programme, cette sensibilité intellectuelle regrouperait des penseurs de tous les horizons religieux, philosophiques, politiques et littéraires²⁶.

²⁵ Pierre Trépanier, «Victor Barbeau, anarchiste de droite», *loc. cit.*, p. 57-58.

²⁶ Sont considérés par François Richard, comme des anarchistes de droite : Jules Barbey d'Aurevilly (1808-1889), Joseph Arthur de Gobineau (1816-1882), Léon Bloy (1846-1917), Georges Bernanos (1888-1948), Georges Darien (1862-1921), Édouard Drumont (1844-1917), Léon Daudet (1867-1942), Paul Léautaud (1872-1956), Louis-Ferdinand Céline [Louis-Ferdinand Destouches] (1894-1961), Lucien Rebatet (1803-1972), Robert Brasillach (1909-1945), Roger Nimier (1925-1962), Jean Anouilh (1910-1987), Louis Pauwels (1920-1997), Jacques Laurent

L'anarchisme de droite est un concept fluide, mais ce n'est pas une idée fourre-tout. La définition la plus exacte a été formulée par Richard : « Il s'agit en effet d'une révolte individuelle qui s'exprime au nom de principes aristocratiques et qui peut aller jusqu'au refus de toute autorité instituée. Cette tendance court à travers toute la littérature contemporaine et s'affirme dans tous les combats d'idées²⁷. » Manifestée généralement par de virulents pamphlétaires, dont Léon Bloy, Édouard Drumont, Léon Daudet et Louis-Ferdinand Céline, la sensibilité de l'anarchisme de droite n'est pas une simple perspective contre-révolutionnaire. Les anarcho-droitistes remettent directement en question les fondements intégraux du système sociopolitique occidental et des pouvoirs institués.

Selon Richard, cette sensibilité intellectuelle est le résultat de six caractéristiques, soit un refus de la démocratie, une haine des intellectuels, une révolte constitutive, un individualisme excessif caractérisé par un Moi au-dessus de tout, un aristocratism et une chasse à l'absolu²⁸. Tous les anarcho-droitistes possèdent la plupart des traits inventoriés par Richard. D'autre part, les représentants de l'anarcho-droitisme ont tous été saisis à un moment de leur vie par « l'esprit de polémique²⁹ ». Nous creuserons davantage ces dominantes dans les chapitres qui suivront.

L'anarchisme de droite est la sensibilité intellectuelle la plus libertaire de la droite. Cependant, la liberté anarcho-droitiste est individuelle et inégalitaire. Léon Daudet, par exemple, ne pouvait concevoir la liberté sous sa forme collective. À ce sujet, Louis Pauwels affirmait : « La vraie liberté individuelle commence là où la société cesse de prétendre à un but moral et religieux [...] Tout ce qui se fait en fonction d'un soi-disant devenir collectif n'est jamais que

(1919-2000) et Michel-Georges Micberth (1945-). Voir François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1988, p. 16.

²⁷ *Ibid.*, p. 15.

²⁸ *Ibid.*,

²⁹ Entretien avec François Richard, «Les anarchistes de droite contre l'esprit bourgeois», *Revue éléments*, n° 72, 1991, p. 32.

concurrencer la mort³⁰. » En somme, chez les anarcho-droitistes, la liberté se prend et se mérite. Seuls les hommes d'exception peuvent réellement jouir de la liberté. Comme la liberté médiévale, la liberté anarcho-droitiste est un privilège qui est accordé à certains individus³¹. Paul Léautaud écrivait : « Non seulement, je ne suis pas démocrate. Non seulement, je ne suis pas pour l'égalité (qui au reste n'existe pas) mais je suis pour les privilèges³². » La liberté se gagne à la suite de gestes, de prouesses et d'actions concrètes. Les actions sont principalement d'essence littéraire.

L'aspect inégalitaire extrême est également ressenti dans le Moi au-dessus de tout anarcho-droitiste : « On est tous frères, c'est entendu. Mais on n'est pas jumeaux³³ », remarquait Pauwels. Selon les anarchistes de droite, les hommes ne se valent pas tous intellectuellement et moralement, donc ce ne sont pas tous les hommes qui peuvent jouir de leur individualité et de leur liberté authentique intérieure³⁴.

Comme les anarcho-droitistes, les libéraux conçoivent également la liberté sous sa forme individuelle. En revanche, selon les libéraux, tous les individus naissent libres; ils ne le deviennent pas. La liberté libérale tend vers l'égalitarisme. Elle n'est pas l'affaire de prérogatives ou de privilégiés quelconques. Les libéraux ont aussi confiance en l'individu³⁵. Quant aux

³⁰ Louis Pauwels cité dans François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, op. cit., 1988, p.107.

³¹ Michel Ducharme, *Le concept de liberté au Canada à l'époque des Révolution atlantiques (1776-1838)*, Montréal, Mc Gill-Queen's University Press, 2010, p. 35.

³² Paul Léautaud cité dans François Richard, *Les anarchistes de droite*, op. cit., 1991, p. 18.

³³ Louis Pauwels cité dans *Ibid.*, p. 18.

³⁴ *Idem*, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, op. cit., 1988, p. 26-106-107-161; *Idem*, *Les anarchistes de droite*, op. cit., 1991, p. 17-18-69.

³⁵ Danic Parenteau et Ian Parenteau, *Les idéologies politiques. Le clivage gauche-droite*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2009, p. 42-43-55.

anarcho-droitistes, ils pensent que les hommes sont majoritairement dépourvus de jugement réfléchi. Seulement quelques-uns sont appelés à se dépasser³⁶.

Le libetarisme anarcho-droitiste est ainsi marqué par l'aristocratie. Roger Nimier percevait le culte de l'exigence aristocratique comme « une morale sévère, un ordre, un culte de tous les instants³⁷ ». L'anarchisme de droite est régi par deux tendances humaines essentielles. C'est une synthèse entre un anarchisme littéraire et des exigences intellectuelles, morales et politiques intransigeantes. Les anarcho-droitistes développent une pensée originale, un aristocratie libérale, fait de rigueur et d'appétit de liberté. À cet effet, Jean Anouilh écrivait : « Je veux que tout redevienne difficile, qu'on paie tout soi-même, l'amour, la liberté, et que ça coûte cher³⁸. »

L'anarchisme de droite trouve son noyau intellectuel en France. Il existait, cependant, un courant anarcho-droitiste non négligeable au Canada français au début du XX^e siècle. Ce courant procédait d'une conception hyper-libérale de la liberté (libetarisme), d'un conservatisme social (traditionalisme) et d'une pensée foncièrement inégalitaire.

La diffusion de l'anarcho-droitisme français au Québec s'est faite à travers la littérature. En premier lieu, un souffle anarcho-droitiste se dégageait de la littérature catholique et intransigente française de Jules Barbey d'Aurevilly et de Léon Bloy. Selon Guy Courteau, ce serait Olivar Asselin, Jules Fournier et Claude-Henri Grignon qui auraient préparé la circulation des œuvres de Bloy au Canada français. Dès le début du XX^e siècle, *L'Action* de Jules Fournier

³⁶ *Idem, L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine, op. cit.*, 1988, p. 177.

³⁷ Roger Nimier cité dans *Idem, Les anarchistes de droite, op. cit.*, 1991, p. 100.

³⁸ *Ibid.*, p.6-7.

présentait des extraits de texte de Bloy³⁹. Il y avait aussi les œuvres littéraires de certains auteurs anarcho-droitistes, spécialement *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline⁴⁰.

Une veine anarcho-droitiste fut aussi propagée dans la mouvance maurrassienne, surtout par certains « dissidents⁴¹ », militants du mouvement et collaborateurs à *L'Action française*, dont Léon Daudet, Georges Bernanos, Lucien Rebatet, Robert Brasillach et Jacques Laurent. Un courant anarcho-droitiste courait également dans « la jeune droite non conformiste française des années trente » et dans le fascisme français⁴². Notons que l'anarcho-droitisme est plus libertaire que le maurrassisme pur et que le fascisme français⁴³. Les publications de ces groupes, notamment *Je suis partout*, *Gringoire* et *L'Action française*, se trouvaient sur les rayons des librairies du Québec.

En ce qui concerne les échanges d'idées entre la France et le Canada français, c'est la période de l'entre-deux-guerres qui fut la plus prolifique⁴⁴. En réaction aux problèmes sociopolitiques et économiques des années trente, plusieurs intellectuels empruntèrent la voie des extrêmes et du non-conformisme⁴⁵. En effet, les antennes culturelles des intellectuels canadiens-français étaient tournées vers la France. Cette période troublée fut une époque charnière pour la propagation de l'anarcho-droitisme au Canada français.

³⁹ Guy Courteau, « Léon Bloy en Amérique française », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 1, n° 1, 1959, p. 80; Claude-Henri Grignon, Préface dans Sœur Marie Saint-Louis de Gonzague, *Léon Bloy face à la critique*, New-York, 1959, p. 7-16.

⁴⁰ Pierre Trépanier, « Victor Barbeau, anarchiste de droite », *loc. cit.*, p. 61-62.

⁴¹ Paul Sérant, *Les dissidents de L'Action Française*, Paris, Copernic, 1978, 323 p.

⁴² Pierre Trépanier, « Le maurrassisme au Canada français », *loc. cit.*, p. 170-214; *Idem*, « Les intellectuels québécois de l'entre-deux-guerres selon Catherine Pomeyrol : une analyse décevante », *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, n° 8, 1997, p. 230; François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, Paris, Presses universitaires de France, 1988, p. 16.

⁴³ *Idem*, *Michbert, anarchiste de droite*, Paris, Comédit, 1992, p. 37.

⁴⁴ Olivier Dard, « De la rue de Rome au Canada français : Influences ou transfert? », *Mens*, n° 1, vol. 8, (automne 2007), p. 51.

⁴⁵ Pierre Trépanier, « Le maurrassisme au Canada français », *loc. cit.*, p. 217.

Cela dit, l'anarchisme de droite a été très peu étudié au Québec, et ce, jusqu'à aujourd'hui. Seul Pierre Trépanier se voue sérieusement à l'étude de cette sensibilité intellectuelle au Canada français⁴⁶. Trépanier fut aussi le premier à cerner la présence d'un anarcho-droitisme dans la pensée de Grignon⁴⁷. C'est à partir de cette hypothèse que nous construisons notre analyse dans la présente thèse. Nous espérons alors susciter de l'intérêt pour les penseurs anarcho-droitistes en histoire intellectuelle canadienne-française⁴⁸.

Ainsi, Trépanier pense que l'anarcho-droitisme éclairerait au moins une partie de l'itinéraire intellectuel ou bien un aspect de la pensée de certains intellectuels canadiens-français⁴⁹. Pour notre part, nous croyons que cette sensibilité va nous permettre de saisir l'œuvre intellectuelle entière de Grignon. Des années vingt jusqu'aux années soixante, un puissant souffle anarcho-droitiste se fait continuellement sentir dans ses textes. Sa pensée a évolué, mais elle a toujours été marquée par l'anarchisme de droite. C'est cependant au cours de l'entre-deux-guerres que son anarcho-droitisme est le plus éclatant. Celui-ci détone dans chacun des numéros des *Pamphlets de Valdombre*. Plus tard, pendant la Révolution tranquille, son anarcho-droitisme se radicalise. La pensée de Grignon devient plus évidemment réactionnaire, car contrairement aux années trente, son anarcho-droitisme contraste radicalement avec les courants dominants de cette époque. Notre intellectuel désirait renverser les changements sociaux et techniques

⁴⁶ *Idem*, «Victor Barbeau, anarchiste de droite», *loc. cit.*, p. 55-87; Dans son étude, Xavier Gélinas n'a pas soulevé la présence d'un anarchisme de droite ou d'une droite libertaire au Québec. Voir Xavier Gélinas, *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille*, *op. cit.*, 2007, p. 30. Quant à Dominique Foisy-Geoffroy, il considère l'anarchisme de droite comme «un traditionalisme, plutôt original, farouchement indépendant.» Voir Dominique Foisy-Geoffroy, *Les idées politiques des intellectuels traditionalistes canadiens-français (1940-1960)*, Thèse de doctorat, Département d'histoire, Université Laval, 2008, p. 174.

⁴⁷ Pierre Trépanier, «Victor Barbeau, anarchiste de droite». *loc. cit.*, p. 56.

⁴⁸ Nous pensons à Berthelot Brunet (1901-1948), Rex Desmarchais (1908-1974) et à Jean-Paul Desbiens [Le Frère Untel] (1927-2006). Nous considérons également les journalistes de *L'Ordre* (1934) et de *La Renaissance* (1936) sous la direction d'Olivar Asselin.

⁴⁹ Il s'agit d'Olivar Asselin, Jules Fournier, Victor Barbeau, Edmond de Nevers et Claude-Henri Grignon. Voir *Idem*, «L'historien et la tradition», dans Damien-Claude Bélanger, Sophie Coupal et Michel Ducharme (dir.), *Les idées en mouvement : perspective en histoire intellectuelle et culturelle du Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 97.

qu'apportait la Révolution tranquille. Nous sommes d'avis que l'anarcho-droitisme, en tant que catégorie d'analyse, fera le point sur cinquante ans de pensée et d'écriture.

Nous constatons que la pensée de Grignon possède toutes les caractéristiques de l'anarcho-droitisme qui furent inventoriées par Richard : un refus de la démocratie, une haine des intellectuels, une révolte constitutive, un Moi au-dessus de tout, un aristocratismes et une chasse à l'absolu. C'est par l'étude des transformations et des contradictions idéologiques présente chez notre intellectuel que nous allons cerner correctement, et dans toute sa complexité, le fond de sa pensée. Les études antérieures n'ont pas saisi correctement l'idéologie de Grignon, car elles n'ont pas compris qu'il fut un penseur imbu d'idées anarcho-droitistes.

En histoire intellectuelle, il faut étudier les périodes de stabilité, mais aussi les périodes de crise. La pensée de l'intellectuel est perpétuellement confrontée aux bouleversements sociopolitiques ainsi qu'aux changements de mentalité. En tant que consommateurs et producteurs d'idées, les intellectuels sont en perpétuelle adaptation. L'historien des idées doit se soumettre à un travail de lecture intensive dans le but de cerner la pensée d'un intellectuel.

Nous nous sommes particulièrement concentré, dans cette thèse de maîtrise, aux écrits sociopolitiques et aux œuvres littéraires de Grignon. Pour avoir une vue globale de sa pensée, nous avons lu ses documents publiés, notamment ses romans, ses critiques littéraires, ses *Pamphlets de Valdombre* et ses éditoriaux du *Journal des Pays d'en Haut*⁵⁰. Nous avons dépouillé plus de dix périodiques. Ensuite, nous avons parcouru quelques fonds d'archives conservés à la BAnQ (Bibliothèque et archives du Québec à Montréal). Nous avons voulu nous pencher sur l'émergence de l'anarchisme de droite de Grignon, donc nous nous sommes

⁵⁰ Sans oublier l'œuvre posthume ; *Olivar Asselin, Le Pamphlétaire Maudit*. Ce livre contient la correspondance échangée entre Grignon et Asselin de 1922 à 1937.

intéressés aux archives, spécialement à ses échanges épistoliers. De plus, le fond Jules-Édouard Prévost renferme la correspondance entre Grignon et le directeur de *L'Avenir du Nord*. Ces lettres nous ont éclairés sur les débuts de carrière de Grignon comme critiques littéraires et sur ses débuts en tant qu'intellectuel dans les années vingt.

En raison de la densité des sources écrites, nous avons écarté les scénarios d'*Un homme et son péché* à la radio, au cinéma, au théâtre et les scripts des émissions des *Belles histoires des Pays d'en Haut* à la télévision. Compte tenu du cadrage et de la durée d'une émission radiophonique et télévisuelle, nous pensons que l'auteur travaillait sous une trop grande contrainte.

Enfin, dans cette thèse, nous avons interprété les textes mentionnés ci-dessus à partir de la définition que donne François Richard de l'anarchisme de droite. Notre démarche consistait à définir les idées maîtresses de l'anarcho-droitisme à partir de l'historiographie française et de certains des principaux représentants de cette sensibilité, puis à tenter d'en dégager les parallèles avec l'œuvre de Grignon. Ce fut, en effet, un travail de subtilité et de patience. Cette méthode déductive nous a montré jusqu'à quel point la pensée politique de Grignon fut imprégnée d'idées anarcho-droitistes.

Nous nous sommes penché, dans le premier chapitre, à l'analyse du cheminement intellectuel de Grignon et des influences qui l'ont marqué. C'est en étudiant sa formation intellectuelle que nous allons cerner les fondements de sa pensée et incidemment son anarcho-droitisme. Dans les chapitres suivants, nous avons appréhendé la pensée de Grignon grâce aux caractéristiques qui composent l'anarchisme de droite. Pour plus de commodité, tous les chapitres débutent par une analyse approfondie de ces mêmes caractéristiques. Le second

chapitre se penche sur le refus grignonien de la démocratie et sa haine des intellectuels. Le troisième chapitre analyse sa révolte constitutive, son Moi au-dessus de tout ainsi que sa conception de la liberté. Pour terminer, le quatrième chapitre étudie son aristocratism et sa chasse à l'absolu

CHAPITRE PREMIER

LA FORMATION INTELLECTUELLE D'UN ANARCHISTE DE DROITE

Afin de cerner la pensée de Claude-Henri Grignon, il nous paraissait nécessaire de connaître préalablement son cheminement intellectuel. Notre analyse débute à sa naissance, en 1894, pour se terminer en 1936, soit au moment de la création des *Pamphlets de Valdombre*. Dans ce chapitre, nous allons étudier son milieu familial, son cheminement pédagogique sinueux, ses relations professionnelles et amicales avec ses maîtres, ses lectures ainsi que les nombreuses expériences personnelles et traumatisantes qu'il a surmontées, comme la mort de ses parents, la crise de sa foi, la pauvreté et son incarcération à la prison de Bordeaux. Ces nombreux événements le rapprochent considérablement des intellectuels anarcho-droitistes français. Étonnamment, la plupart des anarcho-droitistes durent surmonter des expériences cruciales. Céline, Brasillach, Bernanos, Rebatet et Nimier connurent les malheurs de la guerre, Darien, Daudet et Drumont firent face à la violence et à l'emprisonnement et Bloy à la pauvreté. Ces événements, hors du commun, leur ont permis de développer une pensée authentique et un esprit propice à l'anarcho-droitisme¹. Est-ce la formation intellectuelle de Grignon qui l'a, pour ainsi dire, placé dans une situation favorable à l'anarchisme de droite?

Claude-Henri Grignon est né le 8 juillet 1894 à Sainte-Adèle², dans les Laurentides. Ses parents furent Wilfrid Grignon et Eugénie Baker. Son père était médecin de campagne et pratiquait en pays de colonisation. La famille Grignon était donc membre de la petite bourgeoisie

¹ François Richard, *Les anarchistes de droite*, op. cit., 1991, p. 72; Idem, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, op. cit., 1988, p. 121.

² Grignon changea son prénom vers 1916 à l'époque où il collaborait à *L'Avenir du Nord* sous le pseudonyme de Claude Bâcle. Il remplacera le prénom Eugène par Claude.

professionnelle rurale³. Le docteur Grignon occupait également la charge de maire de Sainte-Adèle, de préfet de comté et il était propriétaire d'une ferme expérimentale. Partisan du Parti conservateur, Wilfrid était abonné à plusieurs hebdomadaires, dont *Le Nord*, *L'Avenir du Nord* et *Le Nationaliste*. Le fils s'est familiarisé, en bas âge, avec la politique partisane et le journalisme⁴. Le docteur Grignon a aussi inculqué à Henri un sentiment de respect à l'égard des paysans. À vrai dire, Henri côtoyait les pauvres des Laurentides et connaissait la réalité des colons :

Mon pauvre père m'apprenait d'un seul coup à aimer les pauvres, les malheureux, les déshérités. [...] Je n'ai jamais dévié et j'ai toujours défendu [...] les principes de morale chrétienne, les règles de vie honorable, les traditions, les coutumes et la grandeur des pauvres gens⁵.

Henri conservera toute sa vie un rapport privilégié avec ses origines. Il se souviendra toujours qu'il était un enfant de la terre et du seurois.

En 1907, Henri fut éprouvé par le décès de sa mère. Il avait à peine 13 ans. L'année suivante, il quitta l'école du village de Sainte-Adèle afin d'entreprendre son cours classique : « Lorsque j'eus treize ans révolus, il fut décidé que j'irais au collège de Saint-Laurent. On me destinait à une profession⁶. » À Saint-Laurent, chez les Pères de Sainte-Croix, il fera ses classes d'Élément latin et de Syntaxe ainsi que la connaissance du journaliste Louis Francoeur⁷. Incapable de supporter la discipline du collège — « On jugea que je ne respectais pas les auteurs

³ Antoine Sirois et Yvette Francoli, *Un homme et son péché. Édition critique, op. cit.*, 1986, p. 7.

⁴ Claude-Henri Grignon, «Du discours du trône au réquisitoire d'un chef», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 2, troisième année, janvier 1939, p. 60. *Le Nord* était sous la direction du député Conservateur Alphonse Nantel, *L'Avenir du Nord* était dirigé par les députés libéraux Jean et Jules-Édouard Prévost et *Le Nationaliste* était administré par la *Ligue nationaliste*; *Idem*, *Olivar Asselin, Le pamphlétaire maudit*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, p.59; *Idem*, «Trois nationalistes», *Le Journal des Pays d'en Haut*, vol. 1, n°37, 4 novembre 1967, p. 2.

⁵ Conférence de Claude-Henri Grignon au Collège-universitaire de Rouyn, 15 novembre 1958, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1161.

⁶ Causerie de Claude-Henri Grignon au club St-Laurent Kiwanis, Montréal, 2 mars 1949, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1119.

⁷ Antoine Sirois et Yvette Francoli, *Un homme et son péché. Édition critique, op. cit.*, 1986, p. 71.

célèbres et, par la suite, on me refusa les livres⁸ » — Henri ne pouvait s'acclimater à la vie en communauté. « J'y aurais versé pourtant des larmes amères, non pas que j'aie un seul reproche à adresser à ces bons Pères de Sainte-Croix, mais je n'étais pas fait pour le collège, pour cette vie en commun. J'ai toujours été un individualiste enragé [...]»⁹. » Ses études au Collège de Saint-Laurent se sont terminées à la classe de méthode après deux années de pensionnat¹⁰.

Wilfrid rappela son fils à Sainte-Adèle afin qu'il puisse suivre des cours privés. Des précepteurs particuliers lui feraient la classe : « Je finis par convaincre mon père que j'avancerais plus rapidement en science et en sagesse si je retournais vivre dans mon pays natal où un professeur belge, le comte de Kervyn, me donnerait des leçons¹¹. » Henri poursuivit ses études à Saint-Jérôme chez un inspecteur d'écoles rurales à la retraite, Jean-Baptiste Primeau, qui « m'apprit à m'ouvrir la gueule, à dire franchement et à me servir du dictionnaire¹² ». Dans une lettre destinée à son père, Henri lui fit part de ses études chez les Primeau. Contrairement aux années passées à Saint-Laurent, il appréciait sa nouvelle vie chez cet inspecteur d'école au tempérament très original :

Je me suis rendu sain et sauf chez les Primeau. Je me sens chez nous. Je suis très bien nourri ainsi que couché, ils sont très bons pour moi et en retour je leur rend [*sic*] des petits services. [...] J'ai subi un examen en latin dans le livre "César" après l'avoir passé M. Primeau me dit que c'était la partie la plus difficile du livre. "Et je l'ai bien réussi". Je n'ai [plus] à craindre les matières sur lesquelles je dois spécialement étudier¹³.

⁸ Adrienne Choquette, *Confidences d'écrivains canadiens-français*, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien Public, 1939, p. 229; Entrevue de Gérald Godin, «Le péché de Grignon : Dire sa vérité huit heures par jour», *Le Magazine Maclean*, vol. 14, 8 août 1964.

⁹ Claude-Henri Grignon, «Louis Francoeur toujours vivant», *loc. cit.*, p. 347.

¹⁰ Causerie de Claude-Henri Grignon au Club Kiwanis, Montréal, 2 mars 1949, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1119.

¹¹ Adrienne Choquette, *Confidences d'écrivains canadiens-français*, *op. cit.*, 1939, p. 229.

¹² Claude-Henri Grignon, «Moi, sociable», *La Renaissance*, n° 25, première année, 7 décembre 1935, p. 5.

¹³ Lettre de Claude-Henri Grignon à son père (docteur Wilfrid Grignon), Saint-Jérôme, 14 septembre 1910, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 32, p. 0883.

Malgré ses aptitudes intellectuelles certaines, Henri préférait toutefois l'école buissonnière à la classe de son précepteur. À cette époque, Wilfrid possédait une ferme expérimentale dans les environs de Sainte-Adèle. Ce disciple du curé Labelle souhaitait alors que son fils étudie l'agriculture¹⁴. En 1912, Henri prenait la route de l'Institut agricole d'Oka :

“Que feras-tu mon fils” disait mon père. “Eh! Bien je pense que je ferai un habitant” [...] Mon père possédait à Ste-Adèle une ferme qui rapportait un peu. Alors, il fut convenu que j'irais étudier l'agriculture à Oka. J'ai passé là deux années assez mouvementées et forts agréables du reste. Je voulais m'instruire dans l'élevage des abeilles parce que j'avais lu Virgile¹⁵.

Administré par les Révérends Pères Trappistes, l'Institut agricole d'Oka avait pour mission d'inculquer à ses pensionnaires des connaissances agraires professionnelles et scientifiques. Pour être admis dans cette institution, le candidat devait préalablement passer un examen d'entrée et fournir un certificat de moralité signé par son curé. L'enseignement théorique était accompagné de travaux pratiques. Les étudiants se familiarisaient avec les travaux de la ferme et les techniques agraires. Régi par des règles strictes et sévères, l'étudiant devait embrasser la rigueur, l'austérité, la spiritualité et la vie monacale. Levés à 5h00 du matin, les étudiants devaient assister à la messe de 5h20. Après une journée de cours magistraux et de travaux artisanaux, le couché était prévu pour 20h15. À la fin de la journée, les élèves devaient se rendre dans leur chambre ou au dortoir dans le silence le plus complet¹⁶.

Curieusement, le séjour d'Henri à Oka a davantage raffermi sa passion pour la littérature que ses connaissances des techniques agricoles. Il écrivait dans *La Renaissance* en 1935 : « Puis, j'ai passé un an et demi à l'Institut agricole d'Oka où j'ai lu tout Balzac, tout Rousseau, tout

¹⁴ Antoine Sirois et Yvette Francoli, *Un homme et son péché. Édition critique, op. cit.*, 1986, p. 7.

¹⁵ Causerie de Claude-Henri Grignon au Club Saint-Laurent Kiwanis, Montréal, 2 mars 1949, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1120.

¹⁶ Voir : http://archive.org/stream/cihm_74024#page/n61/mode/2up.html (page consultée le 6 mars 2013).

Victor Hugo, tout Stendhal et tout Flaubert, en même temps que j'étudiais l'apiculture sous l'œil amusé de cet excellent père Maur¹⁷. »

La bibliothèque de l'institution contenait principalement des manuels qui traitaient d'agriculture. Les journaux et les ouvrages étrangers à l'enseignement agricole étaient interdits¹⁸. De même, Balzac, Rousseau, Hugo et Flaubert figuraient tous dans l'*Index Librorum Prohibitorum*. Est-ce le Père Maur o. c. r., qui apportait discrètement à Henri des livres de sa bibliothèque personnelle? Chose certaine, le jeune étudiant faisait preuve d'un esprit de révolte à l'égard des consignes et des règles de l'institution.

Ces deux années chez les moines trappistes ont développé, chez Henri, son affection pour la littérature française et son attachement à la terre. Elles ont solidifié son ruralisme. Les travaux pratiques lui firent comprendre la culture du sol, la dureté de la terre et la réalité paysanne. Les Pères Trappistes lui ont également inculqué l'idée de la survivance par le sol. Le soir, seul dans sa chambre, Henri se consacrait à la méditation et à la lecture. Il réfléchissait à l'avenir de la paysannerie dans les Laurentides et au Canada français. Henri nous présenta le résultat de ses réflexions personnelles dans un texte qu'il rédigea en 1912 à l'Institut agricole d'Oka. Il concevait déjà la terre comme la garante des libertés. Dès lors, à 18 ans, il s'élevait contre l'exode rural :

Fils de cultivateurs je vais vous dire tout bas (pour que les américains [*sic*] n'entendent pas) Restez donc chez vous! Ah! Canadiens, si vos ancêtres pouvaient sortir de leur glorieux tombeau et qu'ils vous verraient jeunes patriotes, sur la terre de vos pères. Ces grands hommes s'écriraient : "Ils font comme nous, ainsi le pays prospérera. Mais au contraire quand ces mêmes hommes vous voient quitter les terres paternelles pour un pays lointain qui semble à l'horizon meilleur et plus beau, vos ancêtres s'écrient : "Au peuple canadien vous n'avancerez jamais il vous manque des cultivateurs". En effet, pourquoi quittez-vous vos familles, vos amis pour un

¹⁷ Claude-Henri Grignon, «Moi, sociable», *La Renaissance*, n° 25, première année, 7 décembre 1935, p. 5.

¹⁸ Voir : http://archive.org/stream/cihm_74024#page/n61/mode/2up.html (page consultée le 6 mars 2013).

autre ciel qui n'est qu'orage et tempête, tandis que le vôtre fils de la "Liberté" il est toujours serein et bleu¹⁹.

Après son renvoi de l'Institut agricole d'Oka²⁰, le fils fit part à son père de son désir d'entreprendre une carrière d'écrivain. Opposé à cette demande, le docteur Grignon répondra par la négative. Une brèche survint entre le père et le fils²¹. Wilfrid décéda le 23 juin 1915. Henri en fut terriblement affecté émotionnellement et psychologiquement :

Sa mort creusa dans ma vie un abîme que je ne parviens pas à combler. [...] Moi si turbulent, si enjoué, si heureux, je tombai dans une mélancolie profonde où je me débats encore aujourd'hui avec la violence que l'on sait. Je jetai volontairement sur mes épaules d'orphelin le manteau si lourd de la désespérance. J'étais persuadé qu'il n'existait pas au monde d'êtres plus malheureux que moi²².

C'est afin d'alléger son deuil qu'Henri s'enferma quelques mois dans la maison familiale de Sainte-Adèle. En proie à la culpabilisation, le fils avait été incapable d'accomplir les attentes professionnelles du père. Une trouvaille imprévue allait pourtant sceller son destin :

Un soir d'automne qu'il pleuvait et qu'il ventait avec fureur, je cherchais dans une vieille caisse des lettres de mon père. Je tombai sur les *Confessions* de Jean-Jacques [...] Je me jetai dans la lecture des *Confessions* comme à une source d'eau vive. Au bout de deux jours j'avais vécu toute l'existence du fou génial de Genève. J'étais certain que tout ce qui était arrivé au pauvre Jean-Jacques, je l'avais déjà moi-même subi [...] Jean-Jacques, c'était moi, il n'y a plus d'erreur. J'en savais par cœur les plus beaux passages. La solitude soulageait ma misère [...] ²³.

Grignon attribuera sa passion de l'écriture à la découverte des *Confessions* de Rousseau :

Dois-je attribuer à Jean-Jacques cette passion d'écrire [...] ou dois-je attribuer la découverte de mon propre « moi » à la mort de mon père [...]. Chose certaine, c'est qu'à partir de ce moment-là j'ai toujours éprouvé le besoin de livrer au papier, mon seul ami, mon seul confident, mes pensées les plus secrètes et avec un enthousiasme, avec une fièvre et avec une ardeur qui disent assez combien je place très haut chez

¹⁹ Lettre de Claude-Henri Grignon à *L'Avenir du Nord*, juillet 1912, Oka, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 2.

²⁰ Nous ne connaissons pas les véritables motifs de son renvoi.

²¹ Pierre Rouxel, « Claude-Henri Grignon (1894-1976), polémiste (1916-1943). Introduction à Claude-Henri Grignon », *op. cit.*, 1987, p. 132.

²² Adrienne Choquette, *Confidences d'écrivains canadiens-français*, *op. cit.*, 1939, p. 229.

²³ *Ibid.*, p. 230.

l'écrivain l'amour de la franchise et de la sincérité. Si c'est là une vocation, je la possède en plein²⁴.

Passionné par l'écriture, il désirait approfondir ses connaissances des lettres. Henri complètera alors sa formation intellectuelle en autodidacte²⁵ :

Je n'ai point terminé des études secondaires [...]. J'ignore tout des admirables humanités, du grec et du latin. Je ne le regrette pas trop, car les humanités telles qu'on nous les sert au collège dans des écuellen de bois ne m'eussent pas profité beaucoup²⁶.

Dans un article récent, Mathieu Lapointe explique l'originalité et l'étrangeté de la pensée de Raoul Roy par son cheminement intellectuel d'autodidacte²⁷. Nous appliquons cette hypothèse au parcours intellectuel de Grignon. Sans directive et sans maître confirmé, l'autodidacte assimile tout et n'importe quoi. En effet, au début du XX^e siècle, les collèges classiques jouaient un rôle de sociabilité de premier plan auprès de la jeune élite intellectuelle canadienne-française. La grande majorité des intellectuels canadiens-français qui ont atteint leur maturité au cours de l'entre-deux-guerres avaient été formés dans les collèges classiques. Peu nombreux furent les intellectuels qui réussirent à s'affranchir formellement de l'imprégnation idéologique de ce milieu à la fois scolaire et associatif²⁸.

Grignon n'a pas absorbé le bagage idéologique des intellectuels canadiens-français de son temps qui furent formés dans les collèges classiques. Il s'est cultivé hors des salles de classe en

²⁴ *Ibid.*, p. 231.

²⁵ Antoine Sirois et Yvette Francoli, *Un homme et son péché. Édition critique, op. cit.*, 1986, p. 7.

²⁶ Claude-Henri Grignon, «Le nouveau chef d'œuvre de Daudet», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 8, troisième année, juillet 1939, p. 324.

²⁷ Mathieu Lapointe, «Entre ville et campagne, entre fascisme et communisme : les hésitations d'un jeune autodidacte beauceron, Raoul Roy (1914-1996)», dans Yvan Lamonde et Denis Saint-Jacques, (dir.), *1937 : un tournant culturel*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, p. 111.

²⁸ Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy (dir.), *Idéologie au Canada français 1930-1939*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1978; Catherine Pomeyrols, *Les intellectuels québécois : Formation et engagement 1919-1939*, Montréal, L'Harmattan, 1996, p. 449; Pierre Trépanier, «Les intellectuels québécois de l'entre-deux-guerres selon Catherine Pomeyrols : une analyse décevante», *loc. cit.*, p. 225-230.

s'instruisant seul : « Je suis un autodidacte, et le peu que je sais je l'ai appris seul²⁹. » Son autodidactisme a favorisé le non-conformisme de sa pensée et la rusticité de son discours. Fier de son statut d'autodidacte, Grignon s'est auto-marginalisé afin de se dissocier de l'élite intellectuelle. D'ailleurs, il pensait que sa passion des lettres était redevable à sa formation d'autodidacte. Il avouait à Adrienne Choquette en 1939 :

On m'a souvente [*sic*] fois répété et j'ai fini par le croire que si j'ai gardé un goût prononcé pour les lettres, c'est précisément parce que je n'avais point goûté aux études classiques telles qu'on nous les sert généralement dans le bon vieux Québec³⁰.

En 1916, Henri quitta Sainte-Adèle pour Montréal³¹ : « Je gagnais péniblement ma vie à Montréal. Mon père mort j'entrai dans le fonctionnarisme [...] Je me vouais à Montréal à une jeunesse fébrile, violente et folle³². » À Montréal, Grignon visitait les librairies et discutait de littérature avec les clients. Certains libraires, dont Gonzague Ducharme, le conseillèrent dans son cheminement littéraire³³. Il épousa Thérèse Lambert au cours de la même année.

Intéressé par l'écriture, Henri poursuivra les traces de son père. Il entamera une carrière parallèle comme journaliste et critique littéraire à *L'Avenir du Nord* : « Mon père mourut en 1915. Je me suis cru obligé de continuer la tradition et je commençai à écrire dans *l'Avenir du nord* sous le pseudonyme de CLAUDE BÂCLE [...] Je n'écrivais pas des chroniques de villages à la mode de mon père mais bien des critiques littéraires assez percutantes [...]»³⁴. » Malgré son

²⁹ Interview accordée à Sœur-Marie-Joseph-du-bon-Pasteur, 29 novembre 1966, p. 1, dans Rosa Descôteaux, «Les sources d'Un homme et son péché», Thèse de maîtrise ès arts, Université de Montréal, 1969.

³⁰ Adrienne Choquette, *Confidences d'écrivains canadiens-français*, op. cit., 1939, p. 228.

³¹ Selon Pierre Rouxel, c'est à Montréal, de 1916 à 1930, que Grignon fait ses choix fondamentaux : idéologique, esthétiques et stylistiques. Voir Pierre Rouxel, «Claude-Henri Grignon (1894-1976), polémiste (1916-1943). Introduction à Claude-Henri Grignon», op. cit., 1987, p. 243-240-242.

³² Claude-Henri Grignon, «Louis Francoeur toujours vivant», loc. cit., p. 359.

³³ Idem, «Les libraires, ces bon maîtres III», *Le Journal des Pays d'en Haut*, n°42, vol. 1, 9 décembre 1967, p. 2.

³⁴ Idem, *Olivar Asselin, Le pamphlétaire maudit*, op. cit., 2007, p. 57. Les notes de lectures de Grignon, des *Confessions* de Rousseau en 1915, servirent à rédiger ses premiers articles dans *L'Avenir du Nord*. Voir Adrienne Choquette, *Confidences d'écrivains canadiens-français*, op. cit., 1939, p. 230.

jeune âge et son manque flagrant d'éducation, notre intellectuel a rapidement acquis le statut de créateur. Henri se donna pour mission de faire connaître la littérature aux Canadiens français.

Sous la direction de Jules-Édouard Prévost, *L'Avenir du Nord* était un hebdomadaire aux idées libérales radicales et « rougistes »³⁵. Grignon précisait : « La politique y prenait la première place pour la défense des idées libérales. J'en ai bien connu des libéraux, mais jamais aussi rouge écarlate que Jules-Édouard Prévost³⁶. » Le jeune critique fut alors touché par les idées libérales de Prévost. Dès lors, Grignon se croyait en mesure de mener la lutte dans l'arène journalistique et littéraire : « Je me souviens que j'avais pris pour ligne de conduite de tomber nos auteurs canayens [*sic*]; le premier de tous, Monseigneur Camille Roy, et le deuxième, Louis Dantin. Un clerc et un défroqué. Ça commençait bien. Ça plaisait à Prévost, lui-même un écrivain de combat³⁷. » Prévost accordait carte blanche à son protégé, soit la liberté de création et d'écriture la plus totale : « J'ajouterai que Prévost avait pour la liberté de parole un respect qui pouvait aller jusqu'aux plus grands sacrifices³⁸. »

Au début du XX^e siècle, la famille Prévost était très connue dans les Laurentides. Jules-Édouard et son cousin Jean étaient des figures importantes dans la région. Ils s'étaient fait connaître grâce à leur talent d'orateur et à leur journalisme de combat à la barre de *L'Avenir du Nord* :

Je vous prie de croire que le Prévost de l'*Avenir du Nord* d'il y a trente ans n'était pas le paisible sénateur d'aujourd'hui. Il fut même l'un des journalistes les plus redoutables de l'époque [...] Ses campagnes de presse violentes ont admirablement

³⁵ Claude-Henri Grignon, «Olivar Asselin et les polémiques d'autrefois», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°11, première année, octobre 1937, p. 450;

³⁶ Textes divers de Claude-Henri Grignon, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1465.

³⁷ Claude-Henri Grignon, *Olivar Asselin, Le pamphlétaire maudit*, op. cit., 2007, p. 58.

³⁸ Textes divers de Claude-Henri Grignon, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1468.

servi son parti. [...] Ces Prévost ont toujours passé pour des lions du nord. [...] M. Jules-Édouard Prévost se distinguait surtout comme polémiste, constamment à l'affût de l'ennemi et cherchant sans cesse des raisons de se battre. Il était né journaliste; il lui fallait des victimes³⁹.

Ce premier saut dans l'arène journalistique, comme apprenti journaliste et critique littéraire à *L'Avenir du Nord*, dans cette activité intellectuelle intense, eut un profond impact sur le jeune intellectuel en devenir. Les idées maîtresses de l'idéal de liberté du libéralisme ont marqué la pensée d'Henri. Influencé par le libéralisme « rouge »⁴⁰, c'est à cette époque qu'il consolida son allégeance au Parti libéral du Québec et du Canada⁴¹. Notre intellectuel confectionna alors, dans sa pensée, une conception hyper-libérale de la liberté. De cette forme de libéralisme découlait un respect infini pour les libertés individuelles, de parole, d'expression et de création.

Dans une lettre qu'il envoya à son « directeur de conscience »⁴², Prévost, pour lui souhaiter ses vœux du Nouvel An, Grignon exprimera toute sa gratitude à l'égard de celui qu'il considérait comme le protecteur de la jeunesse frondeuse et à la recherche de liberté :

Je vous souhaite de longues et bienheureuses années; et cela, pour le bien et la liberté de quelques jeunes littérateurs qui vous admirent dans votre dilettantisme, votre

³⁹ Claude-Henri Grignon, «Olivar Asselin et les polémiques d'autrefois», *loc. cit.*, p. 450-451. Pendant les élections fédérales de 1904, Olivar Asselin, alors candidat nationaliste, avait brigué les suffrages dans le comté de Terrebonne contre le libéral Jean Prévost. Malgré son jeune âge, Grignon avait été marqué par cette élection, surtout par une assemblée contradictoire survenue à Saint-Jérôme entre les libéraux et la *Ligue nationaliste*.

⁴⁰ Par influence «rouge» nous entendons les idées que lui a enseignées J.-É. Prévost, comme son respect absolu pour la liberté d'écriture. Les Laurentides étaient un bastion libéral au début du XIX^e siècle. Henri avait également un grand respect pour la figure de Wilfrid Laurier. Il écrira à Prévost : «Je serai maintenant un grand politique et j'aurai foi dans un gouvernement laurieriste. [...] Tous les libéraux (je n'entends pas les "rouges") marcheront vers le succès s'ils négligent pas un seul instant la doctrine politique de Laurier.» Lettre de Claude-Henri Grignon à Jules-Édouard Prévost, 26 février 1919, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Jules-Édouard Prévost, p268, S1, SS3, SSS2, d73, bobine 9191, p. 000986.

⁴¹ En 1937, Grignon collabora au journal *En Avant* de T.-D. Bouchard. Aux élections générales provinciales de 1939, il a appuyé les libéraux d'Adélard Godbout. Grignon a rompu publiquement avec les libéraux en 1960, après l'avènement de Jean Lesage et de René Lévesque. À ses yeux, le parti n'était plus à droite, mais socialiste. Voir Coupures de presse du *Montréal-Matin* (extrait d'une causerie prononcée à la télévision le 19 juin 1960) retrouvé dans Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 35, p. 1008.

⁴² Lettre de Claude-Henri Grignon à Jules-Édouard Prévost, Saint-Jérôme, 18 avril 1919, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Jules-Édouard Prévost, p268, S1, SS3, SSS2, d73, bobine 9191, p. 000987.

libéralisme littéraire [...] et du style personnel. [...] quand vous ne serez plus là, où sera "l'avenir" du parti des intellectuels?⁴³

Le maître a inculqué à son disciple son affection pour la liberté de parole; le journalisme de combat et l'art de la polémique. Grignon dira : « Jules-Édouard Prévost m'aura enseigné l'amour et le respect des livres, l'art de la polémique, comment attaquer, comment se défendre⁴⁴. » Prévost encouragea son collaborateur à se dépasser intellectuellement. Grignon lui avouait en 1919 que « l'encouragement que vous m'avez prodigué tant de fois m'a rendu audacieux et un peu sans gêne. C'est vous, plus que les livres mêmes qui m'avez fait aimer les lettres⁴⁵ ». C'est Prévost qui a nourri son libéralisme et inlassablement son libertarisme. Au cours de sa carrière, notre intellectuel entretiendra ce « libéralisme littéraire », soit la liberté totale d'écriture, si précieuse à Prévost.

De 1916 à 1919, notre intellectuel était plongé dans l'étude des auteurs libéraux et des penseurs des Lumières. Grignon conservera un souvenir amer de cette « période libérale ». Insatisfait de ses lectures, il espérait donner un nouveau sens à sa vie. Son autodidactisme le conduisait directement à une impasse intellectuelle. Grignon tournait littéralement en rond : « Étudier seul, sans maître, sans *directives*, c'est s'en aller à la dérive⁴⁶. » De plus, il traversait aussi une crise de la foi marquée par l'athéisme : « je sortais tout transi et bien fol hélas! De la lecture de messieurs les encyclopédistes. Je gardais la tête toute bosselée, déformée,

⁴³ Lettre de Claude-Henri Grignon à Jules-Édouard Prévost, Montréal, janvier 1922, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Jules-Édouard Prévost, p268,S1,SS3,SSS2,d73, bobine 9191, p. 001001.

⁴⁴ Textes divers et conférences de Claude-Henri Grignon, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1470.

⁴⁵ Lettre de Claude-Henri Grignon à Jules-Édouard Prévost, Saint-Jérôme, 22 août 1919, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Jules-Édouard Prévost, p268,S1,SS3,SSS2,d73, bobine 9191, p. 000990.

⁴⁶ Conférence de Claude-Henri Grignon au Collège-universitaire de Rouyn, Rouyn-Noranda, 15 novembre 1958, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1170-1171.

démesurément grossie par Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot et autres vilains de lettres⁴⁷. »

Une visite insoupçonnée allait bouleverser les convictions idéologiques et morales de Grignon. En 1919, son ancien camarade de collège, Louis Francoeur, alors Bénédictin en Belgique, était de passage à Montréal. Francoeur fut reçu chez les Grignon. Celui-ci se permit de donner des leçons de littérature à son hôte : « Francoeur m'aura été précieux, combien son instruction parfaite [...], combien sa connaissance de l'histoire religieuse et de la littérature comparée m'aura ouvert la porte du chemin de retour vers le catholicisme⁴⁸. »

Francoeur devint un ami intime et un confident. À cette époque, Grignon envisageait son existence comme le résultat d'échecs consécutifs. Attaché à ses racines, à son passé et à sa région, il se repentait d'avoir quitté la maison paternelle de Sainte-Adèle. Maudissant la vie de citadin et dégoûté par le fonctionnarisme qu'il trouvait inintéressant, Grignon livra dans ses lettres à Francoeur, un authentique cri du cœur au cours de l'année 1920. Tout en s'apitoyant sur son sort, il constatait amèrement l'abâtardissement des fonctionnaires et des hommes en général. L'anarchisme de droite s'éveillait en lui. Son « Moi » intérieur désirait atteindre de plus haut sommet intellectuel. Afin d'adoucir son calvaire, Grignon demandait au Bénédictin de prier pour sa conversion spirituelle, mais aussi littéraire :

Ami, ne prie pas tant pour ma conversion que pour demander à Dieu de me donner du courage à supporter cette vie matérielle, cette vie d'enfer, qu'on s'acharne encore à rendre plus misérable autour de moi. Cette boutique de l'administration m'effraie aujourd'hui. C'est mon dépotoir. Avoue que c'est effrayant. [...] Je suis condamné à

⁴⁷ Claude-Henri Grignon, «La mort du vieux Léon», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 2, cinquième série, février 1943, p. 93. Est-ce Jules-Édouard Prévost qui a initié Grignon à la lecture des auteurs libéraux? Il lui prêta certainement des livres. Par exemple, nous savons qu'ils se sont échangé le *Libéralisme* d'Émile Faguet. Voir Lettre de Claude-Henri Grignon à Jules-Édouard Prévost, 13 avril 1939, Sainte-Adèle, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Jules-Édouard Prévost, p268,S1,SS3,SSS2,d73, bobine 9191, p. 001034.

⁴⁸ Claude-Henri Grignon, «Louis Francoeur toujours vivant», *loc. cit.*, p. 367.

vivre là-dedans comme un misérable chien de fonctionnaire. Des fois, je désire le bague. Des fois, il me semble, la petite intelligence que des êtres chers m'ont servie, s'écoule, petit à petit avec les milliers de sous que je compte tous les jours à ce maudit guichet, où ma face de raté, ma face de ruine, doit invariablement apparaître dans toute sa splendeur! Misérable vie! Moi qui avait rêvé, non pas d'une existence facile ou oisive, mais une existence qui aurait nourri abondamment mes goûts qui sont modestes et mon "moi" qui aurait fait un travail, accepté librement [...] Jamais rien de tout cela [...] ne me sera accordé. Des circonstances cruelles, m'ont arraché de mon village et c'est pour longtemps, je le sais bien⁴⁹.

Fort heureusement, Grignon ne se laissa point abattre par la mélancolie et la dépression. Se considérant enfermé dans ce travail de fonctionnaire qu'il jugeait immonde et indigne d'un homme, Grignon aspirait à une activité intellectuelle qui serait à la hauteur de ses attentes⁵⁰. Quoique pessimiste, il voulait mener la lutte comme un grand journaliste. Grignon emprunta la voie de l'accusation afin de se tailler une place dans l'univers des lettres du Canada français. Hanté par la volonté de se faire connaître et de faire valoir ses idées, Grignon tentait de se démarquer de la critique conventionnelle. L'écriture était pour lui une façon de se décharger le cœur. La graine de pamphlétaire germait déjà en lui. Francoeur fut informé de ses exploits, Grignon lui écrivait en 1920 :

Je voudrais une vocation intelligente. Je l'ai toujours désirée. Des circonstances cruelles et uniques m'en ont éloigné. [...] Je suis forcé pour réagir contre le néant, d'écrire dans les journaux de mon pays [...]. Je sais bien que mes articles, écrits d'une façon peut-être originale, mais pas beaucoup française, ne feront pas l'émerveillement de nos français [*sic*]. [...] Je suis venu pour dire à mes contemporains des choses littéraires qui les froissent, les bousculent, les énervent. [...]. D'autre côté [*sic*] je me crée des ennemis qui sont précisément les gloires nationales [...] Et voilà mon cher Louis, où m'aura mené l'amour des belles-lettres qu'on n'a jamais voulu m'enseigner, ni au collège, ni ailleurs. À quoi me sert donc d'écrire des vérités? Cela sert à rendre ma vie présente plus agréable, plus belle, plus vivante, plus digne d'un homme qui aime son pays et qui ne songe guère à le quitter

⁴⁹ Lettre de Claude-Henri Grignon à Louis Francoeur, date inconnue, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 32, p. 0854-0855.

⁵⁰ Nous ne connaissons pas l'emploi ou le poste qu'il occupait à cette époque.

[...] Je ne sais plus d'où je viens; j'ignore où je vais. Je vis. Intensément je trouve quelque part un plaisir que des français trouvent partout⁵¹.

À la croisée des chemins de sa formation intellectuelle, Grignon souhaitait explorer de nouveaux auteurs. Ses échanges avec Francoeur lui firent découvrir Léon Bloy et les écrivains catholiques⁵² :

Il me donnait le conseil [Louis Francoeur] « de faire le premier pas et de m'agenouiller au pied de mon lit pour confesser à Dieu ma faiblesse et mon impuissance » que déjà je venais de découvrir Léon Bloy et m'acheminai vers le salut. Je ne mis pas de temps à revenir à la religion de mon enfance. Il faut tout de même reconnaître qu'à cette époque les lettres de Francoeur, brûlantes de foi, m'ont fortement soutenu dans une voie où je me trouve heureusement⁵³.

La découverte de Bloy a fortement ébranlé les valeurs spirituelles de Grignon. Figure marquante de l'anarchisme de droite en France à la fin du XIX^e siècle et fidèle du penseur royaliste Antoine Blanc de Saint-Bonnet, Bloy était un fervent catholique, mais anticlérical. Il fut considéré, après sa mort, comme le maître à penser de certains intellectuels français, dont Georges Bernanos, Charles Péguy et Jacques Maritain⁵⁴.

De l'athée, lecteur des penseurs des Lumières qu'il fut, Grignon passera au catholicisme intransigeant. Sa pensée religieuse et ses lectures changèrent radicalement. Ainsi, Grignon retrouvait la foi de sa jeunesse : « Depuis longtemps je ne pratiquais plus la religion catholique. Bloy me prit par la main et me conduisit à l'église. Tout simplement. J'étais converti⁵⁵. »

⁵¹ Lettre de Claude-Henri Grignon à Louis Francoeur, Montréal, 28 juin 1920, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 32, p. 0858-0859.

⁵² Grignon était familier avec les œuvres de Léon Bloy. Depuis 1916, il les consultait dans *l'Action* de Jules Fournier. Bonneville écrira sur cette période : «Après avoir subi dans sa jeunesse l'influence de Renan, d'Anatole France, de Faguet et de Lemaître, Valdombre jeta un bon après-midi tout ce bagage littéraire par-dessus son village pour se ranger du côté de Léon Bloy, [Ernest] Hello, [Charles] Maurras, Barbey d'Aurevilly et Léon Daudet.» Voir Jean-Pierre Bonneville, *De Valdombre à André Gide*, op. cit., 1948, p. 18.

⁵³ Claude-Henri Grignon, «Louis Francoeur toujours vivant», loc. cit., p. 373.

⁵⁴ Jean Steinman, *Léon Bloy*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1956, p. 39-40-64.

⁵⁵ Claude-Henri Grignon, Préface dans Sœur Marie Saint-Louis de Gonzague, p. m. Docteur ès Lettres, *Léon Bloy face à la critique*, op. cit., 1959, p. 7.

Selon Frédéric Gugelot, la conversion, chez un intellectuel, se révèle par une quête spirituelle intense où la foi d'enfance occupe le centre de la pensée de l'intellectuel converti⁵⁶. À la suite de sa conversion, Grignon était à la recherche de cet absolu religieux. Ce sont les œuvres des auteurs catholiques et intransigeants qui combleront sa soif d'absolu. Grignon était avide de discours idéologiques et de penseurs de haut niveau intellectuel. Par conséquent, Bloy fut l'écrivain le plus marquant. Dès 1919, Grignon le considérait déjà comme un maître⁵⁷ :

J'avais vingt ans lorsque je lus dans l'admirable journal l'Action [...] des extraits copieux de l'Exégèse des lieux communs [...]. Ce fut le coup de foudre. Une sorte de révélation surnaturelle. [...] Un catholique? Non plus que cela. Un témoin véritable du Christ qui prenait parti volontairement, absolument, contre les libres penseurs, toute la racaille des sceptiques, des anticléricaux et, du même coup, contre les hypocrites, les mous, et les dévots qui nous rendent [...] le catholicisme artificiel⁵⁸.

Grignon approfondira ses connaissances des ouvrages du Mendiant ingrat grâce à l'intervention d'Aegidius Fauteux, conservateur de la Bibliothèque Saint-Sulpice de Montréal. Il remisera au rencart les « écrivailleurs catholiques » au profit du *Sang du pauvre*, du *Salut par les Juifs*, du *Désespéré* et de *la Femme pauvre* de Bloy⁵⁹. Comme Bloy, mais au Canada français, il menait la lutte aux anticléricaux et aux « catholiques efféminés de notre temps »⁶⁰ :

Dès l'instant que j'acceptai d'être un écrivain catholique, il était de mon devoir de crier aux catholiques de mon pays qu'il existait dans la littérature française un ÉCRIVAIN CATHOLIQUE, le plus étonnant de tous par le style et par la pensée. [...] Je n'accomplis en cela que mon devoir. Voilà toute la vérité⁶¹.

⁵⁶ Frédéric Gugelot, *La conversion des catholiques en France 1885-1935*, Paris, CNRS Éditions, 1998, 533 p.

⁵⁷ Interview accordée à Sœur-Marie-Joseph-du-bon-Pasteur, 29 novembre 1966, p. 1, dans Rosa Descôteaux, «Les sources d'Un homme et son péché», Thèse de maîtrise ès arts, Université de Montréal, 1969.

⁵⁸ Claude-Henri Grignon, Préface dans Sœur Marie Saint-Louis de Gonzague, p. m. Docteur ès Lettres. *Léon Bloy face à la critique*, op. cit., 1959, p.7.

⁵⁹ Il s'agit de Bazin, Bourget, Bordeaux, Renan et France. Voir *Idem*, «Un beau congrès ou le bilan de nos misères», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 8, première année, juillet 1937, p. 314; *Idem*, Préface dans Sœur Marie Saint-Louis de Gonzague, p. m. Docteur ès Lettres, *Léon Bloy face à la critique*, op. cit., 1959, p.7

⁶⁰ *Idem*, «Un artiste devant Dieu», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 1, première année, décembre 1936, p. 10.

⁶¹ *Idem*, Préface dans Sœur Marie Saint-Louis de Gonzague, p. m. Docteur ès Lettres. *Léon Bloy face à la critique*, op. cit., 1959, p.9.

Bloy a influencé notre intellectuel au plan idéologique, esthétique, social, politique, religieux et littéraire⁶². Saisissant sa pensée dans les moindres détails, il semble que Grignon a retenu de ce penseur anarcho-droitiste, sa haine du suffrage universel, de l'argent et son anti-modernisme⁶³. Des années vingt aux années quarante, Grignon fut son principal propagateur au Canada français⁶⁴. Une quinzaine de textes traitant directement ou indirectement de Bloy furent présentés dans *Les Pamphlets de Valdombre*⁶⁵. Pour Grignon, ce fut une véritable tentative de faire connaître Bloy au Québec. Défenseur invétéré de la littérature bloyenne, il mena la lutte contre ses détracteurs laïcs et religieux⁶⁶. Grignon espérait même que les publications de Bloy soient enseignées dans les collèges classiques⁶⁷.

En défendant publiquement Bloy, Grignon attaquait le catholicisme prétendument routinier et dénaturé des Canadiens français. Il désirait ébranler les conventions religieuses et littéraires du Québec de l'entre-deux-guerres. C'était également une façon de susciter la controverse, écrivant en 1938 : « Tout le monde sait que je garde l'habitude scandaleuse de parler sans cesse du Mendiant ingrat, d'en parler à tout propos et hors de propos, ce qui, à coup sûr, demeure encore

⁶² Dans *Un homme et son péché* le personnage de Donald fut directement inspiré de *La femme pauvre* de Bloy. *Idem*, *Précisions sur Un homme et son péché*, Montréal, Éditions du Vieux Chêne, 1936, p. 80; Pierre Rouxel, «Claude-Henri Grignon (1894-1976), polémiste (1916-1943). Introduction à Claude-Henri Grignon», *op. cit.*, 1987, p. 778-289.

⁶³ Claude-Henri Grignon, Préface dans Sœur Marie Saint-Louis de Gonzague, p. m. Docteur ès Lettres. *Léon Bloy face à la critique*, *op. cit.*, 1959, p. 11. Grignon écrira : «il méprisait avec raison le suffrage universel.» Voir *Idem*, «Encore Léon Bloy!», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 1, cinquième année, mars-avril 1942, p. 16-17; *Idem*, «Les petites débauches du « Devoir » ou l'argent n'a pas d'odeur», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 5, première année, avril 1937, p. 196-197; *Idem*, «Encore Léon Bloy!», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 1, première année, mars-avril 1942, p. 16-17; *Idem*, «Un artiste devant Dieu», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 1, première année, décembre 1936, p. 15; Paul Steinman, *Léon Bloy*, *op. cit.*, 1956, p. 359

⁶⁴ Claude-Henri Grignon, «La fin du monde est proche», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 5, deuxième année, avril 1938, p. 207.

⁶⁵ Sans oublier les articles et les critiques littéraires qu'il rédigea avant 1936. Voir Dominic Hardy, «Un valentin au grand Maurice-Léon Bloy, Olivier Asselin et Robert Lapalme : essai sur un problème de transfert culturel dans l'histoire de la caricature au Québec», *loc. cit.*, p. 131.

⁶⁶ Claude-Henri Grignon, «Bataille autour de Léon Bloy», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°6, deuxième année, mai 1938, p. 251-286. Polémiques avec Jean-Charles Harvey, le R.P.F. Gabriel Lussier et Louis Dantin.

⁶⁷ *Idem*, «La fin du monde est proche», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 5, deuxième année, avril 1938, p. 213.

le meilleur moyen de me faire détester de ceux-là mêmes que je méprise souverainement. Tant mieux!⁶⁸ »

Grignon suivit les traces de son maître en dénonçant le consensus dominant. C'est en combattant les chapelles littéraires que notre intellectuel s'est démarqué de ce monde des lettres, alors fermé et contingenté. La lecture de Bloy lui ouvrira la voie aux autres auteurs catholiques intransigeants.

C'est au cours des années vingt que Grignon opta définitivement pour la littérature catholique intransigente. Grignon ne prêta aucune attention aux penseurs ultramontains tels que Veillot, Lamennais et Tardivel⁶⁹. Du reste, il méconnaissait complètement les écrivains catholiques libéraux, dont Montalembert, Ozanam et Lacordaire. C'est ainsi qu'il se jeta pleinement dans la littérature française, catholique et intransigente⁷⁰. Les convictions religieuses et politiques de notre intellectuel furent profondément marquées par ce catholicisme triomphaliste, d'action, violent, intime et vécue de vive voix. Dans ses œuvres, Grignon pourfendra le matérialisme à l'exemple de Giovanni Papini. Ce dernier, dans son *Histoire du Christ*, accusait l'argent d'être « l'excrément du démon »⁷¹. Grignon a hérité de ces pamphlétaires catholiques, dont Bloy et Péguy, du goût de s'affirmer et de fouetter les suppôts d'un « catholicisme abattu », et ce, jusqu'à l'autodafé⁷². C'est la littérature catholique et

⁶⁸ *Idem*, «Bataille autour de Léon Bloy», *loc. cit.*, p. 256.

⁶⁹ *Idem*, «L'orage sur Léon Bloy», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°10, première année, septembre 1937, p. 405.

⁷⁰ Ces penseurs furent Barbey d'Aurevilly, Villiers de L'Isle Adam, Ernest Hello, Joris-Karl Huysman, Giovanni Papini et le «socialiste catholique» Charles Péguy. Voir Adrienne Choquette, *Confession d'écrivains canadiens-français*, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien Public, 1939, p. 232; Claude-Henri Grignon, *Ombres et clameurs*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933, p. 185.

⁷¹ *Idem*, «Encore Léon Bloy», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°1, cinquième série, mars-avril 1942, p. 5; *Idem*, «Première lettre aux riches et aux cochons», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°2, cinquième série, février 1943, p. 76.

⁷² Conférence de Claude-Henri Grignon au Collège-universitaire de Rouyn, le 15 novembre 1958, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1364.

intransigeante qui a approfondi sa spiritualité. Grignon endossa le manteau du laïc engagé dans la foi.

Fort de ses nombreuses lectures, Grignon était sur le point de rencontrer, au courant de l'année 1920, l'homme qui deviendra son maître, son confident et son *père spirituel*. Cet homme fut Olivar Asselin. À la recherche de nouveaux talents et de jeunes collaborateurs⁷³, Asselin avait remarqué, dans *L'Avenir du Nord*, les critiques littéraires signées Claude Bâcle. Prédiposé à la polémique, Asselin percevait en Bâcle une âme sœur et un possible collaborateur. Il a sans doute cerné chez ce jeune journaliste sa touche personnelle, son esprit frondeur et une veine anarchiste qui se dégageait de ses critiques. Asselin désirait en connaître davantage sur l'homme derrière le pseudonyme :

En 1919, je collaborais à l'*Avenir du Nord* [...]. J'y aiguisais mon couteau de poche, lequel ne vaudra jamais les « couteaux de cuisine » de Charles Maurras. Deux ou trois articlets attirèrent l'attention (Je me demande encore pourquoi) d'Olivar Asselin. Ce dernier expédia une lettre à M. Prévost pour lui exprimer son désir de connaître Claude Bâcle [...]⁷⁴.

Prévost écrivit à Grignon pour lui faire part de cette lettre. Loin de se réjouir de la nouvelle et de saisir l'opportunité de rencontrer Asselin, qui était précédé par une réputation de journaliste de combat aguerri, Grignon refusera de dévoiler son identité, et ce, même à la demande de Prévost. Il décida de décliner cette proposition afin de conserver son indépendance d'esprit, il écrivait à Prévost en 1920 :

Il est toujours agréable de frôler les grands noms, les noms qui règnent et les noms qui commandent. C'est une tentation qui excite fortement la jeunesse vers la gloire. Mais à cause de circonstances que vous connaissez, je me vois obligé de marcher contre cette gloire et de refuser les caresses du compliment. Et puis, je me demande

⁷³ Asselin fut une figure centrale dans la formation de plusieurs jeunes journalistes et critiques littéraires dans les années trente au Québec. Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. III, Le maître*, Montréal, Fides, 1996, p. 210.

⁷⁴ Claude-Henri Grignon, « Asselin vivant », *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 5, deuxième année, avril 1938, p. 225.

si le critique littéraire attiré de la “ Revue moderne ” consentirait à une amitié franche? Je crois plutôt que M. Asselin est mené par la curiosité. Dès qu’il saura mon nom, il n’y aura plus rien de drôle. [...] Et si je voyais là-dedans une petite machination?! Non, M. Prévost, il vaut mieux ne pas dire mon nom glorieux. Au reste, je prophétise qu’il s’élèvera d’ici quelques mois une tempête sur le journalisme littéraire canadien. Alors, M. Asselin n’aura pas à connaître Bâcle; malgré moi je serai condamné⁷⁵.

Quelques mois après cet incident, Asselin fut confronté à un deuxième affront de la part du jeune critique. En effet, Grignon avait insulté le prénom d’Asselin dans un article qu’il avait rédigé pour *La Minerve*⁷⁶ : « Je fus très injuste [...] C’était bien mal commencer ma vie de pamphlétaire, surtout que dans l’article je m’en prenais à Olivar Asselin jusqu’à ridiculiser son prénom [...] »⁷⁷. » À la suite de ce second incident, les deux hommes se sont rencontrés par pur hasard dans les rues de Montréal.

Lors de leur conversation, Asselin avouera à son jeune interlocuteur les raisons qui le poussèrent à le rencontrer :

Ce que j’admire en vous, continua-t-il c’est votre courage et c’est votre franchise. Ce n’est pourtant pas une raison pour attaquer injustement et fort cruellement (je l’avais comparé à Ohnet dans mon article et je m’étais moqué du prénom « Olivar ». Pouvait-on se montrer plus bête?) ; ce n’est pas une raison, dit Asselin pour vous attaquer précisément à ceux-là qui sont destinés à vous comprendre et au besoin peut-être à vous diriger⁷⁸.

Ce premier entretien avec Asselin sera déterminant. Grignon découvrit une âme sœur, un complice et son modèle immédiat⁷⁹ : « Il fut pour moi mieux qu’un ami, mieux qu’un confident.

⁷⁵ Pour Asselin, Bâcle écrivait «des choses très justes». Lettre de Claude-Henri Grignon à Jules-Édouard Prévost, 30 mai 1920, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Jules-Édouard Prévost, p268, S1, SS3, SSS2, D73, bobine 9191, p. 000998. Prévost avait dit à Grignon : «Vous ne prenez pas le bon moyen de vous faire des amis.» - «Je veux surtout des ennemis», répondis-je.» Claude-Henri Grignon, *Olivar Asselin. Le pamphlétaire maudit*, op. cit., 2007, p. 60.

⁷⁶ Cet article fut publié dans *La Minerve* d’Arthur Sauver. Voir *Ibid.*, p. 61.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 61.

⁷⁸ *Idem*, «Asselin vivant», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 5, deuxième année, avril 1938, p. 228.

⁷⁹ Antoine Sirois et Yvette Francoli, *Un homme et son péché. Édition critique*, op. cit., 1986, p. 10.

Il fut ce maître que je respectais; il fut celui-là qui ne vint dans ma vie que pour me conseiller, me diriger, m'instruire et m'éclairer⁸⁰. »

Faits pour se comprendre, les deux hommes affectionnaient la littérature française⁸¹. Ils considéraient la démocratie comme un régime chancelant, se méfiaient du suffrage universel et partageaient la même vision du nationalisme pancanadien de la *Ligue nationaliste*⁸². De ces nombreux points en commun, une idée allait marquer le disciple. Il s'agit du libéralisme d'Asselin⁸³. Après avoir goûté au libéralisme de Prévost, Asselin initia Grignon à un libéralisme encore plus radical. Pour Grignon, « la disparition d'Asselin [en 1937] ne fut pas seulement une perte nationale, mais surtout libérale⁸⁴ ». Le maître a également enseigné à son protégé le respect des institutions britanniques et des libertés individuelles qu'elles procurent⁸⁵. De plus, ils prisait le journalisme de combat où tous les coups sont permis : « Avec Olivar Asselin, j'ai compris que le métier de journaliste, j'entends de pamphlétaire en est un de combat, de précisions, de recherches et de passions véritables. Vaincre ou mourir!⁸⁶ »

⁸⁰ Claude-Henri Grignon, «Après la hache, la charrue», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 4, cinquième série, mai 1943, p. 170.

⁸¹ Les deux hommes aimaient les œuvres de d'Aurevilly. Voir *Idem*, «Les Memoranda de Barbey d'Aurevilly», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 9-10-11, troisième année, août-octobre 1939, p. 352.

⁸² Pierre Berthiaume, «La pensée paradoxale d'Olivar Asselin», dans Paul Wyczynski, François Gallays et Sylvain Simard (dir.), *L'essai et la prose d'idée au Québec. Naissance et évolution d'un discours d'ici recherche et érudition forces de la pensée et de l'imaginaire bibliographie. Tome VI*, Montréal, Fides, 1985, p. 383; Gérald Godin, «Le péché de Grignon : Dire sa vérité en huit heures par jour», *Maclean*, vol. 4, n°8, août 1964.

⁸³ Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. III, Le maître, op. cit.*, 1996, p. 223; Pierre Berthiaume, «La pensée paradoxale d'Olivar Asselin», *loc. cit.*, p. 381-382.

⁸⁴ Claude-Henri Grignon, «Du discours du trône au réquisitoire d'un chef», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 2, troisième année, janvier 1939, p. 51.

⁸⁵ *Idem*, «Ne perdons pas le nord», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 1, cinquième série, mars-avril 1942, p. 26. Procédant d'emprunts sélectifs, Grignon se souciait peu du parlementarisme britannique, mais chérissait les institutions britanniques pour les libertés individuelles qu'elles concédaient. De plus, Grignon regardait la conquête anglaise de 1760 comme quelque chose de bénéfique, car les paysans français pouvaient désormais jouir de libertés plus grandes que sous la domination des seigneurs. Voir *Idem*, «Le martyr des maires», *loc. cit.*, p. 223.

⁸⁶ Textes divers et conférences de Claude-Henri Grignon, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1470.

Après l'avoir pris sous son aile, le maître fut à l'écoute de son disciple, le conseillant dans ses déboires et même dans ses projets :

J'ai connu personnellement le directeur de *l'Ordre*. Pendant quinze ans, je l'ai fréquenté. Il a passé des jours, des semaines à mes côtés. Je l'ai vu travailler; je l'ai vu se battre. Sa conversation n'avait rien d'amer. Elle dominait les hommes et les événements [...] Asselin fut bien l'homme le plus sain physiquement et moralement que j'aie jamais vus⁸⁷.

À la suite du décès d'Asselin, en 1937, Grignon s'est toujours proclamé son défenseur légitime. Son œuvre sera une tentative de perpétuer l'héritage journalistique d'Asselin au Canada français. Il caressait aussi plusieurs projets biographiques. Leurs itinéraires nous informent sur la collaboration de deux anarchistes de droite pendant les années vingt et trente⁸⁸. Plus qu'un collaborateur et un maître, Asselin fut un père :

Mon véritable père fut Olivar Asselin. Il me corrigeait toujours avec délicatesse, un grand tact, et beaucoup d'esprit que ça n'y paraissait pas. Je bénis aujourd'hui sa mémoire et si je ne l'eusse pas rencontré sur ma route à un moment orageux de mon existence, je n'existerais pas aujourd'hui intellectuellement et littéraire [*sic*] en supposant que je possède quelque talent⁸⁹.

Il est évident que le maître a guidé les lectures de son disciple. Nous pensons que c'est Asselin qui l'initia à la lecture du journal *L'Action française* de Paris. D'emblée, Grignon fut interpellé par la plume rabelaisienne de Léon Daudet. Daudet fut également l'un des représentants français les plus connus de l'anarchisme de droite⁹⁰. C'est la volonté, chez Grignon, d'adhérer à une idéologie de combat qui explique son attachement à *L'Action française* : « On ne pouvait lire *l'Action Française* sans se servir de lunettes bleues tant cette feuille pétillait d'esprit, rutilait du soleil de l'originalité et fulminait de vérités imprévues et souvent aussi, il faut bien le dire, de

⁸⁷ Claude-Henri Grignon, «Asselin Vivant», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 5, deuxième année, avril 1938, p. 224-225.

⁸⁸ Pierre Trépanier, «Victor Barbeau, anarchiste de droite», *loc. cit.*, p. 56.

⁸⁹ Claude-Henri Grignon, «Olivar Asselin ressuscité ou les dessous d'une correspondance. *Souvenir*, p. 1 dans Antoine Sirois, «Les pamphlétaires dans l'intimité : la correspondance entre Olivar Asselin et Claude-Henri Grignon», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 9, hiver/printemps 1985, p. 98.

⁹⁰ Pierre Trépanier, «L'historien et la tradition », *loc. cit.*, p. 97.

contradictions renversantes [...]»⁹¹. » De tous les collaborateurs de *L'Action française*, c'est Daudet qui a eu le plus d'impact sur sa pensée⁹² :

Je vous avouerai pourtant que le peu que je connais en littérature et dans les arts, l'amour du beau surtout, l'amour de la vie et de l'optimisme, ma passion du combat et des chocs violents d'idées, je tiens tout cela de Léon Daudet. Depuis vint-cinq ans que je le lis, la plume à la main, que je traverse son œuvre comme le paysan sa terre, que j'y reviens sans cesse, que je la retourne et la laboure, j'en tire chaque saison les plus beaux fruits, les plus riches et les plus nourrissants⁹³.

Grignon fut subjugué par les talents de tribun, de pamphlétaire et de l'esprit aristocratique de Daudet⁹⁴. Il désirait reproduire ce genre littéraire au Canada français, notant en 1938 : « J'ai contribué plus que tout autre journaliste à faire connaître Léon Daudet au Canada et à parler toujours avec un enthousiasme que mes adversaires prennent pour délire⁹⁵. »

Notre intellectuel exploitera la théorie de la mémoire héréditaire de Daudet⁹⁶. Nous appréhendons la mémoire héréditaire comme l'affirmation d'un Moi au-dessus de tout anarcho-droitiste : « L'inspiration c'est un bobard. Ça n'existe pas. Il n'y a que l'aura ou la mémoire héréditaire dont parle le gros Léon Daudet. Une vision, une étincelle, un clair de lune, un rêve, un fait divers, un souvenir d'enfance ou de jeunesse peut donner naissance à une œuvre durable

⁹¹ Claude-Henri Grignon, «Mort du vieux Léon», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 2, cinquième série, février 1943, p.94.

⁹² Jean-Noël Marques, *Léon Daudet*, Paris, Fayard, 1971, 476 p.; Pierre Trépanier, «Le maurrassisme au Canada français», *loc. cit.*, p.214-223; *Idem*, «Ni francophile, ni gallophobe. Lionel Groulx, voyageur», *Les Cahiers des Dix*, n° 58, 2004, p. 79; Jean-Pierre Bonneville, *De Valdombre à André Gide*, *op. cit.*, 1948, p. 19.

⁹³ Claude-Henri Grignon, «Le nouveau chef-d'œuvre de Daudet», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°8, troisième année, juillet 1939, p. 324.

⁹⁴ *Idem*, «Placard», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°1, première année, décembre 1936, p. 45; *Idem*, «Le nouveau chef-d'œuvre de Daudet», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°8, troisième année, juillet 1939, p. 314. Des caractéristiques qui se rapprochent de l'anarcho-droitisme (aristocratisme, un Moi au-dessus de tout, une verve libertaire); *Idem*, «Léon Daudet», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°5, deuxième année, avril 1938, p. 322.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 239.

⁹⁶ *Idem*, *Ombres et clameurs*, *op. cit.*, 1933, p. 31; *Idem*, «Le numéro un ou le douloureux effort», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 2, deuxième année, janvier 1938, p. 65. Grignon écrira : «Sans la mémoire héréditaire, il n'est pas de présent ni d'avenir possible. Tout retourne à ce qui fut et tout vient de ce qui a d'abord été.» *Idem*, «Apostilles», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 12, troisième année, novembre 1939, p. 458.

mais ce qui compte, c'est le travail⁹⁷. » L'inspiration qui traversa son esprit lors de la rédaction d'*Un homme et son péché* fut l'effet de cette mémoire héréditaire : « Lorsque j'écrivis *Un Homme et son péché*, je n'avais pas de plan préconçu. J'écrivais à la hâte et comme pour me débarrasser du fardeau de la mémoire héréditaire dont parle Léon Daudet⁹⁸. »

Grignon consultera aussi l'*Enquête sur la monarchie* de Charles Maurras : « le maître des idées de la monarchie française absolue⁹⁹. » Il s'abreuvait alors de la fougue et de la plume de Maurras : « J'aime mieux encore, selon la formule de Maurras, *vivre dangereusement* plutôt que d'attendre ainsi qu'une poule mouillée sous la remise *nationale* que le soleil revienne¹⁰⁰. »

Avant la condamnation papale de *L'Action française* de 1926¹⁰¹, Lionel Groulx s'était montré fort embarrassé à l'égard du journal¹⁰². En contrepartie, Grignon n'a exprimé aucun scrupule envers *L'Action française* de Paris, et ce, malgré son fervent cléricisme et son catholicisme. D'ailleurs, il maintiendra des liens épistoliers avec René Benjamin qui était collaborateur à *L'Action française* et s'affichera publiquement comme un lecteur aguerri du journal¹⁰³. Grignon lisait aussi plusieurs auteurs français¹⁰⁴ et opuscules français et belges qui

⁹⁷ *Idem*, «Le radio-dramaturge, esclave et maître», *Le Devoir*, n° 146, vol, XLXI, No 146, 30 juin 1955, p. 30.

⁹⁸ *Idem*, «Médecin, guéris-toi toi-même», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 4, deuxième année, mars 1938, p. 159.

⁹⁹ Interview accordée à Sœur-Marie-Joseph-du-bon-Pasteur, 29 novembre 1966, p. 1, dans Rosa Descôteaux, «Les sources d'*Un homme et son péché*», Thèse de maîtrise ès arts, Université de Montréal, 1969, p. 3.

¹⁰⁰ Claude-Henri Grignon, «Les *Memoranda* de Barbey», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 9-10-11, troisième année, août-octobre 1939, p. 357.

¹⁰¹ Du 29 décembre 1926 au 5 juillet 1939. Voir Jean-Noël Marques, *Léon Daudet, op. cit.*, 1971, p. 319.

¹⁰² Pierre Trépanier, «Ni francophile, ni gallophobe. Lionel Groulx, voyageur», *loc. cit.*, p. 79.

¹⁰³ Lettre de Claude-Henri Grignon à René Benjamin, Sainte-Adèle, 30 avril 1939, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 32, p. 0777; Lettre de Claude-Henri Grignon à René Benjamin, Sainte-Adèle, 8 avril 1948, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 32, p. 0778-0779; Lettre de René Benjamin à Claude-Henri Grignon, Savonnières (Indre et Loire), 5 septembre 1937, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 32, p. 0980-0991.

¹⁰⁴ Grignon lisait couramment Georges Bernanos, Henri Massis, Robert Brasillach, Jacques Maritain, René de Planhol, René Benjamin, Henri Béraud, Ernest Psichari, Jules Vallès et Jacques Bainville.

gravitaient autour de la mouvance maurrassienne¹⁰⁵. Dans *Les Pamphlets de Valdombre*, Grignon y discutait ouvertement de Daudet, de Maurras, de Bainville et de Massis¹⁰⁶. En 1938, un an avant la fin de la condamnation de la revue, il écrivait :

Je n'aime pas beaucoup non plus entendre l'ambassadeur [Paul] Claudel déclarer, par exemple, que « le mouvement de *l'Action Française* n'est pas animé d'un esprit chrétien et qu'il n'y a pas de journal qui est fait plus de mal à la cause française que celui de MM. Daudet et Maurras. » [...] Et si l'A. F. a fait du mal, elle aura aussi accompli une grande tâche, poursuivi les traîtres, découvert des crimes, tenu la République en respect et, pour tout dire, elle aura fait beaucoup de bien¹⁰⁷.

De façon générale, de 1916 à 1936, Grignon fut influencé par une brochette d'intellectuels canadiens-français et français qui se rencontraient, certes, sur certains points, mais qui divergeaient idéologiquement les uns des autres. À l'aube des années trente, sa pensée était de plus en plus pètrie d'anarchisme de droite.

En fait, les idées de Grignon étaient-elles seulement des importations françaises, des adaptations, ou encore le produit d'une pensée canadienne-française qui se nourrissait d'idées françaises? Nous pensons que les bases de son anarchisme de droite étaient canadiennes-françaises et qu'il existait au Canada français, au début du XX^e siècle, une incarnation de l'anarcho-droitisme, avec ses débats propres, ses idées propres et ses enjeux particuliers. Comme mentionné précédemment, le jeune Grignon avait été profondément marqué par le libéralisme « rouge » de Jules-Édouard Prévost, et ce, dès ses premières années de formation au journalisme et à la critique littéraire à *L'Avenir du Nord*. Émergea alors, chez lui, un sens très aigu pour la liberté d'écriture, d'action et de pensée. La rencontre d'Olivar Asselin, en 1920, fut tout aussi

¹⁰⁵ Pour les opuscules, Grignon était abonné à *Candide*, *Gringoire*, *Je suis Partout*, *La Nouvelle Lanterne*, *Vendémiaire*, de *Vendredi*, de *Marianne*, la *Nouvelle Revue Française*, le *Mercure* et *Pourquoi Pas!*

¹⁰⁶ Claude-Henri Grignon, «Après trente ans de luttes, le roi récompense l'A. F.», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°2, deuxième année, janvier 1938, p. 96; *Idem*, «Apostilles», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°4, troisième année, mars 1939, p. 184; La levée de la condamnation papale de *L'Action française* fut célébrée par Grignon. Il publia dans ses pamphlets deux articles de *Candide* et de *Je suis partout* sur la fin de la mise à l'index. Voir *Idem*, «Le triomphe de l'«Action française», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°7, troisième année, juin 1939, p. 302.

¹⁰⁷ *Idem*, «L'honneur de servir», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°3, deuxième année, février 1938, p. 132.

considérable. Le maître inculqua à son disciple sa passion du combat, de la polémique, mais également sa croyance pour l'inégalité entre les hommes. La droite constate les inégalités, mais, chez Asselin, cette tendance était plus poussée. Le polémiste pouvait se montrer fort méprisant à l'égard de la population¹⁰⁸. Abreuvée à l'inégalitarisme d'Asselin, cette pensée se transformera, sous la plume de Grignon, en un mépris acerbe envers les hommes. Nous constatons qu'une sensibilité anarcho-droitiste était, dès lors, partagée entre les deux confrères.

Selon Pierre Trépanier, aucune tradition intellectuelle française n'est le calque d'une autre au Canada français. Le Québec n'est pas une province intellectuelle de la France, cependant, les idées françaises ne sont pas à négliger¹⁰⁹. En effet, Grignon s'est grandement nourri d'idées françaises, et ce, jusqu'à s'avouer « maurrassien » dans ses *Pamphlets de Valdombre* en 1941¹¹⁰. Il a également déclaré, lors d'une interview en 1957, être un « disciple inconditionnel de Charles Maurras et de Léon Daudet¹¹¹ ». Grignon s'unissait à ses penseurs de *L'Action française* de Paris afin de souligner l'originalité de sa pensée dans le contexte québécois¹¹². Il retenait l'extrémisme politique, le traditionalisme radical, la rigueur aristocratique et le ton de la décadence que lui proposait cette mouvance de l'extrême droite.

¹⁰⁸ Lors d'une allocution Asselin accusait la population de « plèbe ignorante ». Voir conférence d'Olivar Asselin, *Le Problème municipal, la leçon que Montréal doit tirer de l'expérience des États-Unis*, Montréal, 30 novembre 1909, cité dans Pierre Berthiaume, « La pensée paradoxale d'Olivar Asselin », *loc. cit.*, p. 384.

¹⁰⁹ Pierre Trépanier, « L'historien et la tradition », *loc. cit.*, p. 99.

¹¹⁰ Claude-Henri Grignon, « Asselin nature », *Les Pamphlets de Valdombre*, n°8-9-10, quatrième série, janvier-février-mars 1941, p. 324.

¹¹¹ Entrevue avec Conrad Bernier, « Le rêve d'enfance de Grignon : écrire pour rester libre », *La Presse*, Montréal, n°86, 92^e année, 10 avril 1976, p. D2-D3.

¹¹² Cette réalité est manifeste au cours des années soixante. Pendant la Révolution tranquille, Grignon replongera dans ses vieilles influences françaises. Dans ses œuvres, il discutera ouvertement de Bloy, de Daudet, de Brasillach et de Maurras. Nous pensons qu'il se référerait à une droite extrême française et passériste afin de montrer son côté « ultra » et son opposition à la montée des idées de gauche au Québec. Voir, entre autres, Interview accordée à Sœur-Marie-Joseph-du-bon-Pasteur, 29 novembre 1966, p. 1, dans Rosa Descôteaux, « Les sources d'Un homme et son péché », Thèse de maîtrise ès arts, Université de Montréal, 1969.

Ces nouvelles synthèses confirmaient, renouvelaient et rafraichissaient son anarchisme de droite. Les idées françaises étaient d'abord intégrées dans une « matrice » idéologique proprement canadienne-française¹¹³. Nous ne sommes pas en face de transfert pur et simple, mais bien devant un cas d'influences et de références littéraires¹¹⁴. Avant la rencontre de Bloy, de Daudet, de d'Aurevilly et de Bernanos, Grignon aurait déjà transité vers l'anarcho-droitisme.

En 1930, Grignon quitta le fonctionnarisme pour retourner vivre à Sainte-Adèle avec son épouse. Imprégné de discours non conformistes, il voulait vivre uniquement de sa plume, et ce, au plus fort de la crise économique¹¹⁵. Cette période marque le début d'un long calvaire financier. Les années qui suivront seront une véritable traversée du désert. De 1930 à 1935, Grignon fut plongé dans un état de pauvreté extrême. Son univers social était aussi très tourmenté et psychologiquement instable. Se considérant comme un écrivain rejeté par la critique littéraire, Grignon souffrait d'un « complexe de persécution »¹¹⁶. C'est l'état pitoyable de pauvreté dans lequel il baignait, au début de la crise, qui l'a amené à écrire *Un homme et son péché*¹¹⁷.

Un incident bien particulier allait accentuer son état de pauvreté. En 1926, Grignon avait obtenu un emploi de commis au ministère des Douanes. Il avait alors accès à une caisse parallèle du bureau des Douanes. Alors qu'il occupait son poste, son frère, qui avait d'importants problèmes de consommation de narcotiques, sollicita son aide. Grignon déroba une certaine

¹¹³ Pierre Trépanier, «Le maurrassisme au Canada français», *loc. cit.*, p. 223-231.

¹¹⁴ Olivier Dard, «De la rue de Rome au Canada français : Influences ou transfert?», *loc. cit.*, p. 53.

¹¹⁵ Antoine Sirois et Yvette Francoli, *Un homme et son péché. Édition critique, op. cit.*, 1986, p. 8.

¹¹⁶ Yvette Francoli, «Frère de mon âme et de mon art : Claude-Henri Grignon-Alfred Desrochers (1930-1942)», *Voix et images*, n° 1, vol. 16, (46), 1990, p. 48.

¹¹⁷ Entrevue avec Conrad Bernier, «Le rêve d'enfance de Grignon : écrire pour rester libre», *La Presse*, Montréal, n°86, 92^e année, 10 avril 1976, p. D2-D3.

somme dans la caisse du bureau afin de subvenir aux besoins de son frère et de régler ses propres affaires personnelles¹¹⁸.

Le processus judiciaire entourant les accusations, son congédiement du ministère des Douanes et sa condamnation, lui causera plusieurs soucis. Les nombreuses visites au Tribunal de Montréal et dans les cabinets d'avocats le dépouilleront de son énergie, de son temps, et augmenteront ses dettes¹¹⁹. Constamment en attente et dans l'incertitude, il écrira à Prévost en 1930 :

Vous n'ignorez pas que le gouvernement semble ne pas vouloir agir dans mon affaire [...]. Il y a déjà sept mois que la chose est devant les tribunaux. Je suis dans une situation malaisée, incapable de gagner ma vie. C'est assez. Je n'attends plus. Je ne peux plus attendre, vous le savez aussi bien que moi. Je charge donc mon beau-frère [...] à se rendre à Ottawa rencontrer les intéressés. [...] Je veux que le Ministère des Douanes lève la plainte au criminel, me remette mon "back pay" (5%) [*sic*] et mon salaire depuis le 15 août 1929 [...] Je viens d'apprendre avec indignation qu'un certain gros Irlandais des Douanes a été trouvé en faute de vol. [...] on l'a suspendu. On ne l'a pas arrêté : Je n'endurerai pas pareilles injustices dans mon pays et j'irai jusqu'au bout avec mon pamphlet¹²⁰.

Les délais de procédure appauvriront son existence matérielle et intellectuelle :

J'ignore de quelle façon je passerai l'hiver? Les vivres me sont coupés [...] Ma femme est malade. Moi je succombe, dans une désespérance mortelle. [...] Mon avocat m'arrache mes dernières piastres, produit d'un travail littéraire qui m'a coûté le sang du cœur. Quel enfer! J'ai, cependant, l'espoir de n'avoir pas perdu votre amitié, l'un des rares biens qui me restent ici-bas¹²¹.

¹¹⁸ Grignon a-t-il cédé à son alcoolisme? Voulait-il se procurer de l'alcool? Ses lettres à Asselin nous révèlent son penchant inavoué pour l'alcool à cette époque. Voir Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. III, Le maître*, op. cit., 1996, p. 258; Claude-Henri Grignon, *Olivar Asselin, Le pamphlétaire maudit*, op. cit., 2007, p. 14-15. Entrevue de Gérald Godin, «Le péché de Grignon : Dire sa vérité huit heures par jour», loc. cit.,

¹¹⁹ Lettre de Claude-Henri Grignon à Olivar Asselin, Montréal, 28 décembre 1931, dans Claude-Henri Grignon, *Olivar Asselin, Le pamphlétaire maudit*, op. cit., 2007, p. 201.

¹²⁰ Lettre de Claude-Henri Grignon à Jules-Édouard Prévost, Sainte-Adèle, 10 mars 1930, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Jules-Édouard Prévost, p268,S1,SS3,SSS2,d73, bobine 9191, p. 001013 et 001014. Grignon se considérait comme la victime d'une injustice. Lettre de Claude-Henri Grignon à Olivar Asselin, Sainte-Adèle, 7 avril 1930, dans Claude-Henri Grignon, *Olivar Asselin, Le pamphlétaire maudit*, op. cit., 2007, p. 182.

¹²¹ Lettre de Claude-Henri Grignon à Jules-Édouard Prévost, Sainte-Adèle, 5 novembre 1931, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Jules-Édouard Prévost, p268,S1,SS3,SSS2,d73, bobine 9191, p. 001020.

Les démarches judiciaires se prolongeront jusqu'en 1932. Au cours de la même année, Grignon fut arrêté, jugé et condamné à l'emprisonnement. Il fut incarcéré à la prison de Bordeaux du 16 juin au 19 novembre 1932. C'est avec la rage au cœur contre le système judiciaire et politique qu'il prit le chemin de la prison¹²².

Les lettres qu'il expédia à Asselin, lors de son incarcération à la prison de Bordeaux, étaient empreintes de douleur. Il fera part à son maître de l'état de ses sentiments et de ses craintes. Sachant son épouse acculée à la misère, il se sentait impuissant, seul et abandonné :

Quant à moi mon malheureux moi, j'ignore si je rêve ou si j'existe. J'ai l'impression nette, terrible et satanique, que je ne sortirai pas de ce tombeau. La plupart de mes amis m'abandonnent, tous ceux naturellement que j'ai aidés, secourus, défendus. Dans ces conditions, la vie vaut d'être pendue à telle enseigne battue des souffles de l'enfer. Si des ennemis politiques ou des amis politiques ont voulu ma ruine, ils ont pleinement réussi, car je suis un homme fini. Mon moi est terminé [...]. N'ayant pas vu un coucher de soleil depuis le 16 juin je vis dans les ténèbres [...]¹²³.

La prison changea radicalement la vie de l'auteur. La promiscuité des lieux a certainement tourmenté cet individualiste. Cependant, comme à l'Institut agricole d'Oka, Grignon pouvait méditer à sa guise. Seul et avec lui-même, il prit conscience de son « Moi intérieur ». Dans sa pensée, sa haine de la politique et de la bureaucratie s'affermissait. Se corrigeant de son alcoolisme, Grignon était encore prêt, malgré l'emprisonnement, à poursuivre la lutte et le combat. La dureté de la vie carcérale, à cette époque, a marqué sa pensée. Il écrivait à Asselin :

Lorsque j'ai traité dans votre journal la politique de « vieille maitresse », je me trompais grandement : je voulais dire « vieille putain » ou quelque chose d'approchant en bassesse et en vilénie. Plus que quiconque [...] j'aurai été persécuté par des gens que je croyais des amis, par des farceurs et des tapeurs que je défendais comme un fol [...]. Aussi, permettez-moi de vous déclarer que mon séjour ici, encore qu'il a été cruel à mon cœur et à mon imagination, restera pour moi une profitable expérience. Je sortirai de ce tombeau en homme régénéré, un homme neuf et prêt à la

¹²² Hélène Pelletier-Baillargeon, *Olivar Asselin et son temps. III, Le maître*, op. cit., 1996, p. 258.

¹²³ Lettre de Claude-Henri Grignon à Olivar Asselin, Prison de Montréal, 19 septembre 1932, dans Claude-Henri Grignon, *Olivar Asselin, Le pamphlétaire maudit*, op. cit., 2007, p. 216.

lutte. Cette captivité douloureuse ne m'aurait-elle guéri que de mon vice de l'ivrognerie, misérable héritage de ma race, j'en bénis le ciel. Et pour la première fois peut-être depuis quinze ans, je verrai le monde avec un esprit clair¹²⁴.

C'est en esprit libre que Grignon était prêt à poursuivre sa misère à l'intérieur des barreaux. En effet, il ne s'excusera pas et refusera toute demande de pardon. Comme Léon Daudet, il se tenait debout devant l'adversité¹²⁵:

P.S. – J'ai appris que mon frère voulait faire des démarches en vue d'obtenir un pardon. Je lui ai fait savoir que je refuse ce dernier aplatissement. Ottawa m'a mis ici : j'y resterai jusqu'au 19 novembre à 2 hrs P.M.. Je ferai mon temps. Je me tiens debout, moi. Et je ne veux pas, absolument pas, que des amis ou des parents interviennent. Je sortirai et ce sera pour longtemps. Je ne voudrais pas alors chausser leurs bottes, ni endosser leur livrée¹²⁶!

À sa sortie de prison, Asselin lui dénicha un emploi comme employé surnuméraire et inspecteur des fonds de chômage au ministère provincial de la Colonisation. En 1934, Grignon était nommé publiciste adjoint au ministère de la Colonisation à Québec. Il quitta alors Sainte-Adèle pour une seconde fois. Il faudra attendre l'année 1935 pour voir enfin Grignon sortir de la misère financière. En 1935, soit deux années après la parution d'*Un homme et son péché*, Grignon remporta le Prix David. La bourse qui accompagnait le prix allégea son sort. À Québec, Grignon se lia d'amitié avec les jeunes journalistes de la revue *La Nation*, dont Jean-Louis Gagnon, Paul Bouchard, Marcel Hamel et Pierre Chaloult¹²⁷. En 1936, il fut nommé publiciste et conférencier pour le ministère de la Colonisation. Grâce à ce nouvel emploi, Grignon repartit pour Sainte-Adèle. À la suite de la victoire de l'Union nationale de Maurice Duplessis le 17 août 1936, une purge s'opéra dans la fonction publique québécoise. Grignon perdrait son emploi. Ne

¹²⁴ Lettre de Claude-Henri Grignon à Olivar Asselin, Prison de Montréal, 20 octobre 1932, dans *Idem, Olivar Asselin, Le pamphlétaire maudit, op. cit.*, 2007, p. 216-217.

¹²⁵ Jean-Noël Marques, *Léon Daudet, op. cit.*, 1971, p. 390-391; François Richard, *Les anarchistes de droite, op. cit.*, 1991, p. 72.

¹²⁶ Lettre de Claude-Henri Grignon à Olivar Asselin, Prison de Montréal, jeudi 20 octobre 1932, dans Claude-Henri Grignon, *Olivar Asselin, Le pamphlétaire maudit, op. cit.*, 2007, p. 219.

¹²⁷ Claude-Henri Grignon, «Les libraires, ces bons maîtres (IV)», *Le journal des Pays d'en Haut*, n° 43, vol.1, 16 décembre 1967, p. 2.

se laissant point abattre, il décida de s'investir dans l'écriture du pamphlet. Ce style littéraire convenait désormais aux nouvelles aspirations de l'homme. Nous sommes convaincu que c'est la dureté des années trente, qui a forgé le pamphlétaire en devenir. C'est en décembre 1936 que Grignon a imprimé le premier numéro de ses *Pamphlets de Valdombre*. Au moment de la création de ses pamphlets, notre intellectuel avait 42 ans.

Nous voulions connaître l'évolution de la formation intellectuelle de Claude-Henri Grignon. Nous avons alors étudié son cheminement pédagogique, ses débuts de carrière, ses rencontres, ses nombreuses lectures, ses maîtres à penser et les événements qui ont bouleversé son esprit. Les années de formation au journalisme et à la critique littéraire ont été marquantes pour notre intellectuel. Pendant cette période, Grignon confectionna, dans sa pensée, une conception hyper-libérale de la liberté qu'il a héritée du libéralisme « rouge » de Prévost et du libertarisme d'Asselin. Ses nombreuses lectures, principalement les intellectuels anarcho-droitistes français, les catholiques intransigeants et les membres de *L'Action française* de Paris, ont nourri son anarcho-droitisme, sa pensée inégalitaire, son hostilité au système parlementaire, son catholicisme d'absolu et son style littéraire de pamphlétaire. Les échecs et les épreuves qu'il a surmontées à l'adolescence et au cours de sa vie d'adulte, comme la mort de ses parents, la pauvreté et l'emprisonnement, ont formé une personnalité sensible au non-conformisme. Ces nombreux traumatismes ont fait de Grignon un intellectuel qui se situait en marge des cadres établis. Somme toute, ce sont ces nombreuses expériences qui ont cultivé, chez Grignon, un esprit prédisposé à l'anarchisme de droite.

CHAPITRE II

LE REFUS DE LA DÉMOCRATIE ET LA HAINE DES INTELLECTUELS

La pensée politique de l'anarchisme de droite trouve son principe fondateur dans le refus du système démocratique français. Les anarcho-droitistes apparaissent alors, dans le paysage politique et littéraire, comme des « antidémocrates acharnés ». Ceux-ci n'accordent aucune légitimité à la règle majoritaire. L'anti-grégarisme anarcho-droitiste est une attitude de rejet fondamental des rassemblements, des foules, des mouvements collectifs et de l'expression populaire¹. Par exemple, Paul Léautaud affirmait : « Le plus grand nombre est bête, il est vénal, il est haineux. C'est le plus grand nombre qui est tout. Voilà la démocratie². »

Les anarcho-droitistes s'acharnent à critiquer le suffrage universel et la démocratie indirecte. Ils ne peuvent tolérer l'inclinaison égalitaire de ce principe d'expression et de ce régime politique. Georges Bernanos nous en offre un exemple : « Cette prétendue évolution démocratique, [...] n'est qu'un médiocre incident de notre histoire, le signe extérieur d'une conquête publique qui ne saurait tenir les âmes asservies³. » Les anarcho-droitistes pensent que le suffrage universel engloutit le jugement des « grands esprits » dans la masse, étouffe les individualités et empêche l'élévation personnelle⁴. Paul Léautaud était catégorique : « J'ai trouvé une définition du suffrage universel : le vote d'un intrigant, d'une canaille ou d'un imbécile à son

¹ François Richard, *Micbert, anarchiste de droite*, op. cit., 1992, p.22; Pascal Ory, *L'anarchisme de droite ou du mépris considéré comme une morale, le tout assorti de réflexions plus générales*, op. cit., 1985, p. 70. François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, op. cit., 1988, p. 17-28.

² Paul Léautaud cité dans Doris Lussier, *Vérités et sourires de la politique*, Montréal, Éditions Alain Stanké, 1988, p. 207.

³ Georges Bernanos cité dans François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, op. cit., 1988, p. 17.

⁴ *Ibid.*, p. 38-39-84.

effet. Le vote d'un honnête homme ayant des idées et du jugement, et désintéressé, n'en a aucun⁵. » Donc, les anarcho-droitistes considèrent les électeurs, dans leur grande majorité, comme des êtres dépourvus de jugement⁶. La population est inapte à choisir ses représentants. Tout gouvernement qui résulterait du suffrage universel est une entité illégitime. Pour eux, le suffrage universel ne fait que consolider le pouvoir des oligarques⁷

Les anarcho-droitistes pensent que la démocratie libérale est commandée par les « grands enthousiasmes de masses ». Favorisant le désordre, l'instabilité et le déséquilibre, ce système conduit directement au totalitarisme. Face à l'effroi que lui offraient les grands rassemblements politiques, Louis-Ferdinand Céline écrivait : « Les grands enthousiasmes de masses, les frénésies durables des foules (qui) sont presque toujours stimulés, provoqués, entretenus par la bêtise et la brutalité⁸. »

Claude-Henri Grignon a-t-il appliqué les idées du refus de la démocratie anarcho-droitiste à la réalité sociopolitique du Canada français? En effet, chez notre intellectuel, le refus de la démocratie s'est révélé par une vive opposition aux règles majoritaires, au suffrage universel, au parlementarisme et au gouvernement représentatif. C'est dans *Les Pamphlets de Valdombre*, de 1936 à 1939, que son animosité à l'égard de la « voix populaire » est la plus retentissante. Pendant cette période, il ne désirait pas autre chose que la mort de la démocratie⁹. Toutefois, Grignon attaquait également la dictature fasciste et le corporatisme étatiste. En fait, il préconisait une troisième voie, c'est-à-dire, l'instauration d'un « gouvernement de groupe » inspiré du

⁵ Paul Léautaud cité dans *Ibid.*, p. 85.

⁶ C'est pour cette raison qu'ils préconisent une méritocratie. *Ibid.*, p. 18.

⁷ *Ibid.*, p. 184.

⁸ Louis-Ferdinand Céline cité dans *Ibid.*, p. 87.

⁹ Claude-Henri Grignon, « Mon triomphe à Montréal ou Le tendre discours interrompu », *Les Pamphlets des Valdombre*, n° 4, première année, mars 1937, p. 181.

modèle coopératif. Puis, à l'aube de la Deuxième Guerre mondiale, Grignon a embrassé le parti des gouvernements démocratiques au nom même de la défense des libertés individuelles.

Certes, quelques intellectuels traditionalistes-nationalistes canadiens-français ont combattu la démocratie. Les écarts idéologiques entre le traditionalisme-nationaliste et l'anarchisme de droite se découvrent dans la conception du gouvernement représentatif. L'abbé Lionel Groulx, par exemple, prônait la réforme du système parlementaire canadien, mais ne recommandait pas son abolition¹⁰. Quant à Esdras Minville, il critiquait l'esprit de parti, l'électoralisme et la corruption, mais ne professait pas un antiparlementarisme¹¹. Les traditionalistes-nationalistes faisaient plutôt preuve de conciliation à l'égard du gouvernement représentatif¹². Seuls les militants de la revue *La Nation* et du PNCS (Parti national social-chrétien), dont Paul Bouchard et Adrien Arcand, ont manifesté un réel antiparlementarisme dans les années trente¹³. À la différence du fascisme, bien qu'antiparlementaire, l'anarchisme de droite est trop marqué par le libetarisme et l'individualisme pour aspirer à la dictature. Il y a aussi une question de degré d'intensité entre les deux pensées.

Au cours d'une conférence à Québec en 1935, Grignon lançait à l'auditoire présent : « je veux parler du suffrage universel, qui est une des plus grandes farces macabres de notre temps; [...]»¹⁴. Notre intellectuel exprimait son opposition à un système électoral qui posait tous les électeurs masculins sur un même pied d'égalité. À ses yeux, le suffrage universel muselait le jugement des « grands esprits » au profit de l'opinion publique. À la suite d'une élection

¹⁰ Pierre Trépanier, «Le maurrassisme au Canada français», *loc. cit.*, p. 227; Jean-Claude Dupuis, «L'appel au chef. Groulx et l'action politique», *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, n° 8, automne 1997, p. 95.

¹¹ Pierre Trépanier, «Esdras Minville (1896-1975) et le traditionalisme canadien-français», *Les Cahiers des Dix*, n° 50, 1995, p. 284.

¹² Dominique Foisy-Geoffroy, «Les idées politiques des intellectuels traditionalistes canadiens-français (1940-1960)», *op. cit.*, 2008, p. 225; Xavier Gélinas, *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille*, *op. cit.*, 2007, p. 246-256.

¹³ Pierre Trépanier, «Le maurrassisme au Canada français», *loc. cit.*, p. 227.

¹⁴ Claude-Henri Grignon, *Précisions sur Un homme et son péché*, *op. cit.*, 1936, p. 75.

complémentaire dans la Beauce en 1937, Grignon décrivait les électeurs dans *Les Pamphlets de Valdombre* comme des êtres totalement dépourvu de capacité intellectuelle, sujet aux instincts partisans, aux scandales, à la corruption électorale, à l'argent et à l'atavisme primaire¹⁵. Grignon se battait contre « la vie politique la plus sale, la plus grossière, celle-là même que nous offre l'admirable système démocratique¹⁶ ».

Grignon méprisait les masses. Son anti-grégarisme et son inégalitarisme extrême ne pouvaient admettre un système politique qui se maintenait selon les choix des électeurs. En 1938, à la suite du congrès à la chefferie du Parti libéral du Québec, il déclarait : « Je vous demande un peu ce que le peuple connaît de la politique et de la valeur des hommes! Si on laissait aux masses l'entière liberté du choix d'un chef, infailliblement on élirait un hâbleur, un avaleur de sabres, un fort en gueule¹⁷. » Grignon pensait que les hommes, dans leur ensemble, étaient dépourvus de jugements rationnels. Réagissant à *Pour nous grandir* de Victor Barbeau, Grignon affirmait en 1937 :

On fait des députés à la douzaine et avec les plus ignorants et les plus crétins, [...]. Il est impossible de ne pas nous avouer notre condamnable faiblesse devant le régime démocratique qui nous écrase, qui nous abrutit et qui a fait de nous des machines à voter [...]. Qui pourrait dire ce que nous ont coûté de défaites, de reculades, d'avachissantes [*sic*] soumissions les tenants et les adeptes écervelés des partis [...]. Le pauvre peuple à plat ventre devant le suffrage universel et devant les grosses bédaines [*sic*] des bailleurs de fonds électoraux votant tantôt libéral, tantôt conservateur, tantôt national [...] sans jamais savoir pourquoi, et toujours il demeurait le jouet et le serviteur d'une démocratie jusqu'à la moelle¹⁸.

¹⁵ *Idem*, «On juge enfin Duplessis», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 5, première année, avril 1937.

¹⁶ *Idem*, *Précision sur Un homme et son péché*, op. cit., 1936, p. 74.

¹⁷ *Idem*, «Notre aquarium nationale», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 7, deuxième année, juin 1938, p. 299.

¹⁸ *Idem*, «Les prédications de Victor Barbeau», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 7, première année, juin 1937, p. 286.

En effet, Grignon était convaincu que la partisanerie électorale asservissait les élus aux électeurs. Du coup, le gouvernement devenait l'affaire de la majorité. C'est pourquoi il considérait les élus comme les sujets de la volonté populaire :

L'État qui devrait régner au-dessus du peuple [...] passe dans les démocraties et particulièrement dans le Québec, [...] pour le serviteur du peuple. [...] Le gouvernement demeure la chose du plus grand nombre. Grâce à la faiblesse, à l'ignorance d'une bande de crétins, qui se disent et se croient nos dirigeants, l'État est devenu, entre les mains des masses prolétariennes, un instrument de lucre et de vil chantage. L'État descend de son trône pour se vautrer dans les égouts¹⁹.

Selon Grignon, la démocratie étouffait la société dans un énorme « consensus socioculturel ». La « dictature populaire » emprisonnait les individus dans la pensée unique et dépouillait les hommes de leur originalité d'esprit : « Parce que nous vivons de la démocratie (serions-nous plus heureux sous le signe de la dictature?) toutes les idées nous semblent respectables. Nous respirons sous un ciel de lieux communs et d'idées reçues²⁰. » Grignon pensait aussi que le gouvernement du Québec était l'affaire des oligarques et que les élections ne servaient qu'à tromper le peuple. Il signalait en 1943 au député du Bloc populaire canadien, Maxime Raymond, que « depuis soixante et dix ans, la province de Québec est menée par une vingtaine de familles tout au plus [...]. On se partage le gâteau, et la couleur politique ou le parti politique n'est là qu'un simple paravent, une belle surface²¹ ».

Pour Grignon, l'Assemblée législative du Québec sous la gouverne de l'Union nationale n'était « qu'un Salon où l'on fabrique en série des lois que les députés n'ont même pas le temps d'étudier » et où « le célèbre cirque Barnum aurait eu beaucoup à apprendre de la plupart de nos

¹⁹ *Idem*, « L'État serviteur du peuple », *Les Pamphlets de Valdombre*, n°9, deuxième année, août 1938, p. 401.

²⁰ *Idem*, « Benjamin en face de notre temps troublé », *Les Pamphlets de Valdombre*, n°7, juin 1939, p. 278.

²¹ *Idem*, « Vieilles maximes », *Les Pamphlets de Valdombre*, n°2, cinquième série, février 1943, p. 97.

parlementaires²² ». Grignon croyait que tous les pouvoirs décisionnels étaient conférés à une bande de « crétins portés au pouvoir par le suffrage de la majorité²³ ». Il jugeait, par conséquent, que le système parlementaire contribuait à l'appauvrissement des Canadiens français. Au sujet de la vente de milliers d'acres de terre au Mont-Tremblant à un promoteur américain par le gouvernement duplessiste, il affirmait en 1938 :

L'une des bontés du régime parlementaire et des saintes démocraties consiste à placer au pouvoir des faibles qui n'ont aucun sens du patriotisme et incapables de prendre leurs responsabilités. Ils restent le jouet des capitalistes et des combinards les moins recommandables. Ils font le jeu de la finance et tombent infailliblement dans tous les bobards²⁴.

Pour notre intellectuel, le parlementarisme n'était qu'une autre voie qui menait directement à l'inaction. Grignon écrira aux étudiants et aux rédacteurs du *Quartier Latin* que la ligne de parti, par exemple, bâillonnait les députés :

Chers étudiants, ne faites pas de politique [...]. C'est un jeu très dangereux. [...] Dites-vous bien que dans le régime parlementaire actuel, vous n'aurez pas le choix, [...] ou vous direz franchement ce que vous pensez, vous vous battrez pour des nobles causes, vous défendrez le petit contre le gros, alors vous serez de l'opposition, seul dans votre coin; ou bien vous appuierez le gouvernement et vous serez mouton²⁵.

Grignon détestait la violence, les abus et les lois raciales des nazis²⁶, mais était sympathique aux politiques antidémocratiques d'Adolf Hitler. Il désavouait le nazisme, mais reconnaissait en Hitler un chef qui repoussait un parlementarisme qu'il condamnait. Grignon notait du Chancelier allemand en 1938 :

²² *Idem*, «Du discours du trône au réquisitoire d'un chef», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°2, troisième série, janvier 1939, p. 54; *Idem*, «M. Paul Gouin au-dessus de la mêlée», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°4, deuxième année, mars 1938, p. 191.

²³ *Idem*, «Condamnés à mort», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°12, deuxième année, novembre 1938, p. 532.

²⁴ *Ibid.*, p. 544.

²⁵ *Idem*, «Qu'avez-vous à dire aux étudiants?», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°1, cinquième série, mars-avril 1942, p. 37-38.

²⁶ «Que le dictateur poursuive son idée de racisme [...] il peut être certain de former le plus beau peuple d'idiot encore vu sur la terre.» Voir *Idem*, «Hitler et sa bible», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°11, deuxième année, octobre 1938, p. 490-491.

Qu'il trouve mille raisons excellentes [Adolf Hitler] de combattre la démocratie et le régime parlementaire; qu'il se soit révolté contre le suffrage universel, l'achat des consciences, l'autorité abâtardie du nombre (la majorité) qui supprime la responsabilité des chefs; enfin qu'il est démontré que la plupart des programmes des partis politiques d'un régime démocratique sont une duperie, rien, absolument rien ne justifiait la force brutale que lui, Hitler, a su utiliser avec violence [...]. Parvenir au pouvoir au moyen de l'assassinat n'est pas une politique digne d'un homme²⁷.

Le refus viscéral de la « volonté populaire » était fondamental à l'anarcho-droitisme grignonnien. Grignon ne faisait aucune distinction entre la démocratie, le parlementarisme et le gouvernement représentatif. Ce fut une critique globale du « pouvoir de la majorité » et de la « souveraineté populaire ». Toutefois, et ce, malgré ses nombreuses remarques, Grignon n'a jamais préconisé l'instauration de la dictature comme solution aux faiblesses de la démocratie. Il fut néanmoins sensible à la « figure du chef » qui était dégagée par Mussolini, Franco, Salazar et Pétain²⁸. Grignon avouera en 1940, cependant, que s'il avait à choisir entre « la botte d'un dictateur militaire » ou conserver la République comme régime à la tête de la France, il opterait pour la République « si gâchée fût-elle »²⁹. Son anarcho-droitisme lui fit dédaigner tout régime politique qui aliénerait ses libertés individuelles. Devant la montée des régimes totalitaires en Europe, Grignon tenait à souligner en 1937 :

Je frémis d'horreur à la seule pensée qu'on m'obligerait un jour à saluer à la romaine, à lever le bras en même temps que les autres, à porter des vêtements que des millions de disciples étalent pour répondre à l'enseignement d'un évangile politique ou pour plaire à un dieu. [...] *Les Pamphlets* demeurent le témoignage d'un homme qui méprise à l'occasion la démocratie, mais qui consent à vivre sous n'importe lequel régime [...] plutôt que de courber sous le knout des dictateurs et tels qu'ils s'affichent présentement en Europe³⁰.

²⁷ *Ibid.*, p. 489.

²⁸ *Idem*, «Mussolini et son peuple», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°9, première année, août 1937, p. 374; *Idem*, «Un pape politique», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°4, troisième année, mars 1939, p. 154. Il appuyait les politiques de Franco contre les communistes. Voir *Idem*, «Le Bloc popu pur-t-il?», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°3, cinquième série, avril 1943, p. 121; *Idem*, «Au-dessus et au-dessous de Jules Romains», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°6 et 7, quatrième série, novembre-décembre 1940, p. 261-262.

²⁹ *Idem*, «Journal», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°3, quatrième série, août 1940, p. 122.

³⁰ *Idem*, «Hitler et sa bible», *loc. cit.*, p. 502-503.

Même s'il repoussait la dictature, Grignon était conscient de la précarité et de la fragilité des institutions démocratiques : « Il ne s'agit pas de savoir [...] si le régime démocratique reste supérieur à toute autre forme de gouvernement. Il y a une chose certaine : c'est que le peuple demeure le jouet des rêveurs, des idéalistes, des doctrinaires et des tyrans [...] »³¹. » En effet, en 1938, Grignon a exposé ses inquiétudes en anarcho-droitiste à l'égard des masses et des foules :

C'est ainsi qu'on se rend compte que la liberté dégénère vite en licence et que ce fameux bien, dont parlaient les sans-culottes de 1789, et avant eux, le fol Jean-Jacques Rousseau, n'est qu'un triste bobard qu'il faut s'empresse de balayer au loin. [...] Dans les démocraties, le droit d'association, le droit d'organiser des meetings, pour protester contre l'ordre établi, réserve des surprises à nos dirigeants actuels. La prudence la plus élémentaire nous enseigne de ne pas confier des bâtons de dynamite à des enfants³².

Selon notre intellectuel, c'est l'immobilisme des politiciens démocrates qui avait favorisé la montée d'Adolf Hitler à la tête de l'Allemagne : « C'est toujours ainsi que les fols finissent par triompher, grâce à l'insouciance, à l'indifférence et à l'inexplicable inintelligence des démocrates³³. » Devant ces faits, il avertissait les politiciens canadiens d'un tel danger :

On le traitait d'énergumène, de fou, d'illuminé, [Hitler] mais on le laissa faire. Ce fut là une erreur inconcevable que les démocraties payent cher aujourd'hui. Les démocrates prêchent la liberté de parole et la liberté de la presse. Qu'ils jugent maintenant de la bonté d'une telle doctrine et ce qu'ils leur en coûte³⁴.

Grignon exigeait la constitution d'une seconde « loi du cadenas », mais dirigée contre Adrien Arcand et les membres du PNSC³⁵. Il croyait qu'il était nécessaire d'aliéner la liberté de parole des membres de ce groupuscule fasciste afin de préserver l'ordre et de protéger sa propre liberté. En réaction à André Laurendeau, Grignon répondait dans un pamphlet de 1938 :

³¹ *Idem*, «M. Jean-Charles Harvey au salon», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°1, deuxième année, décembre 1937, p. 38-39.

³² *Idem*, «Jusques «Arcand», Adrien, abuseras-tu de notre patience?», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°10, deuxième année, septembre 1938, p. 441-442.

³³ *Ibid.*, p.442.

³⁴ *Idem*, «Hitler et sa bible», *loc. cit.*, p. 468.

³⁵ *Idem*, «Jusques «Arcand», Adrien, abuseras-tu de notre patience?», *loc. cit.*, p. 444.

Il n'existe pas de croisade antifasciste, mais il devrait y en avoir une [...] la démocratie canadienne ferait bien de mettre à la raison certaines têtes qui traitent les démocrates de « pourris » [...] si j'étais dans les bottes de Mackenzie King, je sais ce que je ferais. J'appliquerais la loi du cadenas contre le fascisme ainsi que Mussolini et Hitler s'en servirent contre la démocratie [...]. King a la majorité. Qu'il n'hésite pas. Qu'il fonce et qu'il défonce. Au diable le principe de la liberté *libérale* telle que prêchée par Calder!³⁶

Pour Grignon, l'État devait agir afin de ne pas tomber aux mains de forcenés : « Quant on pense que chez nous, depuis des années, les autorités laissent circuler librement et laissent parler une espèce d'énergumène, nourri des fausses doctrines du nazisme et qui ambitionne ni plus ni moins « d'hitlériser » [*sic*] notre population. [...] Comment puis-je admirer les démocraties³⁷? » Nous pensons que Grignon a manifesté des idées aux « tendances autoritaires » afin d'éviter toute action susceptible de favoriser l'instauration d'une dictature. Ainsi, il désirait encadrée, voire supprimer, les libertés civiques, dont la liberté de parole, d'expression et de rassemblement. Ce sont ses craintes de la dictature fascistes qui expliquent sa volonté de restreindre les libertés individuelles.

Entre la démocratie passive et la dictature répressive, Grignon proposera l'instauration d'un « gouvernement de groupe » ou coopératif³⁸. À cet effet, il écrivait au député libéral D.-T. Bouchard en 1937 :

Comme je n'attends rien de bon de notre avenir politique, je ne viens pas soumettre un programme. [...]. Je ne commencerai à respecter l'Assemblée législative, cette machine à tuer le temps, que le jour où toutes les classes de la société y seront généreusement représentées, et que les groupes garderont la force d'être personnels [*sic*] et de porter au bon moment le coup fatal au ministère qui ne répondra plus aux exigences de l'heure et qui ne remplira pas ses promesses. Le jour où l'existence

³⁶ *Idem*, « André Laurendeau a menti », *Les Pamphlets de Valdombre*, n°4, deuxième année, mars 1938, p. 188-189.

³⁷ *Idem*, « Hitler et sa bible », *loc. cit.*, p. 502.

³⁸ Grignon favorisait l'implantation de coopératives agricoles afin de favoriser la confiance mutuelle, maintenir les colons sur leur terre et l'épanouissement économique des Canadiens français. Voir *Idem*, « Un beau Congrès ou le Bilan de nos misères », *loc. cit.*, p. 329; *Idem*, « ? », *Les Pamphlets de Valdombre*, n°10, première année, septembre 1937, p. 419-420.

d'un gouvernement de groupe sera assurée, je croirai à la bonté d'une politique et d'une réunion d'hommes³⁹.

Respectueux des institutions britanniques, mais se méfiant de la démocratie libérale instable et corruptrice, Grignon espérait la création d'une Chambre basse dans laquelle les classes sociales seraient représentées équitablement. Malgré son individualisme, il préconisait un coopératisme d'association, décentralisateur, responsable et indépendant⁴⁰. Selon Grignon, il fallait mettre en place un régime représentatif et exclusif où toutes les classes de la société pourraient accéder au processus décisionnel de l'État⁴¹. Cette autre forme de démocratie procédait à partir de convictions profondes anarcho-droitistes. Le but recherché était l'épanouissement des groupes et l'autonomie des classes, sans pour autant sacrifier l'individu à la collectivité. Une telle structure devait permettre aux Canadiens français d'être plus autonomes économiquement et socialement.

En dépit de ce projet de « gouvernement de groupe », Grignon n'a pas embrassé la voie corporative comme solution aux troubles économiques causés par la crise économique de 1929, et ce, malgré son intérêt à l'égard de l'encyclique papale *Quadragesimo anno*⁴². C'est pourquoi Grignon fut à contre-courant de la majorité des intellectuels du Canada français des années trente. Grignon se questionnait d'abord sur la compatibilité du corporatisme avec le système politique du Québec. À son avis, le spectre de la dictature planait au-dessus de la doctrine corporatiste :

Je doute fort que l'on parvienne d'ici quelques années, à faire comprendre aux masses prolétariennes et aux paysans la nécessité et la grandeur des corporations et

³⁹ *Idem*, «À Damien Bouchard», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°4, première année, mars 1937, p. 138-139.

⁴⁰ Pierre Trépanier, «Victor Barbeau, anarchiste de droite», *loc. cit.*, p. 83-85.

⁴¹ Grignon accusait la démocratie libérale d'être soumise au prolétariat. Voir Claude-Henri Grignon, «Un pape politique», *loc. cit.*, p. 150; *Idem*, «De la paysannerie», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°12, troisième année, novembre 1939, p. 451.

⁴² *Idem*, «Un pape politique», *loc. cit.*, p. 155-156.

qu'il importe d'envoyer à la Chambre des hommes prêts à créer l'État corporatif avant d'en venir logiquement au régime corporatif. Je me demande même si seule la dictature ne peut pas imposer pareil régime? [...] Alors vous assisterez à l'union *sacrée* de tous les partis politiques actuels pour *sauver* la sainte démocratie. On ne se fait pas idée des sommes fabuleuses que les trustards jetteront en pâture à la racaille, à la populaille pour sauver leur propre peau, et [...] le régime actuel⁴³.

Grignon jugeait que le corporatisme était un idéal utopique et hypothétique. Pour lui, le corporatisme n'avait rien réglé en Italie. Ce système était synonyme de dictature⁴⁴ :

C'est comme pour le régime corporatif ou la dictature (pas de corporatisme sans dictature et pas de dictature sans corporatisme; c'est tellement clair qu'il se trouvera toujours un Esdras Minville incapable de comprendre) tout le monde en parle, mais bien peu savent ce dont il s'agit⁴⁵.

Ne pouvant concevoir une théorie désincarnée, Grignon a toujours fait part des mêmes conclusions à l'égard du corporatisme. Au sujet du corporatisme des Jeunesses Patriotes, il notait en 1937 :

On ne parle pas moins dans le Québec que de fonder le corporatisme. Qui en est? Tout le monde. Qui sait au juste ce dont il s'agit? Personne ou presque. On se souvient que M. Walter O'Leary a publié dans l'*Ordre* une série d'articles sur le sujet. Ces écrits merveilleux ne représentaient qu'une petite lacune, remarqua Olivar Asselin. C'est que le jeune patriote avait oublié de nous dire comment on pourrait appliquer dans le Québec le régime corporatif. Nous en sommes encore la, [...] ⁴⁶.

Quoi qu'il en soit, Grignon était favorable à l'abolition du Conseil législatif qu'il qualifiait de « charnier de notre politique »⁴⁷. Toutefois, il combattait l'idée de Paul Gouin et de l'ALN (l'Action libéral nationale) d'instaurer un Conseil économique nommé où siégerait une élite bardée de diplômés :

Pourquoi un Conseil économique? M. Gouin aurait-il à son tour des amis à placer, des grands diplômés de l'École des Hautes Études Commerciales? Souhaiterait-il

⁴³ *Idem*, «Les prédictions de Victor Barbeau», *loc. cit.*, p. 288.

⁴⁴ *Idem*, «Apostilles», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°8, troisième année, juillet 1939, p. 341.

⁴⁵ *Idem*, «Le beau rêve de Victor Barbeau», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°3, deuxième année, février 1938, p. 140.

⁴⁶ *Idem*, «Mussolini et son peuple», *loc. cit.*, p. 362.

⁴⁷ *Idem*, «Notre aquarium national», *loc. cit.*, p. 310.

voir un jour les rouages de l'administration publique transformés en Chambres corporatives comme la chose existe en Italie? Si le chef de l'A.L.N. veut en venir au corporatisme intégral, il ferait mieux d'en avertir ses commettants⁴⁸.

C'est en anarcho-droitiste que notre intellectuel a rejeté tous les modèles corporatistes. Grignon pensait que le corporatisme aliénait les libertés et supprimerait l'initiative privée⁴⁹. Même s'il peut être tenté par une aventure collective, l'anarcho-droitiste veut d'abord et avant tout préserver sa liberté critique⁵⁰. De plus, pour Grignon, le corporatisme était une idée étrangère et incompatible avec la tradition politique du Canada français⁵¹.

Grignon préféra, finalement, la voie démocratique à l'illusion corporatiste. C'est d'ailleurs en tant qu'intellectuel engagé et soucieux des débats sociaux qu'il décida de faire de la politique partisane. Grignon préconisait même la fondation d'un parti politique agraire pour l'avancement de la cause paysanne⁵². Les anarcho-droitistes s'opposent généralement à la voie électorale, aux partis politiques et à l'appareil démocratiques. Cependant, il peut arriver qu'ils utilisent la politique pour passer à l'action. Léon Daudet, par exemple, a fait de la politique active sous la bannière de *L'Action française*⁵³. Grignon pensait qu'il était nécessaire d'emprunter la voie de la politique pour accéder au concret. Il se prononcera, dans ses *Pamphlets de Valdombre*, en faveur d'Adélard Godbout et du Parti libéral lors des élections générales du Québec de 1939. Grignon mettait en pratique son opposition à la réélection de Duplessis qui l'avait privé de son emploi en 1936. Ce congédiement pourrait bien expliquer la raison de son désaccord avec Duplessis. Son opposition à Duplessis et à l'Union nationale en 1936, lui attirera

⁴⁸ *Idem*, «Sur un discours de M. Paul Gouin», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°10, deuxième année, septembre 1938, p. 436.

⁴⁹ *Idem*, «Les prédictions de Victor Barbeau», *loc. cit.*, p. 288.

⁵⁰ François Richard, *Les anarchistes de droite*, *op. cit.*, 1991, p.73.

⁵¹ Claude-Henri Grignon, «Le martyres des maires», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°5, cinquième série, juin 1943, p. 224.

⁵² *Idem*, «Mes souhaits», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°2, première année, janvier 1937, p. 47; *Idem*, «Laisserons-nous mourir la paysannerie?», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°3, quatrième série, août 1940, p. 95.

⁵³ François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, *op. cit.*, p. 32-42.

les foudres de Marcel Hamel et de Jean-Marie Bédard de *La Nation* de Québec⁵⁴. Au sujet de cette bataille aux côtés des libéraux, il précisait en 1939 :

[J]e n'ai pas reculé devant mon devoir et j'ai lutté pour le parti libéral, pour le parti et pour des hommes que je savais propres et libres; pour [Athanasie] David, jugeant que les électeurs le méritaient; pour Damien Bouchard, homme d'affaire, économiste pratique, parlementaire averti; rompu à toutes les expériences, capables de mettre de l'ordre dans ses idées aussi bien que dans un gouvernement conscient de ses devoirs [...]⁵⁵.

En revanche, Grignon n'a jamais adhéré au Parti libéral, et ce, en dépit de ses nombreux appuis. Il voulait avant tout préserver son jugement critique et son indépendance d'esprit. Grignon a aussi refusé d'être candidat libéral lors d'une élection complémentaire en 1940. Il écrivait alors à Jules-Édouard Prévost : « Vous savez, cher monsieur Prévost, que je ne me suis pas rallié au parti libéral pour ne pas le servir. Mais de là à devenir député, il y a tout de même une marge que mes dispositions naturelles ne peuvent pas combler⁵⁶. »

L'élection générale de 1939 marque un tournant dans la pensée de notre intellectuel. Ce fut une véritable évolution politique et idéologique depuis son discours qu'il avait livré devant les membres des Jeunesses Patriotes en 1937. À cette époque, il désirait la mort de la démocratie et s'opposait aux politiques d'armement d'Ottawa. De 1940 à 1943, Grignon décida d'appuyer l'effort de guerre et le gouvernement du Canada. C'est par souci de préserver sa liberté individuelle que Grignon a embrassé le « compromis démocratique » et non parce qu'il avait soudainement confiance en la règle majoritaire. Lors du plébiscite de 1942, Grignon s'était même prononcé en faveur du oui et accusait la *Ligue pour la défense du Canada* de faire preuve

⁵⁴ Marcel Hamel, «Valdombre : Grand écrivain piètre politicien», *La Nation*, 18 février 1937, p. 1-4; Jean-Marie Bédard, «Léon Bloy», *La Nation*, 29 avril 1937, p. 2.

⁵⁵ Claude-Henri Grignon, «À ciel ouvert», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°9, 10 et 11, août-octobre 1939, p. 345-350-351.

⁵⁶ Lettre de Claude-Henri Grignon à Jules-Édouard Prévost, Sainte-Adèle, 13 avril 1940, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Jules-Édouard Prévost, P268, S1, SSS3, SSS2, D73, bobine 9191, p. 001037.

de faux patriotisme⁵⁷. Au sujet de cette volte-face, Grignon écrira : « C'est mon droit. Et devant les faits, j'estime que c'est mon devoir. C'est ça la liberté individuelle [...] »⁵⁸. » À cet égard, il indiquait en 1943 :

Si Hitler gagnait la guerre ce serait la fin de la liberté individuelle. [...] La démocratie, si pourrie soit-elle, acceptons-là de bon cœur. C'est le paradis terrestre auprès de l'hitlérisme. Il n'est plus possible de taire la vérité⁵⁹.

La démocratie lui apparaissait alors comme un régime de « moindre mal⁶⁰ ». Contre les affres du totalitarisme, il témoignait en 1940 :

Que les démocraties aient commis des fautes, qu'elles aient souvent erré parce que trop tergiversé, patienté, attendu et temporisé; qu'elles aient fait preuve à l'endroit de leurs ennemis, de leurs détracteurs et de leurs traîtres d'une générosité qui nous coûte cher aujourd'hui; qu'enfin, nos démocraties aient prêché la paix, croyant en la bonté naturelle de l'homme, quand il s'agissait d'abord de prêcher l'armement, qu'elles aient eu des torts, il reste un fait incontestable : c'est qu'à l'heure des plus durs combats, l'union sacrée s'harmonise, les démocraties vont défendre jusqu'au dernier homme leurs droits, la liberté individuelle et toutes les raisons d'être d'une civilisation qui ne peut pas mourir⁶¹.

Grignon pensait que la démocratie canadienne était la garante des libertés. Dans sa pensée, c'est la défense des libertés individuelles qui primait au-dessus de tout.

À la même époque, soit en 1941, Grignon fit le saut en politique active comme maire de Sainte-Adèle. En 1949, il fut accusé de fraude électorale, de chantage, de corruption et fut démis de ses fonctions⁶². C'est en 1947 que Grignon fit définitivement la paix avec Duplessis. Grignon avait alors conclu une entente avec le premier ministre au sujet de la construction d'un système

⁵⁷ *Idem*, «Ne perdons pas le nord», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°1, cinquième série, mars-avril 1942, p. 19-26.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 25.

⁵⁹ *Idem*, «Bourassa et la guerre», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°4, cinquième série, mai 1943, p. 199.

⁶⁰ Pierre Rouxel, «Claude-Henri Grignon (1894-1976), polémiste (1916-1943). Introduction à Claude-Henri Grignon», *op. cit.*, 1987, p. 975. Pour Grignon, la démocratie apportait, à certaines occasions, des «solutions intelligentes». Voir Claude-Henri Grignon, «Le paysan d'abord!», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°2, cinquième cahier, février 1943, p. 83.

⁶¹ *Idem*, «Nous vaincrons», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°1, quatrième série, juin 1940, p. 6-7.

⁶² *Idem*, «Adieu vieille garce! » *Le journal des Pays d'en Haut*, vol. 1, n° 9, 22 avril 1967, p. 2.

d'égout à Sainte-Adèle⁶³ : « Certes, je l'ai fort malmené dans les PAMPHLETS DE VALDOMBRE. Par la suite je lui ai donné raison sur des points essentiels, notamment au sujet de l'instruction publique et nos droits constitutionnels⁶⁴. » Grignon a livré sa dernière bataille politique en 1960 aux côtés d'Antonio Barrette. Il s'opposait alors au Parti libéral de Jean Lesage et à son *équipe du tonnerre*⁶⁵.

Néanmoins, Grignon a toujours considéré la démocratie et le suffrage universel comme des aberrations. Sur un papier gribouillis que nous avons retrouvé dans ses archives personnelles et qui datait des années soixante, Grignon avait griffonné en toutes lettres : « Le suffrage universel est l'un des plus grands bobards qui ait jamais été inventés pour l'amusement de la populace [...] »⁶⁶. Également, lors d'une entrevue qu'il accorda à Conrad Bernier en 1957, il lui avouera son mépris pour la démocratie. Même à cette époque, il qualifiait encore le suffrage universel de « sottise énorme »⁶⁷.

La haine des intellectuels :

Quelle force occulte se cache derrière les rouages de la démocratie? « La politique dans tous les pays du monde, actuellement, sous les démocraties aussi bien que sous la férule des dictateurs, est une farce monumentale », écrivait Grignon, puis il ajoutait : « La politique, quelle qu'elle soit, c'est l'affaire du plus fort, c'est encore l'affaire de l'Argent, de la corruption et de la

⁶³ *Idem*, « En face de Duplessis » *Le journal des Pays d'en Haut*, vol. 1, n° 8, 15 avril 1967, p. 2.

⁶⁴ Coupure de presse de Claude-Henri Grignon, « Le dernier vient de mourir », *Montréal-Matin*, article paru dans *l'Échos du Nord*, 9 septembre 1959, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 35, p. 0822; Conférence de Claude-Henri Grignon au club Richelieu de Shawinigan Falls, *Mes belles années de l'école buissonnière*, 31 octobre 1959, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1329.

⁶⁵ Coupures de presse du *Montréal-Matin* (extrait d'une causerie prononcée à la télévision le 19 juin 1960) retrouvé dans Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 35, p. 1008.

⁶⁶ Papier gribouillis de Claude-Henri Grignon, *L'Enfer* : essai sur la littérature et la politique au pays de Québec, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1100.

⁶⁷ Entrevue avec Conrad Bernier, « Le rêve d'enfance de Grignon : écrire pour rester libre », *La Presse*, Montréal, n°86, 92^e année, 10 avril 1976, p. d2-d3.

prostitution de la pensée⁶⁸. » Pour Grignon, la démocratie et la dictature n'étaient que des régimes politiques chimériques et utopistes. Il croyait que ces entités illégitimes étaient entretenues au moyen de la pensée prostituée des intellectuels acoquinés aux pouvoirs en place, signalant en 1937 :

L'élite, l'élite canadienne-française composée en grande partie d'ignorants notoires, incapables de s'exprimer en français et d'écrire sans fautes le plus court billet, mais destinés depuis longtemps aux farandoles de la politicaillerie et à la gouverne du peuple⁶⁹.

Mais tout d'abord, pour comprendre la haine des intellectuels dans sa totalité, chez les anarcho-droitistes, il faut cerner le caractère original de leur propre formation intellectuelle. Ce qui est étonnant, c'est que dans la plupart des cas, les anarcho-droitistes furent des autodidactes. Évidemment, nous n'avons qu'à penser à l'autodidactisme de Grignon. Inversement à *l'intelligentsia*, les anarcho-droitistes se décrivent comme des rustres et des primaires. L'appropriation de la figure de l'autodidacte nous renseigne parfaitement sur l'évolution non structurée de leur pensée⁷⁰. De cette réalité naît la haine des intellectuels attirés et des diplômés.

Nous considérons également les représentants de l'anarchisme de droite comme des intellectuels. Par contre, contrairement aux intellectuels qui puisent leurs idées dans les livres, les anarcho-droitistes perçoivent leurs idées comme le résultat de leur conscience personnelle et de leur « Moi » intérieur⁷¹. Les anarcho-droitistes rejettent donc ce qu'ils estiment être de

⁶⁸ Claude-Henri Grignon, «M. Jean-Charles Harvey au salon», *loc. cit.*, p. 38.

⁶⁹ *Idem*, «L'homme n'aime plus la terre», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°6, première année, mai 1937, p. 250.

⁷⁰ Jean Préposiet, *Histoire de l'anarchisme*, *op. cit.* 1993, p. 357; Pascal Ory, *L'anarchisme de droite ou du mépris considéré comme une morale, le tout assorti de réflexions plus générales*, *op. cit.* 1985, p.44-45. Olivar Asselin était un intellectuel autodidacte. Nous soulevons également les parcours intellectuels sinueux de Victor Barbeau et de Jules Fournier. Voir Pierre Trépanier, «Victor Barbeau, anarchiste de droite», *loc. cit.*, p. 65; Antoine Sirois, «Les pamphlétaires dans l'intimité : la correspondance entre Olivar Asselin et Claude-Henri Grignon», *loc. cit.*, p. 90. Pour Jules Fournier voir Louis-Raphaël Pelletier, «Nationalisme et libéralisme dans la pensée de Jules Fournier», *op. cit.* 1999

⁷¹ François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, *op. cit.*, 1988, p. 144-145.

l'irréalisme et de l'utopisme intellectuel⁷² : « La fuite vers l'abstrait est la lâcheté même de l'artiste⁷³ » écrivait Céline. Ceux-ci préconisent l'exemplarité dans les œuvres et dans les actes. Les anarcho-droitistes reprochent aux intellectuels de tous horizons idéologiques, autant à droite qu'à gauche, d'être imprécis, brumeux, rationnels et d'entretenir des rapports faussés avec la réalité. Leurs cibles principales sont les intellectuels idéologues incapables d'arrimer leurs théories à des actions concrètes. De l'avis de Roger Nimier, les intellectuels n'étaient que des « collectionneurs d'idées⁷⁴ ».

Les anarcho-droitistes combattent le terrorisme idéologique qu'exercent les intellectuels sur les grandes orientations culturelles et politiques de la société. C'est une critique de la pensée unique. L'enrégimentation idéologique des intellectuels est funeste et brouille l'opinion publique. Bloy témoignait : « Ce n'est pas d'hier qu'on abuse de la parole ou de l'écriture pour l'extermination de la pensée⁷⁵. » Les anarcho-droitistes remettent aussi en question le rôle que jouent les intellectuels dans la société occidentale. Ils accusent ces idéologues de ne pas remplir leur rôle de maître à penser et de guide. Pour Jean Anouilh : « Le fleuve de salive des intellectuels n'a jamais modifié aucun fait⁷⁶. »

⁷² Georges Bernanos cité dans *Idem, Les anarchistes de droite, op. cit.*, 1991, p.30.

⁷³ Louis-Ferdinand Céline cité dans *Ibid.*, p.32.

⁷⁴ Plusieurs anarchistes de droite étaient des pamphlétaires et des journalistes de combat comme Léon Daudet, Georges Bernanos et Léon Bloy. Voir François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine, op. cit.*, 1988, p. 46-47-50-51-54-55-57-58-59-60-64-65-67; *Idem, Les anarchistes de droite, op. cit.*, 1991, p.32.

⁷⁵ Léon Bloy cité dans *Ibid.*, p. 39.

⁷⁶ Jean Anouilh cité dans François Richard, *Les anarchistes de droite dans la littérature contemporaine, op. cit.*, 1988, p. 45; *Idem, Les anarchistes de droite, op. cit.*, 1991, p.39.

Le thème de la décadence culturelle est couramment employé par les anarchistes de droite. Tout ne peut que s'empirer et ce ne sont pas les intellectuels, qui sont les esclaves des institutions démocratiques qui pourront corriger cette déchéance sociale⁷⁷.

Au Canada français, le terme intellectuel fit son apparition au début du siècle dernier. Pendant la première moitié du XX^e siècle, ce vocable fut rarement utilisé⁷⁸, cependant, chez Grignon, la haine des intellectuels s'est d'abord révélée, au cours de la querelle du régionalisme, contre « l'irréalisme littéraire » des régionalistes mous et des auteurs exotiques. Ses nombreuses prises de bec, au nom de son « régionalisme réaliste », sont nées de son anarchisme de droite⁷⁹. En ce sens, il écrivait en 1963 au sujet de ses nombreux faits d'armes pendant la querelle : « J'affirmai à coup de gueuloir [*sic*] et à coups de poing que notre littérature romanesque à peine naissante devait s'inspirer d'un régionalisme original, audacieux par sa langue et même par son patois⁸⁰. »

À l'égard des « régionalistes mous » qu'il percevait comme des irréalistes de la pire espèce, Grignon affirmait dans *Ombres et clameurs* en 1933 :

[J]e crie à tous nos fêrus du terroir que pour réussir la vraie poésie de la terre, que pour donner une impression vivante [...] il ne s'agit pas tant d'aimer les choses de chez nous (comme le veut tel critique qui tombe d'admiration en face d'un poteau de clôture coiffé d'une chaudière à "laitte"), ou de tout idéaliser bêtement à la façon de Blanche Lamontagne ou de [Alphonse] Désilet, qui à lui seul, a décrit les plus beaux labours en chocolat que le soc d'un faux patriotisme ait encore tracés : non, mais de dire simplement les choses de la terre [...], de tirer d'une observation permanente,

⁷⁷ Pascal Ory, *L'anarchisme de droite ou du mépris considéré comme une morale, le tout assorti de réflexions plus générales*, op. cit. 1985, p.184; Jean Préposiet fait du pessimisme historique l'une des principales caractéristiques de l'anarcho-droitisme. Voir Jean Préposiet, *Histoire de l'anarchisme*, op. cit. 1993, p. 353.

⁷⁸ Yvan Lamonde, «Les intellectuels francophones au Québec au XIX^e siècle : question préalable», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 48, 1994, p. 153-185.

⁷⁹ Sur le « régionalisme réaliste » de Grignon voir Annette Hayward, « Régionalisme au Québec au début du siècle » *Tangence*, vol 40, 1993, p. 7-27.

⁸⁰ Claude-Henri Grignon, «Dandy et pamphlétaire», *Présence de Victor Barbeau*, Montréal, cahier 1, 1963, p. 26.

aussi ancrée que l'atavisme, une émotion véritable d'où coule, abondante et fraîche, la poésie du sol⁸¹.

Voilà pourquoi Grignon estimait *La Scouine* d'Albert Laberge, qui fut le premier roman réaliste au Québec selon Mireille Servais-Maquois⁸². Pour Grignon, tous les auteurs devaient faire preuve de réalisme. Il fallait montrer la dureté du sol, de sa nature et de ses habitants. Il était nécessaire qu'un écrivain utilise, dans ses œuvres, la langue du terroir. Par ailleurs, de 1919 jusqu'aux *Pamphlets de Valdombre*, Grignon nous a livré plusieurs critiques contre les écrivains "exotiques"⁸³. Ses cibles de prédilections étaient Victor Barbeau, Robert de Roquebrune, Paul Morin et Marcel Dugas. Sur la physionomie des ces auteurs exotiques, Grignon écrivait dans *L'Avenir du Nord* en 1919 : « Il y avait une fois [...] trois artistes, beaux types d'hommes, élégants, dandys, "fashion craft", qui avaient un culte pour les garde-robes voluptueuses et du respect pour les arts⁸⁴. »

Cette attaque contre la revue *Le Nigog* et ses directeurs nous expose la condescendance qu'éprouvait Grignon à l'égard des exotiques et de leurs écrits qu'il jugeait contre nature. Il regardait ces auteurs comme des « efféminés » et des homosexuels déviants⁸⁵. Nous distinguons, dans cette caricature extrême, l'expression de sa haine des intellectuels. Grignon ne pouvait concevoir la littérature exotique et « irréaliste » que lui proposaient ces « fantoches », ces « casoars », ces « échoppés de collègues » et ces « laïques jusqu'au cou »⁸⁶.

⁸¹ *Idem*, *Ombres et clameurs*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933, p. 168.

⁸² Mireille Servais-Maquois, *Le roman de la terre au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, p. 127-147; Claude-Henri Grignon, «Clément Marchand, peintre de la campagne», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°6 et 7, novembre-décembre 1940, p. 233.

⁸³ Annette Hayward, *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931). Vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, op. cit., 2006. Spécialement dans *L'Avenir du Nord*, *Le Minerve*, *Le Nationaliste*, *Le Canada*, *Le Matin*, *L'Ordre* et *Les Pamphlets de Valdombre* pour ne nommer que ceux-là.

⁸⁴ Claude-Henri Grignon, «La fin d'une révolution», *L'Avenir du Nord*, 24 janvier 1919, p. 2.

⁸⁵ Sylvain Campeau, «De l'idolâtrie des formes. Le Poésie des exotiques», *Voix et images*, vol. 19, n° 2, 1994, p. 360-361.

⁸⁶ Claude-Henri Grignon, «Opinion libres/ Les morts dans la mêlée», *L'Avenir du Nord*, 25 juillet 1919, p. 1-2.

Pendant les années trente, Grignon dirigeait plutôt ses attaques contre l'élite intellectuelle et les bas-bleus. Ce terme désigne les femmes qui s'intéressent aux choses intellectuelles. Le ton cinglant de ses accusations l'a manifestement éloigné des intellectuels canadiens-français de son époque⁸⁷. Sur un ton on ne peut plus offensant, Grignon notait au sujet de Robert Rumilly en 1937 :

Lorsque je vis cette tête de masseur, ce nez de fouine et ce menton allongé vers l'arrivisme [...] je me suis rendu compte que j'avais affaire à un écrivassier de l'espèce la plus extraordinaire et à un zingue qui portait le physique de son métier : vendeur de corsets, de bas de soie ou de pâte épilatoire⁸⁸.

Citons les attaques cinglantes que Grignon a livrées à l'endroit de Jean Bruchési : « Je déteste Ti-Jean [...] On peut être certain que je n'envie pas ses piastres ni son talent plus vil encore. Plusieurs admirent ce médiocre notoire parce qu'ils ne le connaissent pas. [...] Je le méprise [...] »⁸⁹.

C'est en anarcho-droitiste que Grignon conspuait la pensée bien pensante des intellectuels : « De nos jours, le lecteur ne prend pas le temps de lire. Rien d'étonnant que le peuple soit d'une ignorance crasse et nos intellectuels eux-mêmes d'une pédanterie à maudire notre suave civilisation. On se nourrit d'à peu près⁹⁰. » Grignon accusait également les

⁸⁷ Nous pensons à Lionel Groulx, à Georges Pelletier, à François-Albert Anger, à Esdras Minville, à Gustave Lamarche, à Robert Rumilly, à Jean Bruchési et à Richard Arès. Voir Pierre Trépanier, «Notes pour une histoire des droites intellectuelles canadienne-française à travers leurs principaux représentants (1770-1970)», *loc. cit.*, p. 164.

⁸⁸ Claude-Henri Grignon, «Un biographe en gros», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°3, première année, février 1937, p. 106; Pierre Trépanier, «Robert Rumilly, historien engagé», *L'Action nationale*, n°1, vol. 73, septembre 1983, p. 18. En 1949, Rumilly a intenté une poursuite de 50 000\$ en Cour supérieure contre Grignon pour diffamation. L'action fut lancée à la suite de propos tenus par Grignon pendant son émission radiophonique à CKAC. Il avait alors affirmé en onde «la chose Rumilly... une chose qui sert à toutes sortes de choses... un histrion... un incapable de gagner son sel dans son pays... un affamé qui a vendu des corsets et des pantalons pour dames» et «d'historien plagiaire». Voir Coupure de presse de Claude-Henri Grignon du *Montréal-Matin*, samedi 11 juin 1949 «Une action de 50, 000 contre Grignon», retrouvé à la Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 34, p. 1607.

⁸⁹ Claude-Henri Grignon, «Le Numéro Un ou le Douloureux Effort», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°2, deuxième année, janvier 1938, p. 75

⁹⁰ *Idem*, «Le nouveau chef-d'œuvre de Daudet», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°8, troisième année, juillet 1939, p. 308.

intellectuels idéologues de « parasites de la société », « de faiseurs de calembours et de conteurs d'histoire »⁹¹. Sur l'incapacité des intellectuels à remplir leur rôle de guide en société, il écrivait en 1937 :

S'il y a si peu de *vivants* parmi le pauvre peuple canadien-français, c'est précisément parce que des journalistes, des intellectuels n'ont pas rempli leur devoir et qu'au lieu de foncer sur les cancre et les porcs, les déchiquter et les brûler vifs, ils les ont toujours épargnés [...] ⁹².

Présente pendant les années trente, la haine des intellectuels s'est intensifiée dans les années soixante. Nous pensons que c'est l'opposition de Grignon à la grève des réalisateurs de Radio-Canada en 1959 qui a provoqué sa haine des intellectuels au cours de la Révolution tranquille⁹³. Grignon changea de cible. Il pourfendait désormais les chefs syndicaux et les « intellectuels gauchistes ». À partir des années cinquante, la haine des intellectuels et de la gauche se chevauche de plus en plus. Au lendemain de la défaite de l'Union nationale en 1960, son influence fut rapidement discréditée dans certains milieux, spécialement auprès de la nouvelle génération montante d'intellectuels⁹⁴. Devant le déploiement de ces nouveaux groupes idéologiques qui menaçaient de renverser l'ordre social, Grignon affirmait :

Dans le premier tome de mes SOUVENIRS qui paraîtra en 1960 je réglerai certains comptes avec certains chefs syndicalistes. Et avec certains auteurs qui ont signé un manifeste dégoûtant contre la Société Radio Canada. [...] N'écoutez pas trop les chefs syndicalistes, les fauteurs de désordres, les petits révolutionnaires aux souliers vernis, aux sourires figés, qui, gavés de champagne et de chimères, conduiront notre prolétariat à la ruine et à la révolution. [...] Je veux qu'ils respectent l'autorité, l'ordre, les traditions, les gouvernements. Je n'aime pas les chefs syndicalistes parce

⁹¹ *Idem*, « Hitler et sa bible », *loc. cit.*, p. 488-481.

⁹² *Idem*, « Les Prédications de Victor Barbeau », *loc. cit.*, p. 271.

⁹³ À la suite de la grève de Radio-Canada en 1959, Fernand Quirion, le réalisateur des *Belles histoires des pays d'en Haut*, mit un terme à sa collaboration avec Grignon. Voir Claude-Henri Grignon, *Olivar Asselin, Le pamphlétaire maudit*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, p. 31.

⁹⁴ Léon Dion, *Québec 1945-2000. Les intellectuels et le temps de Duplessis, Tome 2*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 400.

que selon la doctrine de mon vieux maître Olivar Asselin : “Vaut mieux un ordre imparfait que le désordre”⁹⁵.

Inquiet de la montée de la gauche au Québec, Grignon accusait les « nouveaux syndicalistes » de tromper le peuple et de se nourrir « d'idées confuses et révolutionnaires tout en s'abreuvant de la sueur et du sang du prolétaire⁹⁶ ». Il leur reprochait de ne pas connaître à fond les véritables revendications des ouvriers. Une constante demeure, car Grignon combattait toujours l'irréalisme de ses agitateurs publics. Durant les élections provinciales de 1960, il affirmait à la radio :

Les gauchistes et les syndicalistes actuels qui exploitent à fond la misère du peuple sans connaître le peuple, sans jamais avoir partagé leurs peines, mais qui se disent leurs amis pour mieux s'en moquer ensuite avec des péronnelles et des salonnards gavés d'envie et d'ambition⁹⁷.

Un événement particulier allait éprouver la pensée de notre intellectuel. En 1960, les Jésuites tentèrent de fonder une université à Montréal à partir des collèges Sainte-Marie et Jean-de-Brébeuf. À l'époque, plusieurs intellectuels québécois se sont dressés contre le projet des Jésuites et réclamaient la laïcisation de l'enseignement supérieur⁹⁸. La tentative de fondation de l'Université Sainte-Marie par les Jésuites fut la dernière grande manifestation d'un « idéal de chrétienté canadienne-française⁹⁹ ». Nous avons retrouvé dans les archives de Grignon, un article du *Devoir* datant de 1960 et sur lequel il avait lui-même inscrit en toutes lettres : « Les [...] gauchistes se retrouvent partout¹⁰⁰. » Cette note nous montre un homme qui constatait

⁹⁵ Textes divers et discours de Claude-Henri Grignon, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1475.

⁹⁶ Claude-Henri Grignon, Préface dans *Mémoire de T.D. Bouchard. Quarante ans dans la tourmente politico-religieuse*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1960, p. 13.

⁹⁷ Discours de Claude-Henri Grignon sur M. Antonio Barrette, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1296.

⁹⁸ Lucien Pelletier, « Les Jésuites de Sudbury vers 1960 : une mutation difficile », *Revue du Nouvel Ontario*, n° 37, 2012, p. 13-81.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 26.

¹⁰⁰ Coupure de presse du *Devoir*, samedi 29 octobre 1960 « Dans une déclaration publique 102 intellectuels se déclarent opposés au projet des Jésuites » retrouvé à la Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-

amèrement le poids de l'influence « gauchiste » dans les sphères institutionnelles de la société québécoise. Nous pensons qu'il interprétait cette sortie des « intellectuels gauchistes », contre le projet des Jésuites, comme une menace envers l'Église et le clergé catholique. Surtout, il semble que Grignon assimilait les intellectuels à la gauche.

En 1963, Grignon nous a livré un authentique plaidoyer en réaction aux « intellectuels gauchistes » :

Au lieu de mépriser le passé, au lieu de ridiculiser nos pères, les défricheurs, et de manger du curé, on ferait mieux de bénir leur mémoire, de les remercier à genoux de tout ce qu'ils ont accompli [...]. Voilà la vérité. Et si nos gauchistes actuels, nos grands intellectuels d'aujourd'hui s'obstinent à ne rien entendre, ils méritent simplement le cabanon¹⁰¹.

Comme à l'époque où il avait exprimé un certain autoritarisme à l'égard du PNSC, Grignon désirait voir museler les « intellectuels gauchistes ». L'objectif était de préserver l'ordre et d'endiguer leur influence qu'il croyait néfaste. Par le fait même, il malmenait leur anticléricalisme :

Il [Arthur Buies] ne ressemble en rien à nos intellectuels de salon de 1963, trop poltrons, trop lâches pour se dire franchement anticléricaux. Il paraît qu'il est de bon ton aujourd'hui de critiquer les clercs, de les moquer modérément, tels des bons petits garçons bien élevés et en même temps afficher un catholicisme *intellectuel*. Soyons adultes! Il est temps. On me répète que l'on peut être catholique et anticlérical [...]. C'est ce qu'on appelle de la nuance. Pour moi, c'est de la lâcheté. C'est écœurant¹⁰².

Henri Grignon, MSS246, bobine 36, p. 0419. Nous avons aussi trouvé dans les archives de Grignon un article paru dans *L'Action catholique* le 17 novembre 1960. Le titre de cet article était «Le Nouveau Parti consultera les intellectuels canadiens-français », l'Enfer politique, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1109.

¹⁰¹ Claude-Henri Grignon, «Arthur Buies ou l'homme qui cherchait son malheur», *Cahiers de l'Académie canadienne-française, Profils littéraires*, Montréal, 1963, p. 40.

¹⁰² *Ibid.*, p. 37. Il pourrait bien s'agir, de la part de Grignon, d'une incompréhension du courant personnaliste. Mouvement à l'intérieur de l'Église durant les années 1950-1960, le personnalisme préconisait le transfert des responsabilités sociales (services de santé et éducation) de l'Église à l'État et vers la population. Voir E.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren, « L'horizon «personnaliste» de La Révolution tranquille », *Société*, vol. 20-21, 1999, p. 360-461.

Par catholiques *intellectuels*, Grignon faisait référence aux abbés Gérard Dion et Louis O'Neil. Il accusait les auteurs des *Chrétiens et les élections*¹⁰³, soit les abbés Dion et O'Neil, de « trahison des clercs »¹⁰⁴. Il considérait ce livre comme le fruit de la gauche intellectuelle.

Pour Grignon, ces religieux « gauchistes » n'étaient que des opportunistes de bonne famille. Il trouvait inconcevable de voir des abbés se questionner publiquement sur le rôle du clergé catholique dans la société québécoise. Sa haine des intellectuels s'opposait à ces religieux qui osaient troubler l'ecclésiologie traditionnelle. Il disait à la radio en 1960 :

Il me sera accordé [...] de vous parler tranquillement pas vite du petit René Lévesque, des petits abbés O'Neil et Dion et de quelques autres Elliot Trudeau [...] tous fils à papa [...] et qui ont appris le syndicalisme tandis qu'il était si simple de le vivre [...]. Si les bons petits abbés O'Neil et Dion eussent vécu en 1789 ils auraient été les premiers à planter les arbres de la liberté [...] sans trop savoir ce que c'est [...] que la liberté. [...] Michelet aurait chanté leur gloire. Moi je ne la chanterai pas. Ces syndicalistes de salon et qui n'existent que pour créer le désordre je vous les montrerai tels qu'ils sont¹⁰⁵.

Grignon a également livré bataille au Frère Untel (Jean-Paul Desbiens)¹⁰⁶. Il avait même conservé, dans ses archives, plusieurs découpures de presse sur la *Crise du joul*¹⁰⁷. À ses yeux, *Les Insolences du Frère Untel* n'avaient pas seulement instauré un débat sur la qualité de la

¹⁰³ *Les chrétiens et les élections*, des abbés Dion et O'Neil, discutaient des mœurs électorales de québécois. Œuvre d'éducation populaire elle favorisait la décléricalisation de la société québécoise. Voir E.-Martin Meunier et Jean-Philippe Warren, « L'horizon «personnaliste» de La Révolution tranquille », *loc. cit.*, p. 413-416.

¹⁰⁴ Coupure de presse du *Devoir*, « "Inquiétante" divergence de vues entre membres du clergé sur la moralité politique... », retrouvé à la Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 36, p. 0376.

¹⁰⁵ Discours de Claude-Henri sur Antonio Barrette, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1276.

¹⁰⁶ Jean-Paul Desbiens ou le Frère Untel était religieux chez les Frères maristes.

¹⁰⁷ Découpures de presse sur la crise du joul, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 36, p. 0261.

langue au Québec, mais avaient instantanément bouleversé les fondements de la société canadienne-française traditionnelle¹⁰⁸ :

Chose certaine c'est que notre Gauche politique date de l'avènement du Frère Untel. [...] Il ne s'agit plus "d'Insolences" mais tout simplement de turpitude et d'ignorance. Ce bon Frère fit trembler le Gouvernement, les Autorités ecclésiastiques [...]. Jamais un auteur n'aura connu un tel flux de gloire en si peu de temps, pour avoir foulé aux pieds nos plus respectables traditions, pour avoir moqué les religieux [...]. Non, le Frère n'y croit pas à ces valeurs sacrées et ni non plus la critique avachie qui l'a porté jusqu'au Panthéon du Ridicule¹⁰⁹.

Grignon accusait le Frère Untel et les « intellectuels gauchistes » de plagiaires et de copistes. Ces « dégénérés du haut-savoir » et ces « laïques super-fins, pédants technocrates » troublaient moralement et socialement la société québécoise¹¹⁰. À ce sujet, il écrivait dans son éditorial en 1967 :

Le Frère Untel [...] est un génie manqué. Il n'est pas le seul du reste [...]. Nos littérateurs appartiennent pour la plupart à une race de copistes, d'imitateurs et de plagiaires. Nous sommes des vides et des crevés, le Frère Untel comme les autres [...] à cause même de sa suffisance, de son pédantisme et de la publicité monstrueuse qu'on lui a faite GRATUITEMENT [...]. Pendant plusieurs mois, le Frère Untel fut une sorte de prophète dont le seul nom gelait les lèvres [...] et paralysait du coup l'esprit créateur de nos politiciens¹¹¹.

De même, Grignon pensait que la fonction publique québécoise était entièrement contrôlée par les « gauchistes »¹¹². Il était persuadé que les « intellectuels gauchistes » enrégimentaient le Québec dans la pensée unique. Les œuvres des penseurs de droite, dont Daudet et Asselin,

¹⁰⁸ Dans cet ouvrage, paru le 6 septembre 1960, le Frère Untel y dénonçait la piètre qualité de la langue française et de l'enseignement des religieux au Québec. Ce fut un succès de librairies sans précédent. 100 000 exemplaires furent vendus en un an.

¹⁰⁹ Claude-Henri Grignon, « Le calepin d'un curieux... », *Le journal des Pays d'en Haut*, vol.1, n° 10, 19 avril 1967, p. 4.

¹¹⁰ *Idem*, «Le roi du Nord», *Le journal des Pays d'en Haut*, vol. 1, n°16, 10 juin 1967, p. 2.

¹¹¹ *Idem*, «Le calepin d'un curieux/La symphonie de l'intellect», *Le journal des Pays d'en Haut*, vol. 1, n° 10, 29 avril 1967, p. 4.

¹¹² Lettre de Claude-Henri Grignon à Raymond Douville, 15 août 1966, Bibliothèques et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 32, p. 0835.

étaient alors bâillonnées¹¹³. Grignon se considérait comme une victime de la « conspiration du silence ». À son avis, les « intellectuels gauchistes » gardaient le silence sur son œuvre afin que celle-ci soit complètement oubliée par le grand public. Grignon écrivait à Raymond Douville en 1962 :

Nous n'avons plus le droit d'ÉCRIRE dans ce pays [...]. Ce privilège est absolument réservé aux gauchistes, aux syndicalistes de tout crin. On a élevé contre moi la Conspiration du Silence ou bien on me traîne dans la boue quand ce n'est pas de la saignée prolétarienne. [...] je te dis que c'est un miracle que mon roman soit encore à l'affiche à la TV. On ne me pardonnera jamais d'avoir défendu l'Autorité contre des grévistes stupides, et cette même Autorité se trouve maintenant à gauche. Voilà une contradiction ÉPOUVANTABLE qui me fait payer cher ma passion de l'Ordre établi¹¹⁴.

En dépit de ce qu'il croyait être de la subversion intellectuelle, Grignon poursuivait la bataille en menant une action politique non traditionnelle, grâce à la télévision, dans *Les Belles histoires des Pays d'en Haut*, il en faisait part à Douville en 1959 :

Dans les temps troublés que nous vivons, il n'est pas permis à un écrivain de droite et à un réactionnaire de mon espèce, de faire le jeu de l'adversaire. Je n'imiterai pas le petit Lemelin qui moque les clercs, mais qui n'a pas le courage d'aller au bout de ses idées et de ses engagements¹¹⁵.

Dans l'ensemble, nous avons vu que le refus de la démocratie et la haine des intellectuels étaient des caractéristiques fondamentales de l'anarcho-droitisme de Claude-Henri Grignon. C'est dans l'intention de protéger ses libertés individuelles que Grignon a successivement combattu et défendu la voie démocratique, rejeté le corporatisme et proscrit la dictature. Sa pensée évoluait en fonction d'un seul principe, soit la défense des libertés individuelles.

¹¹³ Grignon pensait que les intellectuels emprisonnaient dans «la conspiration du silence» Asselin, Péguy, Bloy et Daudet. Voir Claude-Henri Grignon, «Conspiration du Silence», *Le journal des Pays d'en Haut*, vol. 1, n°32, 30 septembre 1967, p. 2; *Idem*, «Conspiration du Silence», *Le journal des Pays d'en Haut*, vol. 1, n°33, 7 octobre 1967, p. 2; *Idem*, «Le grand nationaliste canadien», *Le journal des Pays d'en Haut*, vol. 2, n°18, 27 avril 1968, p. 2.

¹¹⁴ Lettre de Claude-Henri Grignon à Raymond Douville, Sainte-Adèle, 30 septembre 1962, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 32, p. 0825.

¹¹⁵ Lettre de Claude-Henri Grignon à Raymond Douville, Sainte-Adèle, 20 octobre 1959. Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 32, p. 0816.

Sa haine des intellectuels témoignait de son « réalisme intégral ». Grignon critiquait le rôle que jouaient les intellectuels dans la société canadienne-française. À ses yeux, l'élite intellectuelle devait être fidèle à son rôle de guide, toutefois, elle manquait de fermeté, de conviction et d'audace. Son anti-intellectualisme s'est aussi extériorisé par une critique globale des bouleversements sociaux qu'avait engendrés la Révolution tranquille ou plutôt cette révolution « rose nénane¹¹⁶ », qu'il percevait comme le fruit des « intellectuels gauchistes ». C'est pourquoi Grignon désirait conscientiser les gens à l'égard de cette révolution d'intellectuels, donc, à ses yeux, nécessairement utopique.

¹¹⁶ Claude-Henri Grignon, *Olivar Asselin, Le pamphlétaire maudit*, op. cit., 2007, p. 70.

CHAPITRE III

UNE RÉVOLTE CONSTITUTIVE ET UN MOI AU-DESSUS DE TOUT

Pierre Trépanier considère la révolte constitutive comme le moteur de la sensibilité intellectuelle anarcho-droitiste. La révolte constitutive n'est pas une simple « envie d'injurier l'autorité ». C'est une résistance à l'orthodoxie dominante affirmée par une pulsion de liberté intérieure¹. Par exemple, Léon Bloy indiquait : « Fils obéissant de l'Église, je suis néanmoins en communion d'impatience avec tous les révoltés, tous les déçus, tous les inexaucés, tous les damnés de ce monde². »

Dans l'esprit des anarcho-droitistes, la grandeur intellectuelle d'un homme réside dans sa volonté de révolte contre le « consensus socioculturel »³. Pour Bernanos : « L'attitude naturelle de l'esprit est une attitude de rébellion⁴. » Ils sont convaincus que l'élévation intellectuelle passe par l'état de révolte contre la mollesse généralisée⁵. D'ailleurs, selon Nimier : « Seule compte la révolte. C'est la guérison des sentiments de colère ou de haine⁶. »

La révolte constitutive est une attitude d'opposition envers les institutions qui légifèrent la société. Les anarcho-droitistes orientent leur critique contre les institutions gouvernementales, les chapelles littéraires, les sphères religieuses, scolaires et militaires. À leurs yeux, ce sont les

¹ Pierre Trépanier, «Victor Barbeau, anarchiste de droite», *loc. cit.*, p. 59.

² Léon Bloy cité dans François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, *op. cit.*, 1988, p. 73.

³ Pierre Trépanier, «Victor Barbeau, anarchiste de droite», *loc. cit.*, p. 69; François Richard, *Micberth, anarchiste de droite*, Paris, Comédit, 1992. p. 19; *Idem*, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, *op. cit.*, 1988, p.81.

⁴ Georges Bernanos cité dans *Idem*, *Les anarchistes de droite*, *op. cit.*, 1991 p. 48.

⁵ *Ibid.*, p. 122.

⁶ Roger Nimier cité dans *Ibid.*, p. 48.

superstructures institutionnelles qui empêchent l'émergence de véritables talents. Elles immobilisent la vie intellectuelle, éliminent les esprits libres et menacent la liberté individuelle.

La révolte constitutive tend à dénoncer la société de consommation, le matérialisme, le capitalisme, le mercantilisme et l'appât du gain⁷. Ainsi, Bloy se révoltait contre l'argent, s'écriant dans *Le sang du pauvre* : « Intolérable à la raison qu'un homme naisse gorgé de biens et qu'un autre naisse au fond d'un trou à fumier⁸. » Les anarcho-droitistes se méfient du modernisme. La révolte constitutive prend alors l'aspect d'un traditionalisme, voire d'un intégrisme. Nous invoquons Bloy qui jugeait : « Que l'homme perd son temps à des niaiseries qui ont noms : armée, commerce, mariages de raison, bicyclette, automobile, avions...⁹. »

Les anarcho-droitistes peuvent prescrire la formation de groupes d'opposition afin de faire obstacle au « resserrement tentaculaire » des institutions gouvernementales et culturelles. Grignon fut attiré par les mouvements de jeunesse, dont les Jeunesses Patriotes, *La Nation* de Québec et les Jeunes-Canada. Bien que sympathique à certaines de leurs causes, Grignon préférait le journalisme individuel, indiquant lors d'une conférence en 1935 :

Si les jeunes d'aujourd'hui veulent marcher sur les traces marquées du sang (non pas du sang des révolutions, mais du sang de l'ordre et du travail) et marqué de la sueur des ancêtres, je croirai dans la bonté de leurs doctrine et dans la sincérité de leurs paroles. D'ici là, je reste *Vieux-Canada*¹⁰.

⁷ Pierre Trépanier, « Victor Barbeau, anarchiste de droite », *loc. cit.*, p.72; François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, *op. cit.*, 1988, p.73-74-75-77.

⁸ Léon Bloy, *Le sang du pauvre*, Paris, Librairie Stock, 1932, p. 18.

⁹ François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, *op. cit.*, 1988, p.95

¹⁰ Claude-Henri Grignon, *Précisions sur Un homme et son péché*, *op. cit.*, 1936, p. 58.

En fait, les anarcho-droitistes pensent que la révolution est une utopie, et ce, en dépit de leurs élans anticonformistes. Leur révolte est avant tout individuelle et littéraire¹¹.

La plume des anarcho-droitistes nous révèle aussi un anarchisme de fond et de forme. Leur prose anarchisante les éloigne des autres sensibilités intellectuelles de la droite et de la gauche. C'est un « anarchisme inséparable de la condition intellectuelle » de l'homme¹². À ce sujet, Bloy témoignait violemment : « Vos palais et vos hôtels flamberont très bien quand il nous plaira [...] »¹³. Les anarcho-droitistes sont réputés pour leur humour noir et leur caricature satyrique. Pour eux, tout est acceptable afin d'atteindre la Vérité, soit la haine, l'excès et la violence. Ces penseurs sont donc isolés et marginalisés. En revanche, cette réalité ne leur déplaît guère. Ils l'exploitent à fond¹⁴.

La plume de Claude-Henri Grignon inspirait-elle la révolte? Plus qu'un libertaire et un individualiste, nous pensons que Grignon fut un révolté. Ce *vil* pamphlétaire a toujours exprimé ses appréhensions avec violence. Comme ses homologues anarcho-droitistes français, il croyait que la révolte constitutive était un devoir intellectuel. C'est avec sa plume de pamphlétaire, qu'il trempait dans le vitriol, que Grignon se révoltait contre l'instruction qui était dispensée dans les collèges classiques et, après la Révolution tranquille, sous l'égide du ministère de l'Éducation du Québec. Ensuite, il accusait les rouages de la politique de tuer toute forme d'initiative personnelle. Sa révolte s'est aussi déployée contre l'argent qui dénaturait les esprits, et

¹¹ François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, op. cit., 1988, p. 82-91-93; Pascal Ory, *L'anarchisme de droite ou du mépris considéré comme une morale, le tout assorti de réflexions plus générales*, op. cit., 1985, p. 89-92.

¹² Pierre Trépanier, «Le maurrassisme au Canada français», loc. cit., p. 170.

¹³ Léon Bloy cité dans François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, op. cit., 1988, p. 91.

¹⁴ *Ibid.*, p.98-101; Jean Préposiet, *Histoire de l'anarchisme*, op. cit. 1993, p.356-357.

finalement, contre le modernisme qui, à ses yeux, menaçait les structures de la société canadienne-française.

Chez Grignon, la révolte constitutive anarcho-droitiste s'est d'abord manifestée par une haine de l'instruction. Plusieurs intellectuels canadiens-français ont critiqué les collèges classiques, les séminaires et l'enseignement supérieur. Esdras Minville, par exemple, préconisait une réforme de l'éducation supérieure afin de former plus de professionnels. L'enseignement des collèges classiques était aussi accusé de ne pas être suffisamment enraciné dans la réalité concrète du Canada français de l'époque¹⁵. De ce point de vue, nous inscrivons Grignon dans ce mouvement de contestation, mais toutefois, ses critiques étaient plus profondes. À vrai dire, il se révoltait contre l'emprise du « consensus socioculturel » dans les sphères pédagogiques. Grignon pensait que l'enseignement, qui était dispensé dans les collèges classiques, emprisonnait les étudiants dans un carcan idéologique contraignant et que cela entravait toute forme d'initiative intellectuelle. Rappelons que Grignon avait été un décrocheur scolaire. Il se représentait comme un esprit libre, dont la pensée était épurée d'immobilisme. Son insoumission au « consensus socioculturel » était le moteur de sa révolte constitutive contre l'instruction.

Pour Grignon, l'instruction était la cause principale de la déchéance de la paysannerie canadienne-française. L'exode rural était redevable à ces paysans qui encourageraient leurs fils à poursuivre des études classiques. Grignon souhaitait plutôt que les fils de paysans ratent leur baccalauréat afin qu'ils retournent à la terre. Notre intellectuel était formel, la professionnalisation « fut un si grand succès! L'abandon systématique des terres et la mort lente, mais sûre de la paysannerie. [...] Qu'ont fait nos pères? Des meilleurs éléments de la nation, nos

¹⁵ Pierre Trépanier, «Esdras Minville (1896-1975) et le traditionalisme canadien-français», *loc. cit.*, p. 278; Catherine Pomeyrols, *Les intellectuels québécois : Formation et engagement 1919-1939*, *op. cit.*, 1996, p. 130.

pères en ont fait des bacheliers, des bacheliers manqués, des bacheliers castrés, des *demi-bacheliers* dans le sens où Jean-Charles Harvey dit *demi-civilisés*¹⁶ ». La solution préconisée était de garder la classe paysanne dans l'ignorance : « Le cultivateur illettré [...] sauvera le vieux Québec¹⁷. »

De façon générale, Grignon pensait que l'éducation étouffait l'esprit personnel et supprimait, chez les étudiants, toute expression d'originalité artistique. D'ailleurs, il écrivait dans *Le secret de Lindbergh* en 1928 : « Une éducation trop superficielle [...] nous invite à l'imitation, à la recherche du “déjà fait”, du “déjà pensé”¹⁸. » Grignon croyait que les futurs intellectuels étaient tous purgés de leur individualité, il remarquait en 1939 :

Dans la bonne vieille province de Québec [...] l'enseignement secondaire garde pour effet de détruire chez l'élève le peu d'originalité que lui octroyait un atavisme usé jusqu'au coton. Tous les jours vous constaterez que le journaliste, qui n'est pas bachelier, garde encore quelques idées personnelles et une certaine sûreté de langue qu'on rencontre bien rarement chez la plupart de nos Béats satisfaits¹⁹.

Plusieurs polémiques naîtront entre Grignon et les écrivains qu'il accusait « d'être des éduqués » ou des bacheliers. À cet égard, nous invoquons la polémique qui l'avait opposé à Jean Bruchési. Pour notre critique littéraire, les *Coups d'ailes* de Bruchési était le résultat de la pauvreté intellectuelle de la formation de son auteur, Grignon écrivait dans *Le Nationaliste* en 1922 :

La cause de ce manque de caractère et d'identité canadienne, [...] en littérature coïncide avec la formation des auteurs reçue dans les collèges classiques. [...] [II] y a une absence flagrante de toute pensée personnelle assumée par les élèves. Dans ces

¹⁶ Claude-Henri Grignon, «Un Dansereau qui fait son petit Dollard», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°11, première année, octobre 1937, p. 495.

¹⁷ *Idem*, «Les prédication de Victor», *loc. cit.*, p. 277-278.

¹⁸ *Idem*, *Le secret de Lindbergh*, Montréal, Éditions de la porte d'or, 1928, p. 113.

¹⁹ *Idem*, «Un Dansereau qui fait son petit Dollard», *loc. cit.*, p. 497. Grignon était totalement opposé à l'éducation des filles. Voir *Idem*, «De l'éducation des filles», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°12, troisième année, novembre 1939, p. 444.

conditions, il n'est pas étonnant que « la classe instruite soit frappée d'immobilité au sortir du collège », sans curiosité intellectuelle et indifférente à la lecture²⁰.

À la suite de sa critique des *Coups d'ailes*, Grignon répliquera à Albert d'Yvois au sujet de la formation des collégiens :

Mais c'est un triste spectacle que de voir des centaines de jeunes gens qui ont dans leur portefeuille un bachot ou un diplôme [...] et qui se désintéressent complètement des choses de l'esprit. Ils connaissent la dernière création du cinéma et le résultat de la dernière joute de *hockey*, mais ils ignorent non seulement les écrivains d'aujourd'hui, mais même ceux d'hier. [...] On pourrait prendre pour devise cette phrase travestie "Je sais aujourd'hui moins qu'hier et bien plus que demain". Et avec cette science que l'on se croit supérieure. L'on ne songe pas que ce qui crée la supériorité ce n'est pas le nombre d'ans passés sur les fauteuils des collèges et des universités, mais le développement que l'on donne à son intelligence et à son cœur, et qui s'acquiert par la culture professionnelle et générale bien dirigée²¹.

Pour Grignon, « l'immobilisme artistique » de la classe intellectuelle canadienne-française était le résultat d'une éducation insignifiante :

Il paraît inutile de fonder un journalisme personnel, vivant, haut en couleur et palpitant d'idées originales. N'espérez rien. C'est le cliché, la rhétorique apprise par cœur, les lieux communs soporifiques et le délayage dans l'eau savonneuse des conventions sociales et tous les préjugés qui abrutissent la sainte race depuis cent ans²².

Grignon s'attaquait, notamment, aux collèges classiques qu'il considérait comme des manufactures qui ne formaient que des « bacheliers fabriqués, emballés, ficelés en série » et « d'où sont sortis tant de béats satisfaits et ignares²³ ». C'est pourquoi, il écrivait sur un ton révolté en 1939 :

²⁰ *Idem*, «Ceux d'aujourd'hui/Coups d'ailes. Poésies minuscules par M. Jean Bruchési», *Le Nationaliste*, 5 mars 1922, p. 2.

²¹ *Idem*, «Propos impressionnistes/Bruchserie et d'Yvoiserie», *Le Nationaliste*, 19 mars 1922. Une autre polémique s'ensuivra, vingt ans plus tard, dans *Les Pamphlets de Valdombre*, contre Dollard Dansereau. Celui-ci soutenait que les professionnels avaient guidé les Canadiens français, par le passé, et que ce sont eux qui le dirigeaient encore en 1937. La réponse de Grignon fut catégorique. L'enseignement détruisait l'originalité. Voir *Idem*, «Un Dansereau qui fait son petit Dollard», *loc. cit.*, p. 493-498.

²² *Ibid.*, p. 497.

²³ *Idem*, «Le numéro un ou le douloureux effort», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°2, deuxième années, janvier 1938, p. 65; *Idem*, «Journal», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°3, quatrième série, août 1940, p. 126.

L'Éducation! L'instruction! Quels vocables ronflants, redondants, vieux restes d'une langue qu'on a ravalée et bien digne maintenant de notre époque ignare, esclave des modes, du progrès et du modernisme qui finira par nous dévorer tous. Ce sera la fin, je l'espère, et vous m'entendrez crier de joie par-delà les montagnes.²⁴

Cependant, Grignon n'a jamais accusé les instituteurs religieux d'être les responsables de l'enseignement dépersonnalisant. Pour tout dire, il préconisait la mainmise absolue du clergé en éducation²⁵ :

Des crottins d'Homais, des petits libres penseurs [...] répandent que le Clergé du Québec fut toujours un répugnant éteignoir, s'appliquant à laisser le peuple dans l'ignorance. Rien de plus faux. [...] Au contraire, sans le clergé catholique, la plupart des Canadiens-français seraient des ânes²⁶.

Sa haine de l'instruction s'est intensifiée jusqu'à la Révolution tranquille. En 1967, dans ses éditoriaux du *Journal des Pays d'en Haut*, Grignon contestait le Rapport Parent, la création du ministère de l'Éducation du Québec et la laïcisation de l'enseignement supérieur²⁷. Pour Grignon, *Les Insolences du Frère Untel* avaient mené à la constitution du Rapport Parent et incidemment, à l'institution du ministère de l'Éducation du Québec²⁸. Si bien qu'en réaction à l'état de l'éducation post-Révolution tranquille, il notait dans un éditorial en 1968 :

Ce n'est plus un secret pour personne qu'un certain Frère Untel bouscula en 1960 la province de Québec avec une brochure mal écrite, [...] cet ouvrage devait donner naissance à la révolution tranquille. [...] J'ai reçu des lettres de bacheliers et de bacheliers instruits selon la révolution tranquille et la création inimaginable, absolument, de notre éducation. C'est rempli de fautes de français et, ce qui est pis, dépourvu de la logique la plus élémentaire. Ces diplômés n'ont pas été instruits par des bonnes Sœurs, par des bons Frères, par des prêtres, mais bien par des laïques!!! Quand j'ai lu la vomissure du Frère Untel contre le Département de l'Instruction publique [...] j'ai compris que le Département tomberait, que la révolution tranquille

²⁴ *Idem*, «De l'éducation des filles», *loc. cit.*, p. 443.

²⁵ *Idem*, «Notre aquarium national», *loc. cit.*, p. 314-315. Grignon était favorable à l'enseignement des humanités. Voir *Idem*, «Un Dansereau qui fait son petit Dollard», *loc. cit.*, p. 497.

²⁶ *Idem*, «Un beau congrès ou le Bilan de nos misères», *loc. cit.*, p. 315.

²⁷ *Idem*, «Notre plus gros péché (2)», *Le journal des Pays d'en Haut*, vol. 2, n°7, 6 avril 1968, p. 2; *Idem*, «Le calepin d'un curieux», *Le Journal des Pays d'en Haut*, vol. 1, n°24, 5 août 1967, p. 2; *Idem*, «Quand j'étais dictateur, III», *Le Journal des Pays d'en Haut*, vol. 1, n°5, 25 mars 1967, p. 2.

²⁸ *Idem*, «Le calepin d'un curieux», *Le Journal des Pays d'en Haut*, vol. 1, n°5, 25 mars 1967, p. 4.

triompherait et que, à tout prendre, “1960 égale des milliards”. Me suis-je trompé? Non. Payez maintenant²⁹.

En somme, Grignon ne pouvait concevoir une société où les arts et la littérature seraient dominés par une seule pensée. Ainsi, Grignon s’opposait, en anarcho-droitiste, au « consensus socioculturel » qui étouffait les artistes et les créateurs canadiens-français. Il pensait que l’embourgeoisement de masse et « l’académisme » latent de la classe intellectuelle étaient les conséquences logiques de l’enseignement impersonnel des collèges classiques et éventuellement du ministère de l’Éducation du Québec. Outre l’instruction, Grignon a orienté sa « colère anarchisante » contre les rouages de la politique et le gouvernement duplessiste.

Grignon avait une conception abstraite des politiciens qu’il traitait de clowns, de jongleurs, de porcs, d’abrutis, de saltimbanques, de dégénérés et de farceurs. Il soulevait aussi leur « ignorance inquiétante³⁰ ». Le pamphlétaire faisait même le rapprochement entre l’arène politique et un aquarium où les « gros mangent les petits³¹ ». Par cette caricature, Grignon critiquait les jeux de coulisses. Même en 1957, il accusait toujours « le gouvernement [d’être] un grand ramassis de crétins qui gouvernent les deux pieds dans la même bottine³² ».

Les Pamphlets de Valdombre furent empreints d’un farouche anti-duplessisme³³. La droite intellectuelle canadienne-française avait durement critiqué le gouvernement de Duplessis au cours de son premier ministère. À notre avis, la révolte constitutive de Grignon a

²⁹ *Idem*, «Un budget respectable», *Le Journal des Pays d’en Haut*, Sainte-Adèle, vol.2, n°7, 6 avril 1968, p. 2.

³⁰ *Idem*, «M. Hamel s’ouvrira-t-il?», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°2, première année, janvier 1937, p. 70; *Idem*, «À ciel ouvert», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°9, 10 et 11, troisième année, août-octobre 1939, p. 349; *Idem*, «Laissons-nous mourir la paysannerie?», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°3, quatrième série, août 1940, p. 95; *Idem*, «Un beau congrès ou le bilan de nos misères», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°8, première année, juillet 1937, p. 326.

³¹ *Idem*, «Notre aquarium national», *loc. cit.*, p. 293-294.

³² Entrevue avec Conrad Bernier, «Le rêve d’enfance de Grignon : écrire pour rester libre», *loc. cit.*, p. d2-d3.

³³ Les cibles préférées étaient les députés Henri Lemaître Auger, François Leduc, Philippe Hamel, Joseph-Ernest Grégoire et René Chaloult. Dans ses chroniques dédiées au développement de la colonisation « l’Enfer », Grignon se plaisait à critiquer les politiques de colonisation des ministres Auger, Leduc et de Duplessis. *Idem*, «L’enfer, troisième partie», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°12, première année, novembre 1937, p. 548-553.

considérablement dépassé les critiques de la droite traditionnelle en raison de ses idées et du ton qu'il a utilisé. En plus de pourfendre les politiques de l'Union nationale, Grignon remettait singulièrement en doute la légitimité du régime duplessiste. En fait, il malmenait Duplessis en anarcho-droitiste, car il s'attaquait directement à la légitimité de son gouvernement. Tout bien considéré, notre intellectuel faisait le procès de la société qui marchait aux slogans, à la publicité partisane et aux effets de mode : « Duplessis est venu et il a pourri ce peuple en moins de vingt mois de discours sentimentaux et de démagogie dégoûtante [...] »³⁴.

Le pamphlétaire s'est aussi révolté contre l'argent qu'il considérait comme un bien pervers qui dépravait la raison et le jugement des hommes. Quand nous pensons à la haine de l'argent, nous réfléchissons immédiatement à *Un homme et son péché*. Cette œuvre fut un authentique pamphlet contre l'argent³⁵. Grignon avouera lors d'une interview en 1965 : « J'ai choisi l'avarice comme thème de mon roman parce que j'ai une sainte horreur de l'argent. L'argent sera toujours le véhicule du mal [...] »³⁶.

Dans *Un homme et son péché*, Grignon a dénoncé l'argent, le capitalisme bourgeois et la société matérialiste. Le personnage central du livre, Séraphin Poudrier, incarne parfaitement la figure du bourgeois démonisé³⁷.

Nous recensons dans cette œuvre magistrale le ton de la révolte anarcho-droitiste contre l'argent-Dieu et l'argent-roi. Grignon nous a raconté l'existence d'un homme qui était soumis au culte de l'argent-Dieu : « Les trois sacs d'avoine représentaient pour Séraphin le seul Dieu en

³⁴ *Idem*, «L'État, serviteur du peuple», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°9, deuxième année, août 1938, p. 402.

³⁵ *Idem*, *Olivar Asselin, Le pamphlétaire maudit*, op. cit., 2007, p. 142; *Idem*, «Médecin, guéris-toi toi-même», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°4, deuxième année, mars 1938, p. 170.

³⁶ Interview avec Claude-Henri Grignon, André Major, «L'avarice est une situation propre», *Le Petit journal*, 9 mai 1965, p. 38. Cité dans Antoine Sirois et Yvette Francoli, *Un homme et son péché, Édition critique*, op. cit., 1986, p. 21.

³⁷ Jules Paradis, «Séraphin capitaliste», Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1984, p. 36-158-163-179-182; Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*, Outremont, Stanké, 2002, p. 57-85.

trois personnes³⁸. » Poudrier se consacrait au culte de l'argent par la palpation de son or³⁹. Outre l'argent, Poudrier ne respectait absolument rien. Les commandements de l'Église n'avaient aucune autorité sur cet athée⁴⁰. Quand celui-ci faisait part à son épouse qu'il ne désirait pas avoir d'enfant, car cela coûtait trop cher, il désobéissait au credo du catholicisme. C'est sa soif de l'argent qui lui dictait sa conduite et dominait ses pensées. L'argent était son unique autorité⁴¹.

Pour tout dire, *Un homme et son péché* est la critique la plus intense de l'argent et du matérialisme dépersonnalisant qui se trouve dans la littérature canadienne-française. Selon Grignon, le matérialisme changeait l'homme en un accessoire sans âme : « Seul dans cette pièce obscure, séparée du monde, Poudrier se retrouvait réellement soi-même [...] »⁴². » N'oublions pas les paroles de Séraphin lorsqu'il aperçu sa maison en flammes, il cria alors : « C'est moi qui brûle! »⁴³ Poudrier ne faisait qu'un avec son argent et ses biens.

Pour Poudrier, l'argent était aussi un besoin vital. Grignon nous a dépeint un avaricieux qui avait littéralement faim d'or. C'est l'argent qui alimentait Poudrier et qui lui procurait la vie :

Il n'avait pas faim. Il venait de respirer, de toucher, de manger avec délice des chiffres représentant de l'argent. Il en était imprégné, saturé, gavé, il en était plein dans ses veines, dans son corps, dans toutes ses facultés. Il n'avait pas faim. Il était littéralement ivre d'or⁴⁴.

Grignon a aussi montré que l'argent pouvait être la cause de désirs sexuels déviants. Poudrier « tomba dans une extase où sa passion déroulait des rythmes d'amour et de volupté.

³⁸ *Ibid.*, p. 56.

³⁹ *Ibid.*, p. 111.

⁴⁰ René Legris, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, p. 1118 dans Jules Paradis, «Séraphin capitaliste», *op. cit.*, 1984.

⁴¹ Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*, *op. cit.*, 2002, p. 44.

⁴² *Ibid.*, p. 56.

⁴³ *Ibid.*, p. 229.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 93.

Puis il se pencha sur l'argent, le renifla, lui sourit comme la plus aimée des maîtresses⁴⁵ ». Quand l'avare plongeait ses mains dans le sac d'avoine, « sa jouissance atteignait à un paroxysme que ne connut jamais la luxure [...] »⁴⁶. Poudrier refusait de faire un fils à sa femme, mais s'adonnait librement à sa jouissance de l'argent par le refoulement de ses pulsions sexuelles dans l'argent⁴⁷.

Chez Poudrier, l'argent passait avant le bien-être de sa famille⁴⁸. Il en était venu à détester Donald, car elle lui avait demandé de voir le docteur. L'avare souhaitait alors que le docteur de Sainte-Agathe soit absent de chez lui, afin qu'il puisse économiser quelques pièces d'or⁴⁹. Pendant la veillée mortuaire de Donald, qui avait succombé à sa maladie, Poudrier ne pensait qu'aux sommes d'argent qu'il allait enfin économiser seul : « Il en jouissait intérieurement. Sa passion [...] remplissait son cœur, bouchait toutes les issues, et il ne restait pas un coin pour l'image de Donald⁵⁰. » Du même coup, il souffrait de voir tout l'argent qui avait été dépensé pour cette veillée⁵¹.

Après le décès de son épouse, Poudrier décida de sortir ses épargnes de la fabrique de l'église de Sainte-Adèle. Dès ce moment, il tomba dans un état de dépression chronique. La peur de se faire dérober le rendait terriblement anxieux. Son argent le harcelait, mais il était incapable de s'en défaire⁵².

Suivant la maxime de Bloy : « Tout se paie dans ce bas monde », Grignon ajoutait : « L'amour de l'argent est presque toujours puni ici-bas et que nous n'avons pas à sonder les vues

⁴⁵ *Ibid.*, p. 193.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 55.

⁴⁷ Voir Gérard Bessette, *Une littérature en ébullition*, Éditions du Jour, Ottawa, 1971, p. 95-103. Selon Bessette, Séraphin fuyait la chair et refoulait ses pulsions sexuelles dans sa passion de l'argent.

⁴⁸ Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*, *op. cit.*, 2002, p. 87.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 121.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 164-165.

⁵¹ *Ibid.*, p. 167.

⁵² *Ibid.*, p. 197-198-199.

de Dieu⁵³. » Grignon ne pouvait concevoir une autre fin pour l'avare, soit une mort atroce au cœur de sa maison où il avait fait tant souffrir les pauvres et sa femme.

La haine de l'argent est également présente dans *Les Pamphlets de Valdombre*. Sur sa haine de l'argent, lors de l'aventure des pamphlets, Grignon écrivait au Révérend Père Jean Bousquet en 1952 : « Vous devriez savoir que j'ai horreur de l'argent. Je méprisais ce “véhicule du mal” quand j'étais Pauvre du temps des PAMPHLETS⁵⁴. »

Grignon s'est véritablement révolté contre l'argent dans sa *Première lettre aux riches et aux cochons* qu'il a présenté dans son pamphlet de février 1943. Pour lui : « l'argent n'est et ne sera toujours que le véhicule du mal », il précisait :

On se moque de mon Séraphin, l'usurier, l'avare? Mais mon Séraphin est un Chérubin, il est un ange auprès de ces cochons, de ces riches qui aimeraient mieux voir couler le sang de toute une nation plutôt que de donner un sou de plus au gouvernement⁵⁵.

De cette écriture commandée par la colère, le pamphlétaire lançait :

Aux pauvres, cependant, [je] souhaite le ciel, qu'ils gagneront pour sûr s'ils restent des vrais pauvres par amour de Dieu. Aux riches, le pamphlétaire souhaite de crever au plus vite afin de débarrasser le monde de leur encombrante et puante personne⁵⁶.

Parallèlement, Grignon accusait le « luxe » d'être le cancer du XX^e siècle et la cause principale de la crise économique de 1929. Pris au piège par l'appât du « luxe », les hommes s'étaient lancés dans des dépenses extravagantes⁵⁷. Grignon se questionnait également sur la

⁵³ *Idem*, «Apostilles», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°2, deuxième année, janvier 1938, p. 94.

⁵⁴ Lettre de Claude-Henri Grignon au Révérend Père Jean Bousquet o.p., Sainte-Adèle, 1^{er} décembre 1952, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, bobine 32, p. 0785.

⁵⁵ Claude-Henri Grignon, «Première lettres aux riches et aux cochons», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°2, cinquième série, février 1943, p. 77-80.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 75.

⁵⁷ *Idem*, *Précisions sur Un homme et son péché*, op. cit., 1936, p. 105; Lettre de Claude-Henri Grignon à Olivar Asselin, Montréal, 1^{er} décembre 1931, dans Claude-Henri Grignon, *Olivar Asselin, Le pamphlétaire maudit*, op. cit., 2007, p. 194-195.

fermeté du catholicisme des Canadiens français, qui « baisent tous les jours et à pleines lèvres les pièces d'argent et le vil papier qui a servi à toutes les prostitutions⁵⁸ ».

Grignon pensait que la société canadienne-française était le théâtre de luttes fratricides entre les riches et les pauvres alors soumis aux « puissances d'argent »⁵⁹. Grignon fustigeait les possédants, souhaitant pour l'année 1937, « *qu'un Krach formidable se produise à la Bourse au cours de l'année, forçant ainsi les voleurs, les profiteurs sans entrailles, les égorgeurs du Pauvre à restituer au Démon SON ARGENT; [...]*⁶⁰. »

Pour le pamphlétaire, il était révoltant « qu'un homme cousu d'or et d'argent fasse travailler son or et son argent, et que ces monnaies, gagnées presque toujours à la sueur et au prix du sang du pauvre, engendrent de la monnaie, voilà ce qui est criminel et ce qu'un État, digne de ce nom, ne devrait pas tolérer⁶¹ ». Aux yeux de Grignon, c'était un crime d'accumuler des gains sur les capitaux investis à la Bourse. En plaçant leur argent à la Bourse, les épargnants avaient conclu un pacte avec le diable. Il exprimait dans ses pamphlets en 1937 :

Et je vous avouerai que rien ne me satisfait plus que de voir un catholique perdre son argent, ses maudites épargnes comme si Dieu devait lui payer un intérêt sur ces biens, acquis le plus souvent à force de malhonnêteté, d'avarice et d'exploitation du pauvre. Qu'un catholique perdre toute sa fortune [...] cela ne prouve qu'une chose : que l'amour de l'argent est presque toujours puni ici-bas [...]⁶².

C'est à l'abri, dans son repère des Laurentides, qui « nous protège, les bergers et moi, contre l'envahissement du matérialisme, des sottes doctrines et des folies du monde⁶³ », que Grignon se révoltait contre le matérialisme et le modernisme. C'est en anarcho-droitiste qu'il

⁵⁸ *Idem*, «Les petites débauches du Devoir ou l'argent n'a pas d'odeur», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°5, première année, avril 1937, p. 196.

⁵⁹ *Idem*, «Notre aquarium national», *loc. cit.*, juin 1938, p. 299.

⁶⁰ *Idem*, «Mes souhaits», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°2, première année, janvier 1937, p. 46. Les italiques sont de Grignon.

⁶¹ *Idem*, «Première lettre aux riches et aux cochons», *loc. cit.*, p. 81.

⁶² *Idem*, «Apostilles», *loc. cit.*, p. 94.

⁶³ *Idem*, «Ça berger, assemblons nous», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°1, deuxième année, décembre 1937, p. 4.

pensait le matérialisme comme une déchéance sociale. Dans *Le Déserteur et autres récits de la terre*, par exemple, Grignon décrivait la ville comme un lieu de dépravation, cosmopolite et peuplé où gisaient dans les déchets des gens aux mœurs corrompues⁶⁴.

L'opposition de Grignon à la modernisation des techniques agricoles et aux politiques d'électrification rurale du gouvernement duplessiste nous révèle son intégrisme. Justement, il écrivait en 1937 :

Des bouffons politiques et franchement idiots, continuellement à la poursuite de slogans capables de corrompre l'électorat, promettent l'électrification rurale. Le jour où l'on consommera pareil crime en même temps que la lumière artificielle, il ne sera plus question de paysannerie⁶⁵.

Grignon était convaincu que la modernisation des techniques agricoles, aux États-Unis et dans l'Ouest canadien, avait empêché les cultivateurs de se relever de la crise économique de 1929. Afin de sauvegarder la classe paysanne devant un tel malheur, Grignon préconisait le maintien des techniques agricoles traditionnelles et l'établissement d'une paysannerie pastorale et nourricière⁶⁶. Il accusait le confort, les automobiles, les tracteurs et les électroménagers d'avoir causé la déchéance de la paysannerie : « C'est le machinisme, le capitalisme et l'instruction [qui ont] détruit peu à peu ce qui restait de foi et d'amour de la terre⁶⁷ ». C'est-à-dire que Grignon s'attaquait directement au progrès.

⁶⁴ *Idem*, *Le Déserteur et autres récits de la terre*, op. cit., 1978, p. 30-31-34-37-49-162-163. Voir également *Idem*, *Le secret de Lindbergh*, op. cit., 1928, p. 83-88.

⁶⁵ *Idem*, «Les prédications de Victor Barbeau», loc. cit., p. 279-280. « L'automobile est une invention du diable [...] », car cela causait plusieurs accidents. Voir *Idem*, «Apostilles», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°2, troisième année, janvier 1939, p. 87.

⁶⁶ *Idem*, «Les prédications de Victor Barbeau», loc. cit., p. 279.

⁶⁷ *Idem*, «Benjamin en face de notre temps troublé», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°7, troisième année, juin 1939, p. 278.

Notre intellectuel croyait que la société canadienne-française basculait vers l'abîme. Il notait : « Le temps nous bouscule et le modernisme nous tue⁶⁸. » Tel un châtiment divin, comme celui qui avait emporté Poudrier, la société devait payer pour son engouement à l'égard des inventions modernes. Il déclarait en 1939 :

Il n'y a que dans la vertueuse province de Québec où l'on s'imagine n'avoir pas mérité la guerre. [...] Pas plus que les autres, nous ne pourrions éviter le châtiment, nos lâchetés, nos vices, notre passion du luxe, notre passion des passions, notre paganisme, nous allons bientôt le payer [...]. On a placé le modernisme au-dessus de tout, au-dessus du passé et de l'ordre. Le modernisme a inventé de « magnifiques » engins de guerre qui détruiront le modernisme. [...]. Les plaisirs du sang se lavent dans le sang et il faudrait être bien naïf pour croire que les Canadiens-français sont des saints et qu'ils n'ont rien fait pour mériter la guerre. Dieu est juste⁶⁹.

Terriblement pessimiste quant à l'avenir, Grignon prédisait lors d'un dîner-causerie en 1959 : « Nous vivrons artificiellement et scientifiquement. Nous irons dans la Lune et il n'y aura pas assez d'asiles pour renfermer tous les fous⁷⁰. » D'ailleurs, au cours d'une conférence en 1968, Grignon prophétisait que la nourriture serait remplacée par des comprimés chimiques⁷¹.

Grignon accusait le modernisme de corrompre les mœurs : « La littérature sombre dans l'avant-gardisme, la hantise du sexe, la sanie prolétarienne⁷². » Il notait à propos de la littérature française des années soixante : « C'est à Paris que l'on vend à des millions d'exemplaires [...] dans l'illustration des infidélités, des cocufiages, et du sexe. On garde l'impression nette de

⁶⁸ *Ibid.*, p. 281.

⁶⁹ *Idem*, «Le nouveau chef-d'œuvre de Daudet», *loc. cit.*, p. 305-306.

⁷⁰ Dîner-causerie de Claude-Henri Grignon au Chantecler de Sainte-Adèle, 29 mars 1959, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1276.

⁷¹ Conférence de Claude-Henri Grignon prononcée à l'Alpine Inn de Sainte-Adèle, *Le passé toujours vivant*, 2 novembre 1968, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon MSS246, bobine 31, p. 1356. Il fera le même commentaire au Sel de la semaine à Radio-Canada.

⁷² Lettre de Claude-Henri à E. Pallascio-Morin, Sainte-Adèle, 3 mai 1960, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 32, p. 0968.

nager à pleine brasse dans un fleuve de sperme. C'est ça le Paris de 1967!⁷³ » À cet égard, Grignon déclarait pendant une conférence en 1968 :

Autrefois, il y avait des valeurs morales et, pour tout dire, il n'y a plus de morale du tout. Le navire s'en va dans les ténèbres, déchiré par un orage sans fin. Il n'y a pas un coin sur notre globe, pas plus gros qu'un grain de sable perdu dans l'univers; il n'y a pas un coin où ça marche normalement. Lisez les journaux, écoutez la radio, voyez la télévision. Les mauvaises nouvelles se succédant avec une rapidité foudroyante. Si ce n'est pas le siècle de Satan, c'est certainement le siècle de l'enfer⁷⁴.

La pensée de Grignon était incompatible avec la modernité. La société changeait, mais sa pensée restait toujours la même. Cette facette de sa révolte constitutive, contre le modernisme technique et social, nous fait découvrir le degré d'intensité de l'intégrisme que peut témoigner un intellectuel anarcho-droitiste.

D'autre part, la révolte constitutive anarcho-droitiste est aussi ressentie dans le style et dans la plume du pamphlétaire⁷⁵. À cet effet, Grignon écrivait dans la préface de *Contes de la pluie et du beau temps* de Pierre Dagenais en 1953 : « Je suis révolté et non UN révolté ce qui n'est pas du tout la même chose⁷⁶. » Sa révolte était constante et totale. En ce qui concerne sa mission de pamphlétaire, dans *Les Pamphlets de Valdombre*, Grignon affirmait en 1939 :

À l'œuvre! Il faut lutter de toutes nos forces. Nos ennemis, nous les connaissons. Combattons-les jusqu'à ce qu'ils demandent grâce, et, comme dans les âges antiques, lorsqu'ils auront consenti à baisser l'épée des preux, nous leur pardonnerons. Pas avant!⁷⁷

⁷³ Claude-Henri Grignon, «La fin de l'esprit?», *Le Droit*, n°165, 55^e années, 10 octobre 1967, p. 6.

⁷⁴ Conférence de Claude-Henri Grignon prononcée à l'Alpine Inn de Sainte-Adèle, *Le passé toujours vivant*, 2 novembre 1968, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1377.

⁷⁵ Dans les *Pamphlets de Valdombre*, Grignon se représentait comme un « vil pamphlétaire », « l'ours des Pays d'en Haut », « le malcommode de Sainte-Adèle » et « l'ours des montagnes. Voir Claude-Henri Grignon, «Et la guerre continue», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°12, troisième année, novembre 1939, p. 420; *Idem*, «L'arbre de Noël», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°1, troisième année, décembre 1938, p. 1-5.

⁷⁶ *Idem*, Préface dans Pierre Dagenais, *Contes de la pluie et du beau temps*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1953, p. 11. Les italiques sont de Grignon.

⁷⁷ *Idem*, «L'arbre de Noël», *loc. cit.*, p. 2.

Le ton de la révolte constitutive était solidement enraciné dans le langage valdombrien. Grignon combattait pour deux principes essentiels, soit la liberté de pensée et l'indépendance d'esprit :

Nous défendons des idées, des principes, des doctrines. Nous chargerons les dictatures quelles qu'elles soient. Nous ne tolérerons pas qu'on nous impose une forme de gouvernement qui garde pour but principal de renverser l'ordre établi, en pulvérisant l'individualisme et en nous enlevant nos libertés, et la plus chère de toutes, la liberté de la presse. Il nous faut nécessairement attaquer des hommes et, au besoin, les combattre avec violence. C'est à ce prix seulement que le périodique libre garde le droit de diriger, d'enseigner et de vivre⁷⁸.

Grignon a endossé la figure du pamphlétaire justicier dans le but d'extérioriser sa révolte constitutive, de témoigner de sa liberté et de combattre ses ennemis. En effet, il déclarait lors d'une entrevue en 1957 : « J'ai choisi le métier d'écrivain pour être libre et pour me battre. Je n'avais pas envie de vivre la vie de tout le monde et je sentais que je serais toujours en lutte contre quelque chose ou quelqu'un. [...] Je ne renierai jamais Valdombre! [...] Je suis pamphlétaire dans tout ce que je fais et je le resterai même dans ma tombe⁷⁹. » Lors d'une allocution qu'il présenta en 1958, Grignon indiquait en authentique révolté : « Surtout qu'on n'essaye pas de me changer. Je suis resté foncièrement révolutionnaire en ce sens que je suis un homme d'absolu, un critiqueux, [...] un rêveur [...]. J'aurai toujours une sainte horreur des sentiers battus et des conventions sociales⁸⁰. »

Chez Grignon, la révolte constitutive visait aussi l'atteinte de la Vérité. Dès l'introduction aux *Pamphlets de Valdombre* en 1936, il présentait : « Je n'ambitionne qu'une chose : défendre la cause de la Vérité. Défendre la lumière⁸¹. » À vrai dire, la quête de la vérité encourageait les

⁷⁸ *Idem*, «Il y a un an aujourd'hui», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°12, première année, novembre 1937, p. 502.

⁷⁹ Entrevue avec Conrad Bernier, «Le rêve d'enfance de Grignon : écrire pour rester libre», *La Presse*, Montréal, n°86, 92^e année, 10 avril 1976, p. d2-d3.

⁸⁰ Conférence de Claude-Henri Grignon au Collège-universitaire de Rouyn, 15 novembre 1958, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1159.

⁸¹ Claude-Henri Grignon, «À mes abonnés, à mes lecteurs», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°1, première année, décembre 1936, p. 1.

hommes à se conscientiser et à faire face à la réalité. Le pamphlétaire appelait les hommes à l'action, affirmant en 1940 : « À une époque où le journalisme se fait l'esclave des modes et le serviteur des intérêts les plus vils, il n'est pas mauvais que le pamphlétaire se lève pour la défense de la Vérité et pour la victoire des plus nobles causes⁸². » Pour Grignon, la Vérité référerait aux idées : « Les mouvements d'idées conduisent à la lumière, à la vérité⁸³. »

De même, un anarchisme de fond jaillissait de la plume de Grignon. Sur un ton apocalyptique, il notait en 1942 :

S'il était possible à l'écrivain catholique de dire franchement les choses et de peindre les hommes tels qu'ils sont, il atteindrait au sublime et ferait éclater la fin du monde. Voilà le souhait d'un homme sage, car le monde actuel, malgré la guerre, est plus pourri que jamais. Il faut laver cela à grande eau ou mieux à l'aide de feu, d'acier et de sang!⁸⁴

Derrière ces lignes, dignes d'un anarchisme insurrectionnel, se cachait un être profondément révolté. Le pamphlétaire espérait tout détruire afin de rebâtir un monde meilleur. Grignon voulait que la certitude éclate afin que cesse l'état de léthargie des Canadiens français. En réaction aux politiques de nationalisation des compagnies d'électricité par le Dr Philippe Hamel, Grignon affirmait en 1937 :

Je ne fais qu'un vœu. Que les écluses de la *Beauharnois* éclatent dans un tonnerre de malédiction et que la province de Québec, emportée par les eaux, disparaisse de la carte du monde, car nous ne sommes pas dignes de vivre plus longtemps sous la coupole de Dieu⁸⁵.

Cet anarchisme littéraire nous montre jusqu'où les anarcho-droitistes sont prêts à user de l'invective afin que soit traduite leur révolte constitutive. Une caractéristique propre aux anarcho-droitistes se distingue derrière cette violence de langage et ce rejet intégral de tout ce qui

⁸² *Idem*, «Un drame de famille», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°1, quatrième série, juin 1940, p. 30.

⁸³ *Idem*, «À mes abonnés, à mes lecteurs», *loc. cit.*, p. 3.

⁸⁴ *Idem*, «Apostilles», *Les Pamphlets de Valdombre*, n° 1, cinquième série, mars-avril 1942, p. 62.

⁸⁵ *Idem*, «Hamel, professeur d'énergie...électrique», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°3, première année, février 1937, p. 133.

les entoure. Seul et contre tous, leur révolte émane de leur individualité. Grignon ne fustigeait pas les institutions ou les politiques gouvernementales au nom d'une entité extérieure ou d'un groupe, mais en son nom personnel. Sa révolte constitutive surgissait de son Moi au-dessus de tout.

Un Moi au-dessus de Tout :

Le Moi au-dessus de tout fait montre de la singularité de l'individualisme anarcho-droitiste. Léon Daudet indiquait : « En réalité, il n'y a d'intéressant que le Moi, la vision nette d'une âme belle ou affreuse qui se dévoile. [...] Un poète sans *moi* est insupportable, fastidieux et dégoûtant⁸⁶. » Ainsi, le « Moi » se trouve à la base des œuvres et de la pensée des anarcho-droitistes⁸⁷. Pour Georges Darien : « Les Français devraient apprendre que la chose la plus indispensable à l'homme, c'est le caractère, qui lui permet de penser librement, d'avoir des idées à lui, et d'agir d'après ces idées; [...]»⁸⁸. »

Il ne faut pas confondre le Moi au-dessus de tout anarcho-droitiste avec le « culte du moi » de Maurice Barrès, le moi anarcho-individualiste de Max Stirner, le moi de Jean-Jacques Rousseau et l'individualisme libéral. Pour le libéral, l'individu est un être de liberté. Tous les hommes sont libres les uns à l'égard des autres⁸⁹. À l'opposé, le Moi au-dessus de tout est inégalitaire et aristocratique. Tous les hommes ne sont pas dignes d'estime *a priori*. Le « Moi » est une exigence individuelle, morale et intellectuelle qui appelle les individus à témoigner de leur personnalité, de leurs idées, de leurs goûts et de leurs opinions les plus profondes. C'est l'affirmation de la liberté authentique de l'individu dans la pensée et dans les actes. Si

⁸⁶ Léon Daudet, *Flammes. Polémiques et polémistes*, Paris, Bernard Grasset, 1930, p. 223.

⁸⁷ François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, op. cit., 1988, p.106-107.

⁸⁸ Georges Darien cité dans *Ibid.*, p. 108-109.

⁸⁹ Sur l'individualisme libéral, voir Danic Parenteau et Ian Parenteau, *Les idéologies politiques. Le clivage gauche-droite*, loc. cit., 2009, p. 53-54-55.

l'individualisme libéral prétend que tous les hommes se valent fondamentalement, les anarcho-droitistes jugent, au contraire, qu'il y a beaucoup d'appelés, mais très peu d'élus⁹⁰.

Le Moi au-dessus de tout est aussi une « référence intellectuelle » aux souvenirs d'enfance et d'adolescence en tant que repère moral. Paul Léautaud disait : « J'ai toujours pensé qu'on n'exprime bien ce qu'on porte plus ou moins en soi⁹¹. »

De plus, les anarcho-droitistes écrivent généralement à la première personne. Nous pensons au *Désespéré* de Bloy et aux *Écrits de combat* de Bernanos. Le « Je » autoritaire de Grignon triomphe dans *Les Pamphlets de Valdombre*⁹². À cet égard, le critique littéraire Louis Dantin lui avait reproché son emploi abusif du « Je »⁹³.

Chez Grignon, le « Moi » anarcho-droitiste apparaît dans l'authenticité et dans l'intimité de ses œuvres⁹⁴. Dans un éditorial où il faisait part de ses expériences vécues à la mairie de Sainte-Adèle, Grignon expliquait : « Il sera question de moi. [...] Un vieux sage a pu dire un jour : “On reproche aux gens de parler d'eux-mêmes. C'est pourtant le sujet qu'ils traitent le mieux”. Pas mal vrai [...] il sera question de moi. Mea culpa⁹⁵. »

En fait, le « Moi » de Grignon se trouve au centre de toute création. Par la communication de son « Moi » notre écrivain s'extériorisait derrière ses personnages :

⁹⁰ François Richard, *Les anarchistes de droite*, op. cit., 1991, p. 69.

⁹¹ Paul Léautaud cité dans *Idem*, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, op. cit., 1988, p. 106-107-109.

⁹² *Ibid.*, p. 118-127-128; Bernard Andrès, « Pour une grammaire de l'énonciation pamphlétique », loc. cit., p. 351-372. Voir aussi Dominique Garand, *La griffe du polémique. Le conflit entre les régionalistes et les exotiques*, op. cit., 1989, p. 50.

⁹³ Claude-Henri Grignon, « Bataille autour de Léon Bloy », *Les Pamphlets de Valdombre*, n°6, deuxième année, mai 1938, p. 276.

⁹⁴ Conférence de Claude-Henri Grignon au Collège-universitaire de Rouyn, 15 novembre 1958, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1152.

⁹⁵ Claude-Henri Grignon, « Quand j'étais dictateur », *Le journal des Pays d'en Haut*, vol. 1, n°2, 4 mars 1967, p. 2.

Il faut bien reconnaître qu'un auteur, quel qu'il soit, se transporte et se traduit dans son œuvre. Il n'écrit que pour parler de soi et il fait dire et fait penser à l'un au moins de ses principaux personnages ce qu'il dit et ce qu'il pense soi-même. C'est l'expression de son « moi »; c'est sa présence permanente et souvent sans qu'il s'en rende bien compte, surtout lorsqu'il s'agit de roman autobiographique, d'une suite de journaux intimes⁹⁶.

Sur la véracité des personnages d'*Un homme et son péché*, Grignon certifiait : « Et je dis tout de suite afin d'éviter tout malentendu qu'UN HOMME ET SON PÉCHÉ, que la femme Donalda, qu'Alexis et sa grosse Artémise, c'est moi. C'est moi en chair et en os [...] »⁹⁷.

Le « Moi » de Grignon s'est illustré dans ses actions et dans ses démarches intellectuelles. Produit d'un seul homme, *Les Pamphlets de Valdombre* furent le fruit d'une entreprise individuelle :

C'est le propre de la jeunesse de courir au-devant du danger. C'est comme moi quand j'écrivais les Pamphlets de Valdombre. Je faisais tout entièrement seul. Je les rédigeais, je les faisais imprimer, je les expédiais à mes trois mille abonnés. C'était passionnant, mais dangereux. N'importe, j'aurai vécu. L'enthousiasme, la jeunesse et la misère vont ensemble⁹⁸.

Dans *Les Pamphlets de Valdombre*, le « Moi » de Grignon s'opposait au « consensus socioculturel » et à la pensée unique :

Dans l'art si difficile de la polémique, un principe nous enseigne qu'il ne faut jamais s'accommoder des sentiers battus et des courants d'opinions. Au contraire, le batailleur doit marcher contre la vague, jeter aux orties les lieux communs et les idées reçues⁹⁹.

En 1942, Grignon conseillait aux étudiants de ne suivre que leur jugement personnel et de n'écouter que leur « Moi » intérieur :

⁹⁶ *Idem*, «L'honneur de servir», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°3, deuxième année, février 1938, p. 121. Sur le moi littéraire; *Idem*, *Ombres et clameurs*, *op. cit.*, p. 31.

⁹⁷ *Idem*, *Un homme et son péché*, *op. cit.*, 2002, p. 21

⁹⁸ Entrevue avec Gerald Godin, «Le péché de Grignon : Dire sa vérité huit heures par jour», *Le Magazine Maclean*, vol. 14, n°8, août 1964, p.

⁹⁹ Claude-Henri Grignon, «Louis Francoeur Toujours vivant», *loc. cit.*, p. 378.

Je vous dirai cependant de ne pas trop se fier aux professeurs. [...]. Fréquentez les bibliothèques; lisez plusieurs auteurs qui traitent le même sujet; comparez et tâchez de vous instruire seuls sans trop attendre des professeurs. [...]. Combattez l' à peu près [...] ne croyez pas tout de suite à ce que vous venez de lire. [...]. Ne soyez ni domestique ni prince; soyez vous-même¹⁰⁰.

De surcroît, nous découvrons le « Moi » anarcho-droitiste dans la relation que Grignon entretenait avec son enfance. Il disait lors d'une causerie en 1949 :

J'ai puisé dans le souvenir de mes années d'enfance le goût des choses simples et pour tout dire le plaisir que j'ai toujours eu à fréquenter de très près les paysans et les colons des pays d'en Haut. Tout de suite en littérature j'ai pris position. Je ferai de la littérature régionaliste. Et je ferai parler mes personnages tels qu'ils parlent réellement¹⁰¹.

Pour Grignon, c'est « le Moi » qui permettait aux artistes de se démarquer et de s'élever au-dessus des lieux communs : « Ce n'est pas de suivre, ce n'est pas de faire comme les autres qui est difficile ; c'est de fonder, c'est d'être des créateurs, des précurseurs, des découvreurs¹⁰². » Cette règle s'appliquait aussi aux politiciens. Lorsqu'il fut maire de Sainte-Adèle, Grignon prétendait que son « Moi » se trouvait au centre de ses décisions. À ce sujet, il écrivait dans *Le Journal des Pays d'en Haut* en 1967 : « J'ai fini par comprendre que je ne pouvais me fier qu'à moi-même¹⁰³. »

Derrière le Moi au-dessus de tout de Grignon se profilait un farouche individualisme. Sur ses craintes à l'égard de la dictature nazie en Allemagne en 1938, il témoignait : « Vous me retrouvez un apôtre, un passionné, un esclave de l'individualisme. Je n'ai jamais su marcher en troupe. Ce n'est pas pour rien qu'on me traite d'ours mal léché. Je n'aime pas la compagnie des

¹⁰⁰ *Idem*, « Qu'avez-vous à dire aux étudiants! », *loc. cit.*, p. 36.

¹⁰¹ Causerie de Claude-Henri Grignon au Club Kiwanis, Montréal, 2 mars 1949, Bibliothèques et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1121.

¹⁰² Claude-Henri Grignon, *Olivar Asselin, Le pamphlétaire maudit*, *op. cit.*, 2007, p. 135.

¹⁰³ *Idem*, Claude-Henri Grignon, « Quand j'étais dictateur... (II) », *Le journal des Pays d'en Haut*, vol. 1, n°3, 11 mars 1967, p. 2.

oies¹⁰⁴. » À propos de ses inquiétudes à l'endroit de la coopérative *La Familiale* de Victor Barbeau, il notait : « je suis diablement individualiste. Et j'ai des raisons pour cela¹⁰⁵. » Également, lors d'une entrevue qu'il accorda à Conrad Bernier, Grignon se déclarait être un « irréductible individualiste »¹⁰⁶.

La conception de la liberté de Grignon procédait de cet individualisme extrême. Notre intellectuel concevait la liberté que sous sa forme individuelle, soit à partir d'une notion hyper-libérale de la liberté et d'un aristocratismes intérieur. Grignon était convaincu que la liberté ne s'acquerrait qu'au prix de gestes et d'actions concrètes; par la plume du pamphlétaire ou par la possession du sol par le paysan. Ces deux notions de la liberté étaient marquées du sceau de l'aristocratismes libertain. En effet, les anarcho-droitistes pensent que la liberté est un privilège qui se gagne et que seuls les êtres méritants peuvent réellement jouir de la liberté.

La liberté individuelle et l'indépendance occupaient le sommet du continuum idéologique de Claude-Henri Grignon. L'œuvre entière du pamphlétaire était régie par son appétit de liberté : « Je n'ai rien du dictateur » écrivait-il, puis il ajoutait d'emblé : « J'estime la liberté individuelle un bien trop précieux pour venir imposer mes doctrines et mes opinions¹⁰⁷. »

C'est en anarcho-droitiste que Grignon célébrait sa propre liberté individuelle, affirmant : « Je savoure la liberté de vivre, de faire ce que je veux et de dire ce que je pense¹⁰⁸. » Enfin, la liberté individuelle était un gage de bonheur : « Le bonheur (j'entends le bonheur relatif) réside

¹⁰⁴ *Idem*, «Hitler et sa bible», *loc. cit.*, p. 502.

¹⁰⁵ *Idem*, «Le beau rêve de Victor Barbeau», *Les Pamphlets de Valombre*, n°3, deuxième année, février 1938, p. 141.

¹⁰⁶ Entrevue avec Conrad Bernier, «Le rêve d'enfance de Grignon : écrire pour rester libre», *La Presse*, n°86, 92^e année, Montréal, 10 avril 1976, p. d2-d3.

¹⁰⁷ *Idem*, «Ça bergers, assemblons-nous», *loc. cit.*, p. 3.

¹⁰⁸ *Idem*, «Médecin, guéris-toi toi-même», *loc. cit.*, p. 152.

dans un travail qu'on a accepté librement et qu'on fait avec plaisir et il réside dans la liberté individuelle¹⁰⁹. »

Notre intellectuel vénérat les libertés d'opinion et d'expression. Pour Grignon, « seul le journalisme individuel garde la chance de frapper juste et d'ouvrir les cœurs en même temps que les esprits¹¹⁰ ». Grignon se considérait comme le défenseur de la presse libre et individuelle. Commentant la fermeture du journal *La Province* de Paul Gouin et de l'ALN en 1937, il notait : « J'adore la presse individuelle et je suis prêt à défendre tout journal libre, même s'il ne pense pas comme moi [...] ¹¹¹. » À ses yeux, la protection de la liberté de parole devait nécessairement passer avant les opinions d'un adversaire. Par exemple, en 1950, Grignon se porta à la défense du journal *Le Devoir* : « Tout homme qui respecte la liberté de parole doit comprendre qu'un journal, qui ne veut pas ramper, à droit a la vie¹¹². » En ce concerne son refus de faire paraître des annonces commerciales dans *Les Pamphlets de Valdombre*, afin de préserver sa liberté de pensée, il écrivait : « *Nous sommes libres et indépendants*¹¹³. » Grignon militait également contre les journaux à la solde de l'Union nationale et à l'emploi du gouvernement, affirmant en 1937 :

Seule la presse libre peut mater les gouvernements et faire tomber, à l'occasion, les ministres véreux. Seule une presse libre forcera le peuple à lever la tête et à ne pas s'aplatir devant la Force brutale, alimentée par l'argent des trusts et du démon. Seule une presse libre délivrera la province de Québec et assurera notre survivance. [...] il nous faut des journaux libres, fiers et indépendants, capables, le moment venu, de balayer tout ça¹¹⁴.

Grignon était même prêt à replonger dans la misère pour la défense des libertés de presse : « Il se peut que ma liberté de parole me force un jour à crever de faim. Je crèverai de faim. Ce

¹⁰⁹ *Idem*, «Qu'avez-vous à dire aux étudiants?», *loc. cit.*, p. 37

¹¹⁰ *Idem*, «Et la guerre continue», *loc. cit.*, p. 417.

¹¹¹ *Idem*, «Paul Gouin n'est pas mort», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°3, première année, février 1937, p. 114.

¹¹² *Idem*, «Un journal qui ne veut pas ramper à droit a la vie», *Le Devoir*, n° 91, vol. XLI, jeudi 20 avril 1950.

¹¹³ *Idem*, «Deux ans ont passé», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°12, deuxième année», novembre 1938, p.513. Les italiques sont de Grignon.

¹¹⁴ *Idem*, «Paul Gouin n'est pas mort», *loc. cit.*, p. 123.

sera un vendu de moins au pays de Québec¹¹⁵. » À cet égard, il soulignait, dans ses *Pamphlets de Valdombre* à la suite de son embauche au journal libéral *En Avant* de T.-D. Bouchard : « Je suis libre, et je le resterai ou je crèverai de misère. Je ne suis pas non plus un nationaliste, ni un séparatisme, ni un jeunessiste patriote [*sic*]¹¹⁶. »

En dépit de leur « Moi », les anarcho-droitistes peuvent être nationalistes. Ne se laissant point influencé par les harangues populaires et les « *beaux discours saintjeanbaptisards*¹¹⁷ », les anarcho-droitistes prêchent plutôt un nationalisme intérieur qui touche à la morale et au spirituel¹¹⁸.

Sans être un antinationaliste, Grignon ne peut être considéré comme un intellectuel nationaliste. Influencé, dans une certaine mesure, par le nationalisme pancanadien d'Henri Bourassa, d'Olivar Asselin, de Jules Fournier et de la *Ligue nationaliste*, Grignon préconisait, tout au plus, davantage d'autonomie pour la province de Québec, mais à l'intérieur de la fédération canadienne¹¹⁹.

Dans la pensée de Grignon, la nation canadienne-française n'était pas sans importance, même que sous certains regards elle pouvait l'interpeller¹²⁰. Cependant, le destin de la nation canadienne-française était moins important que la liberté, l'individu et l'ordre. La nation était

¹¹⁵ *Idem*, «Qu'avez-vous à dire aux étudiants?», *loc. cit.*, p. 42.

¹¹⁶ *Idem*, «À Damien Bouchard», *loc. cit.*, p. 139.

¹¹⁷ *Idem*, «Mes souhaits 1837-1937», *Les Pamphlets de Valdombre*, n^o2, première année, Janvier 1937, p. 45. Les italiques sont de Grignon.

¹¹⁸ Nous pensons à Victor Barbeau, Olivar Asselin et à Jules Fournier. Voir Pierre Trépanier, «Victor Barbeau, anarchiste de droite», *loc. cit.*, p.72.

¹¹⁹ Entrevue de Gérald Godin, «Le péché de Grignon : Dire sa vérité huit heures par jour», *loc. cit.*; Claude-Henri Grignon, «Un beau congrès ou le bilan de nos misères», *loc. cit.*, p. 343. Sur le nationalisme de Grignon. Voir Pierre Rouxel, «Claude-Henri Grignon (1894-1976), polémiste (1916-1943). Introduction à Claude-Henri Grignon», *op. cit.*, 1987, p. 545-568. Grignon était trop éprit des institutions britanniques pour appuyer le néonationalisme des années soixante. Voir *Idem*, «Le grand nationaliste canadien», *Le Journal des Pays d'en Haut*, vol. 2, n^o18, 27 avril 1968, p. 2.

¹²⁰ *Idem*, «Ne perdons pas le nord», *loc. cit.*, p. 23.

donc subordonnée à ces trois éléments fondamentaux. En fait, chez Grignon, le destin de la nation canadienne-française n'a généré aucun véritablement intérêt.

Par exemple, la conférence de l'abbé Groulx au deuxième Congrès de la langue française à Québec, avait été assez bien accueillie dans *Les Pamphlets de Valdombre*, et ce, jusqu'à générer quelques applaudissements du pamphlétaire. Toutefois, Grignon ne pouvait se taire devant les « excès d'enthousiasmes patriotiques » de la part de l'orateur à l'égard de la nation canadienne-française :

Ce patriote n'écoute que les battements de son cœur. Ne les écoute-t-il pas trop? [...] L'inspirateur d'un « État catholique et français » se complaît trop dans les formules. Il s'imagine qu'à l'aide de sentences et de maximes sonores telles que gravées sur les maisons d'Italie, on parviendra à renaître, à nous reconstituer. C'est plus difficile à accomplir¹²¹.

Grignon avait les hommes en trop piètre estime pour espérer, à la suite de Groulx, la création d'un véritable mouvement national et populaire. : « Quant à nous, fils de Français, si nous descendons jusqu'à l'état de troupeaux (nous le sommes déjà trop, hélas!), il paraît inutile de parler de survivance et de prononcer des beaux discours patriotards¹²². »

De plus, Grignon n'a jamais lutté, comme Lionel Groulx, pour la fondation d'un Canada français apostolique en Amérique du Nord. D'ailleurs, Grignon se souciait très peu du sort réservé aux minorités canadiennes-françaises hors Québec, notant en réaction au deuxième Congrès de la langue française :

Je n'ai jamais compris pourquoi des patriotes qui ont quitté la patrie natale pour s'en aller vivre aux États-Unis ou dans l'Ouest ou ailleurs nous reviennent de temps à autre pleurnicher leur amour de la langue française et du vieux sol québécois. N'auraient-ils pas mieux fait de rester ici? Ils ont préféré l'argent au vrai patriotisme.

¹²¹ Claude-Henri Grignon, «Un beau congrès ou le Bilan de nos misères», *loc. cit.*, p. 344.

¹²² *Ibid.*,

Et on viendrait nous parler ensuite de spiritualité et de mystique d'un peuple! Allons donc nous sommes crevés ou des crevés¹²³.

Ensuite, Grignon concevait la terre nourricière comme une source de liberté, d'autonomie et d'indépendance. Il appréhendait la propriété terrienne comme un « royaume de liberté », déclarant : « Seule la paysannerie nous procurera la liberté qui fera de nous autre chose que des vaincus¹²⁴. » D'ailleurs, il écrivait dans son Introduction aux *Pamphlets de Valdombre* en 1936 : « *Il n'y a qu'une seule façon de reconquérir nos droits chez nous et de reprendre notre liberté : c'est par la possession du sol et par le maintien sur le sol de la paysannerie canadienne-française*¹²⁵. »

Pour notre intellectuel, la liberté résultait de la possession de la propriété privée et non des révolutions. Il affirmait en 1937 :

Du fait que la liberté n'existe pas sous les dictatures, il ne faut pas en juger qu'elle reste le cadeau de la puante démocratie. La liberté n'existe nulle part. Vous vivriez au fond des forêts que vous seriez le plus enchaîné des hommes, les éléments de la nature jouant sans cesse contre vous. Le vocable « liberté » est le plus terrible de toutes les langues. [...] Deux classes d'hommes en ont fait un abus épouvantable : les poètes et les révolutionnaires. Les premiers, parce que le mot « liberté » rime avec « fraternité », « égalité » et quelques autres « é »; les seconds, parce qu'il ne rime à rien¹²⁶.

À la suite de ces lignes, nous songeons au personnage de Prosper dans *Le Déserteur et autres récits de la terre* : « Il possédait la forêt, il possédait tous les êtres qui peuplent la forêt, et la lumière et la liberté, mais il ne possédait pas un petit terrain, bien à soi, qu'il eût agrandi, qu'il eût cultivé de ses mains et de sa patience. Prosper, alors se sentait malheureux, perdu et

¹²³ *Idem*, «Un beau Congrès ou le Bilan de nos misères», *loc. cit.*, p. 307.

¹²⁴ *Idem*, «Notre aquarium national», *loc. cit.*, p. 316.

¹²⁵ *Idem*, «À mes abonnés, à mes lecteurs», *loc. cit.*, p. 3. Les italiques sont de Grignon.

¹²⁶ *Idem*, «Apostilles», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°1, deuxième année, décembre 1937, p. 47. Grignon dira que les colons d'Abitibi étaient des «êtres assoiffés d'air, de lumière pure et de liberté.» *Idem*, *Le Déserteur et autres récits de la terre*, *op. cit.*, 2012 [1978], p. 189.

cruellement seul au milieu des bois¹²⁷. » Selon Grignon, l'acquisition d'une terre permettait à l'homme de passer d'un état de liberté primitive à la liberté ultime¹²⁸.

De plus, l'argent n'exerçait aucune emprise sur le fermier. Le paysan était entièrement autonome, car il subvenait à ses propres besoins au moyen de la culture du sol¹²⁹ : « Ce n'est pas la santé qui est le plus précieux des biens; encore moins l'argent. C'est la liberté. Mais il vient un moment où la liberté n'a plus de sens ni aucune valeur quand la faim vous saute à la gorge¹³⁰. » La terre réglait toute carence alimentaire : « Y a-t-il une chose plus belle au monde qu'une bonne terre, avoir une maison à nous autre, être son propre maître. C'est le seul bonheur et la seule indépendance [...] Tout le reste c'est de l'esclavage¹³¹. »

En définitive, selon la conception grignonienne de la liberté, tous les hommes, des paysans aux journalistes de combat les plus aguerris, pouvaient s'emparer de la liberté. Les premiers devaient mettre leurs bras à profit et faire face à la misère, et les seconds se battre intellectuellement et faire valoir leurs opinions personnelles.

Tout compte fait, chez Grignon, la révolte constitutive fut intégrale. Premièrement, le pamphlétaire se révoltait contre l'instruction en dénonçant l'emprise du « consensus populaire » sur les mentalités des diplômés. Son opposition aux politiciens et à Duplessis doit être comprise comme une critique de la démagogie démocratique et de ses effets pervers sur les masses. Nous saisissons sa haine de l'argent comme une révolte contre la luxure, le matérialisme, la richesse et l'appât du gain. Plus qu'un simple devoir intellectuel, la révolte constitutive devait amener la

¹²⁷ *Ibid.*, p. 63.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 72-78.

¹²⁹ *Idem*, «Les paysans sous la Monarchie française», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°4, troisième année, mars 1939, p. 174-175.

¹³⁰ *Idem*, *Olivar Asselin, Le Pamphlétaire maudit*, op. cit., 2007, p. 55.

¹³¹ *Idem*, *Le Déserteur et autres récits de la terre*, op. cit., 2012 [1978], p. 200.

population à se conscientiser. Ce fut une quête de la Vérité anarchisante qui stimulait les esprits. Pour Grignon, seuls le pamphlet et l'esprit de polémique pouvaient ébranler la « léthargie généralisée ».

Toutes ces revendications furent conduites par un intellectuel anarcho-droitiste qui puisait ses idées dans son Moi au-dessus de tout. Le « Moi » était source de liberté et d'inspiration. Guidé par les souvenirs de jeunesse et les expériences personnelles, le « Moi » est maître; il est le seul garant de la pensée de l'anarcho-droitiste. De ce fait, l'anarchiste de droite ne se soumet qu'à ses propres impératifs. Le Moi au-dessus de tout est aussi source d'élévation intellectuelle et d'aristocratie.

CHAPITRE IV

L'ARISTOCRATISME ET LA CHASSE À L'ABSOLU

Malgré leur élan individualiste, les anarcho-droitistes manifestent des attentes à l'égard des hommes et de la société¹. D'ailleurs, l'aristocratie est l'une des caractéristiques dominantes de l'anarchisme de droite. Cette attitude encourage les hommes à s'élever intellectuellement. Par contre, l'élévation passe par la dénonciation de la mollesse et de l'apathie populaire. Claude-Henri Grignon a-t-il été interpellé par le culte de l'exigence aristocratique? Ce sentiment s'est-il révélé, chez lui, sous les traits de « la figure indépendante »? Dans ce chapitre, nous allons étudier l'aristocratie et la chasse à l'absolu. Ces deux caractéristiques ont donné à son discours une rigueur et un tempérament peu commun chez un intellectuel canadien-français. Il n'a pas seulement proposé des théories avec éclat, il les vivait et les expérimentait en toute liberté.

De prime abord, l'aristocratie cultive la nostalgie du passé, nostalgie qui se réfère à un passé idyllique à l'époque du Moyen Âge et de l'Ancien régime. En utopistes, les anarcho-droitistes ne prêchent aucunement le rétablissement *in extenso* de la monarchie². Ce qui les séduit, c'est l'ordre individuel et collectif qui prévalait sous la monarchie absolue³. Cette référence était flagrante chez d'Aurevilly, Bloy et Bernanos⁴. Comme leurs homologues français,

¹ C'est le Moi au-dessus de tout qui fonde l'aristocratie anarcho-droitiste. Voir Pierre Trépanier, «Victor Barbeau, anarchiste de droite», *loc. cit.*, p. 60.

² François Richard, *Micherth anarchiste de droite*, *op. cit.*, 1992, p. 22.

³ *Idem*, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, *op. cit.*, 1988, p. 160.

⁴ *Idem*, *Les anarchistes de droite*, *op. cit.*, 1991, p. 9.

quelques anarcho-droitistes canadiens-français, spécialement Asselin et Grignon, idéalisèrent la monarchie absolue française, et ce, sans pour autant se référer à la couronne britannique⁵.

Les appréhensions des anarcho-droitistes, à l'égard de la vieille France, sont politiques, morales, intellectuelles et religieuses. Léon Bloy, par exemple, considérait la chevalerie comme la confrérie la plus noble que les hommes aient inventée⁶. Selon Pascal Ory : « L'anarchiste de droite rêve d'une société d'ordre, où les rapports sont raisonnés d'homme à homme – ça, c'est l'anarchisme –, mais hiérarchiques – ça, c'est la droite. Ici plus de règne de l'argent ou du diplôme, rien qu'une cascade de dépendances personnelles. L'économie en est artisanale, la société corporative⁷. » Certains anarcho-droitistes, dont Gobineau, Bernanos et Céline ont exposé ce type de conception traditionaliste. C'est un attachement à l'égard d'un *âge d'or* perdu⁸.

Les anarcho-droitistes pensent que les hommes doivent s'estimer les héritiers d'une filiation historique. La tradition dont ils se réclament est supérieure et mythique. Ils sont convaincus que les hommes ont besoin de repères moraux et politiques⁹. Louis Pauwels écrivait : « J'irai en marchant sur ma voie [...] croyant en mon pouvoir, connaissant mon héritage¹⁰. »

De ce passé, les anarcho-droitistes désirent responsabiliser les hommes. Pour eux, les hommes ont le devoir de se démarquer physiquement et intellectuellement. De conditions modeste ou supérieure, ce qui compte, c'est le caractère de l'homme dans sa pensée et dans ses actions. L'aumône et la pitié sont alors proscrites. Nous invoquons Georges Darien qui disait : « La pitié est un sentiment antinaturel, antichrétien, qui ne peut exister que par la somme de

⁵ Pierre Berthiaume, «La pensée paradoxale d'Olivar Asselin», *loc. cit.*, p. 383.

⁶ François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, *op. cit.*, 1988, p. 157.

⁷ Pascal Ory, *L'anarchisme de droite ou du mépris considéré comme une morale, le tout assorti de réflexions plus générales*, *op. cit.*, 1985, p. 161.

⁸ Marc Angenot, *La parole pamphlétaire*, Paris, Payot, 1995 [1982], p. 106.

⁹ Pierre Trépanier, «Victor Barbeau, anarchiste de droite», *loc. cit.*, p. 60; François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, *op. cit.*, 1988, p. 159-161.

¹⁰ Louis Pauwels cité dans *Ibid.*, p. 159.

dépravations qu'il renferme [...]»¹¹. » Même s'ils combattent les possédants, les anarcho-droitistes n'éprouvent aucune compassion envers le petit peuple qui s'agenouille devant les puissants¹².

Les anarcho-droitistes s'acharnent contre la médiocrité, la paresse et la lâcheté populaire. Farouchement inégalitaires, ils pensent que le peuple est majoritairement insuffisant. Rien n'est trop dur à l'endroit du peuple¹³. Georges Darien était tout aussi cinglant : « Ne vous y trompez pas, ce n'est point de la sympathie pour les faibles qu'éprouvent les Français : ce qu'ils ressentent, c'est de la haine pour les forts¹⁴. » Même Paul Léautaud ne pouvait supporter le spectacle de la rue : « J'entends de mon cabinet, la fenêtre ouverte, la musique des imbéciles du pays qui parcourent les rues avec leur fanfare en jouant des airs militaires comme chaque dimanche. [...] Et tous avec fierté, contentement martial¹⁵. »

Entre l'égalitarisme démocratique et l'élitisme, les anarcho-droitistes optent pour l'aristocratie. L'aristocratie ne prêche pas l'établissement d'une élite de classe, de titre ou d'intérêts particuliers. C'est la création d'une méritocratie de l'intelligence constituée « d'hommes supérieurs » selon Grignon ou de « grands citoyens » pensait Bernanos. Pour les anarcho-droitistes, les « hommes supérieurs » sont investis de devoirs. Ceux-ci doivent guider et protéger le peuple¹⁶.

¹¹ Georges Darien cité dans François Richard, *Les anarchistes de droite*, op. cit., 1991, p.91

¹² François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, op. cit., 1988, p. 163-164.

¹³ *Ibid.*, p. 167-168-171-175.

¹⁴ Georges Darien cité dans *Ibid.*, p. 153.

¹⁵ Paul Léautaud cité dans *Ibid.*, p. 148.

¹⁶ *Idem*, *Micberth anarchiste de droite*, op. cit., 1992, p.22; *Idem*, *Les anarchistes de droite*, op. cit., 1991, p.45-96-99.

En revanche, les anarcho-droitistes sont convaincus qu'il existe un « vrai peuple ». Ce « vrai peuple » est valorisé pour ses qualités qu'il dégage, dont la nature de ses réflexes, son conservatisme inné et sa « gouaille réjouissante »¹⁷.

Grignon fut interpellé par la nostalgie du passé aristocratique. Selon notre intellectuel, le passé symbolisait un univers moral, spirituel et structuré : « Un passé que je place au-dessus de tout¹⁸. » Les valeurs ancestrales se trouvaient au centre de ses revendications intellectuelles. Grignon se référait à un passé mythique qui plongeait ses racines dans l'histoire des Laurentides et de la colonisation¹⁹. La nostalgie du passé aristocratique était une véritable ligne de conduite, affirmant dans son pamphlet de décembre 1937 :

Le passé! Mais c'est toute ma vie, à moi. Je lutte pour sa défense parce qu'il est le prolongement même de la pensée française et la seule certitude de notre salut. Ce que nous possédons de vrai, de vivant, d'original, nous le tenons des ancêtres, des vieux qui ne savaient ni lire, ni écrire [...] qui prenaient le temps de travailler, de réfléchir, *de marcher droit*, c'est-à-dire courbés à la peine, courbés sur les peines de chaque jour. Ce passé-là, c'est ma seule ligne de conduite²⁰.

Ainsi, Grignon pensait que tout homme de qualité devait se considérer l'héritier du passé. La filiation aux ancêtres était un gage de continuité, d'ordre et de supériorité intellectuelle : « Origine, sang, race commandent toujours l'histoire²¹. » Grignon croyait que la terre était un fil conducteur entre le paysan et ses ancêtres²². Il écrivait dans *Le Déserteur et autres récits de la terre* : « La terre, la vieille terre le prenait par toutes ses fibres. Son aïeul, son père avaient été

¹⁷ *Idem*, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, op. cit., 1988, p.181-184; Pierre Trépanier, «Victor Barbeau, anarchiste de droite», loc. cit., p.59-60.

¹⁸ Claude-Henri Grignon, «À la gloire de la paysannerie et d'un pharmacien», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°1, deuxième année, décembre 1937, p. 44. Il dira : «Je ne vis que du passé.» Voir *Idem*, *Précision sur Un homme et son péché*, op. cit., 1936, p. 37.

¹⁹ Conférence de Claude-Henri Grignon, Les Pays d'en Haut, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1407.

²⁰ Claude-Henri Grignon, «Ça bergers, assemblons nous», *Les Pamphlets de Valdombre*, *Les Pamphlets de Valdombre*, n°1, deuxième année, décembre 1937, p. 5.

²¹ *Idem*, *Le Secret de Lindbergh*, op. cit., 1928, p. 12. Dans *Le secret de Lindbergh*, Charles Lindbergh, le personnage central de l'histoire, ce voulait digne de ses ancêtres. *Ibid.*, p. 55.

²² *Idem*, «L'homme n'aime plus la terre», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°6, première année, mai 1937, p. 247.

des laboureurs, puis des paysans propriétaires. [...] le sang du sol, [...] le cœur humain né du sillon²³. » À ses yeux, la paysannerie était un vestige du passé, dont l'existence était continuellement menacée par les affres de la modernité.

Justement, l'intérêt suscité par Grignon à l'égard de l'histoire du Québec, mais aussi pour l'époque du Moyen Âge en France, l'a amené à formuler des aspirations monarchistes absolutistes. Notre intellectuel notait en 1939 :

Il n'existe qu'un mode de gouvernement : la monarchie absolue. [...] Des malins sont venus en 1789 jeter par terre ce qu'on avait mis mille ans à édifier. Tout reste à recommencer. On ne recommencera pas. On n'aura ni cette noblesse ni ce courage et c'est pourquoi notre belle civilisation ne peut que déchoir²⁴.

Influencé par les idées monarchistes de Charles Maurras, Grignon mentionnait : « S'il était possible de réaliser la formule de Charles Maurras, qui veut qu'on décerne au Chef héréditaire les titres de Dictateurs et Roi, nous atteindrions presque le parfait en politique. Il faudrait assurer à la royauté la vigueur de la dictature et à la dictature l'immense bienfait de la durée²⁵. » Que Maurras ait espéré la restauration de la monarchie dans le contexte politique français faisait « sens », à certains égards, puisqu'il existait en France une réelle tradition légitimiste et monarchiste. Mais pour Grignon, ici au Canada français, la réflexion pouvait-elle être sérieuse? En fait, Grignon ne prêchait pas l'instauration de la monarchie ou d'une quelconque dynastie sur le trône de France, mais se référait plutôt aux monarchies du XIII^e siècle. Nous interprétons son « anarchisme monarchique » comme un fantasme très utopique et l'exaltation même d'un traditionalisme absolu qui fut bercé par le désir de reconstituer les fondements d'une société mythique. Grignon mentionnait en 1938 :

²³ *Idem*, *Le Déserteur et autres récits de la terre*, op. cit., 2012 [1978], p. 100.

²⁴ *Idem*, « Benjamin en face de notre temps troublé », loc. cit., p. 279.

²⁵ *Idem*, « Mussolini et son peuple », loc. cit., p. 364.

Je garde une horreur des dictatures. Je ne goûte pas beaucoup non plus les régimes démocratiques. [...] J'eusse souhaité vivre à l'époque des laborieuses monarchies françaises, celle d'un Louis XI, d'un François 1^{er}, par exemple. Les honorables corporations du temps ne m'auraient point déplu parce que ces sociétés avaient le bon sens de laisser libre cours aux initiatives personnelles²⁶.

Selon Grignon, la monarchie absolue préservait l'ordre individuel et collectif. C'est à l'ombre d'un pouvoir fort que les êtres d'exception peuvent s'accomplir et jouir de leurs entières libertés.

Grignon était convaincu que seule une société d'ordre pouvait protéger les libertés. Dans son esprit, l'ordre était garant de la liberté. Afin de maintenir cet état d'ordre, Grignon pensait que la société devait être régie par des « autorités indiscutables », c'est-à-dire, des instances référentielles et d'encadrement légitimes qu'il caractérisait par l'Église catholique et l'armée²⁷. C'est afin de protéger les intérêts économiques des Canadiens français, que Grignon réclamait l'intervention de l'Église dans les affaires de l'État en 1938 :

Je songe au temps des admirables monarchies françaises, alors que l'Église et l'État marchaient de concert pour le plus grand bien du peuple et de la nation. [...] Forte de sa prudence et de sa sagesse, l'Église a le droit et le devoir de s'occuper des choses temporelles et de la justice quand les fidèles se voient trahis et spoliés par une bande de crétins. [...] L'Église ne doit pas tolérer que nous soyons plus longtemps des condamnés à mort. Si le gouvernement a perdu la tête, il appartient à une autorité plus compétente d'accourir au secours de la Justice et de la Raison²⁸.

En second lieu, l'armée formait le caractère des hommes, Grignon écrivait en 1942 : « Ne méprisez pas l'armée. [...] L'armée est une admirable école de discipline, d'hygiène morale. Un peuple sans armée est appelé à périr. Je pensais le contraire autrefois. [...] »²⁹.

Grignon fut interpellé par le culte de l'exigence aristocratique. En fait, il aspirait à ce que les hommes deviennent des êtres autonomes, indépendants et libres. La « figure indépendante » a

²⁶ *Idem*, « Hitler et sa bible », *loc. cit.*, p. 502.

²⁷ *Idem*, « Qu'avez-vous à dire aux étudiants », *loc. cit.*, p. 42.

²⁸ *Idem*, « Condamné à mort », *loc. cit.*, p. 546.

²⁹ *Idem*, « Qu'avez-vous à dire aux étudiants », *loc. cit.*, p. 42.

surgi de ce culte de l'exigence³⁰. Pour parvenir à ses fins, Grignon était persuadé qu'il fallait, préalablement, responsabiliser les hommes en société. La responsabilisation grignonnienne s'est donc mobilisée contre les pensions de vieillesse, le crédit agricole, le secours direct et les pensions aux mères nécessiteuses³¹. Pour les personnages du *Déserteur et autres récits de la terre* : « Le système du secours direct c'est le désordre et demain la révolution. On est après faire une race de fainéants³². »

Notre intellectuel appuyait les politiques d'élimination du secours direct de T.-D. Bouchard afin de « rétablir la dignité humaine et qui veut faire des Canadiens-français autre chose que des paresseux, des entretenus de l'État, des porteurs d'eau et des scieurs de bois?³³ » Grignon voulait restaurer la dignité humaine, le sens du devoir et combattre la politique du moindre effort. De plus, les pensions de vieillesse menaçaient la cellule familiale traditionnelle, car dorénavant, les enfants ne subviendraient plus aux besoins de leurs parents.

En vérité, Grignon luttait contre la médiocrité généralisée, précisant : « l'état d'abrutissement, je l'abandonne volontiers à tous les défaitistes, à tous ceux qui ont accepté de mourir au pays du Québec. Ce n'est pas moi. Je suis de ceux qui veulent lutter et qui lutteront jusqu'à la victoire. Mais je n'ai que mépris et dédain pour l'impuissance, la facilité et le superbe médiocre³⁴. » Grignon incitait les individus à se dépasser et à se perfectionner : « Je vous

³⁰ Selon Pierre Rouxel : « La personne qui reste grande pour Grignon, c'est celle qui subvient à ses besoins. » Pierre Rouxel, « Claude-Henri Grignon (1894-1976), polémiste (1916-1943). Introduction à Claude-Henri Grignon », *op. cit.*, 1987, p. 581.

³¹ Claude-Henri Grignon, « Quand Duplessis « bourrait » les mères nécessiteuses », *Les Pamphlets de Valdombre*, n°4-5, quatrième série, septembre-octobre 1940, p. 167-168.

³² *Idem*, *Le Déserteur et autres récits de la terre*, *op. cit.*, 2012 [1978], p. 197.

³³ *Idem*, « Un manifeste pour rire? », *Les Pamphlets de Valdombre*, n°6 et 7, quatrième série, novembre-décembre 1940, p. 254.

³⁴ *Idem*, *Précisions sur Un homme et son péché*, *op. cit.*, 1936, p. 97.

demande, qu'est-ce qu'il y a de plus grand, de plus beau pour un homme que d'avoir de la misère et de passer au travers³⁵. »

Fondamentalement inégalitaire, Grignon pensait que la population était majoritairement composée de moutons et de suiveurs, notant en 1936 : « Le peuple ne bouge pas, le peuple demeure impassible. Il ne proteste plus et ne maugrée même pas. On l'a tellement abruti, depuis près d'un siècle, qu'il se complaît dans une léthargie inquiétante³⁶. » Il croyait que les hommes se complaisaient dans l'indifférence la plus élémentaire : « Nos compatriotes dépérissent [...]. Ils semblent même se glorifier d'un état d'esprit vaincu. Une léthargie inquiétante écrase la nation³⁷. » Grignon décriait la bêtise, la lâcheté et l'ignorance populaire. En revanche, il poussait le peuple à s'élever : « Nous sauverons ainsi le peuple, je veux parler de ce *mouton*, de ce pauvre peuple, toujours le même mouton dans tous les pays du monde, invariablement tondu, lâchement méprisé et qu'une bande d'énergumènes voudraient conduire sous le couteau³⁸. »

Le mépris de Grignon à l'égard du peuple se fait également sentir dans ses œuvres romanesques. Par exemple, il écrivait dans *Le secret de Lindbergh* : « La société est aveugle, hésitante, blasée, passive, peureuse. Elle emprisonne l'individu, le forçant à se soumettre à des lois souvent ineptes³⁹. » Grignon dépeignait les villageois, dans *Un homme et son péché*, comme des « esprits rampants » qui détestaient Séraphin tout en l'admirant en raison de sa fortune colossale⁴⁰. Également, dans *Le Déserteur et autres récits de la terre*, l'auteur ne fait preuve d'aucune pitié à l'égard des victimes de la crise économique de 1929, mais se contente plutôt de

³⁵ *Idem*, «Une visite du curé Raudin», *loc. cit.*, p. 157.

³⁶ *Idem*, «À mes abonnés, à mes lecteurs», *loc. cit.*, *Ibid.*, p. 5.

³⁷ *Idem*, «Deux ans ont passé», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°12, deuxième année, novembre 1938, p. 515.

³⁸ *Idem*, «Ça bergers, assemblons-nous», *loc. cit.*, p. 6.

³⁹ *Idem*, *Le Secret de Lindbergh*, *op. cit.*, 1928, p. ?

⁴⁰ Séraphin dira : «J'aime mieux vous prêter ça à vous avec un intérêt raisonnable. Tous les hypocrites, sounois et canailles, en le maudissant, firent signe que oui.» *Idem*, *Un homme et son péché*, *op. cit.*, 1933, p. 190.

les récriminer et de les mépriser : « Les trois quarts des chômeurs à Montréal et partout en arrachent par leur faute, [...]. Le mal c'est eux autres qui l'ont voulu⁴¹. » C'est en racontant la marche des chômeurs dans les rues de Montréal que Grignon exposait les misères du petit peuple : « Dans les villes les chômeurs ne suaient peut-être pas, mais ayant perdu toute fierté d'homme, mendiaient leur pain à la porte des refuges⁴². »

En introduction de son journal radiophonique en 1949, Grignon disait en onde : « Le peuple se moque des grands esprits⁴³. Assumant les inégalités entre les hommes, Grignon déclarait à la radio en 1953 : « Quand les propagandistes [staliniens] [disent] à cœur de jour “qu'un homme en vaut un autre” ils savent bien qu'ils mentent et que ce n'est qu'un dicton qui ne veut rien dire. Il y a toujours dans le monde des paresseux et des travailleurs; des gens qui ont du talent et d'autres dépourvus de toute intelligence⁴⁴. »

Ancré dans la nature même de l'homme, l'inné l'emportait sur l'acquis. Il écrivait dans *Les Vivants et les autres* pendant la querelle du régionalisme en 1922 :

Je m'explique qu'un homme, né sur la rue Ste-Élisabeth de Montréal ou de Paris qui a grandi au milieu des vidanges, de toutes les laideurs matérielles et spirituelles possibles; je sais bien qu'un pareil malheureux est destiné pour l'éternité, à n'avoir jamais de patrie, et qu'il ne saurait imaginer ce qu'est la petite patrie dans la grande. Dès lors, ce pauvre gueux a besoin pour vivoter de toutes les esthétiques nouvelles et pour paraître original, il chantera lamentablement la beauté d'un abattoir exotique. Tout croule; l'histoire littéraire n'est plus explicable⁴⁵.

⁴¹ *Idem, Le Déserteur et autres récits de la terre, op. cit.*, 2012 [1978], p. 198. Seule la terre était source de salut et permettait à l'homme de retrouver sa dignité : « Si un homme refuse de travailler sur une terre, il ne reste qu'une chose à faire : de le laisser avoir de la misère. » *Ibid.*, p. 199.

⁴² *Ibid.*, p. 81.

⁴³ Découpage de presse de *L'Avenir du Nord*. L'article fait référence au lancement du *Journal Parlé* de Claude-Henri Grignon à l'antenne de CKAC, décembre 1949, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 35, p. 0035.

⁴⁴ Texte du Journal parlé de Claude-Henri Grignon à CKAC, 15 mars 1953, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, série IV, n°24, bobine 2, p. 490.

⁴⁵ Claude-Henri Grignon, « Les Vivants et les autres », vol. 1, 1922, p. 13.

Cependant, Grignon pensait que la société, aussi exécrationnelle soit-elle, pouvait générer des « hommes supérieurs »⁴⁶. Par exemple, il adressait ses pamphlets à un public restreint et averti⁴⁷ : « Je me jugerais le dernier des hommes, si je ne faisais pas entendre les plaintes et l'indignation d'une modeste partie du peuple qui n'a pas encore accepté de mourir⁴⁸. »

Notamment, à propos de son devoir de pamphlétaire, Grignon écrivait à Marcel Hamel en 1941 :

Il appartient au journaliste véritable de ne pas suivre le troupeau des moutons, de se tenir debout au contraire et de s'agenouiller que devant les génies véritables et devant les saints [...] Je vous défends bien de me traiter en homme du monde. La doctrine du monde me fait vomir⁴⁹.

Grignon avouera lors d'une interview en 1957 : « J'ai le culte des grandes personnalités. Ce sont elles qui mènent le monde. Je crois aux individus qui savent ce qu'ils veulent⁵⁰. » Le pamphlétaire vouait un véritable culte aux « hommes supérieurs ».

Dès 1922, Grignon avait exposé ce dualisme aristocratique dans *Les Vivants et les autres*. Aux *Vivants*, les régionalistes, il y opposait les *autres*, soit les exotiques⁵¹. Grignon corrigera ses vues à la suite de l'essoufflement de la querelle du régionalisme. Percevant désormais son *Vivants et les autres* « comme un pamphlet ridicule », il précisera en 1937 :

⁴⁶ Grignon qualifia « d'hommes supérieurs » Olivar Asselin, Alfred Derochers, Jules Fournier, Alphonse Beaugrand, Wilfrid Laurier, le curé Labelle, Louis Francoeur, André Siegfried. Il admirait aussi Rex Desmarchais et Clément Marchand. Ces hommes étaient principalement des journalistes, des politiciens et des littéraires. Grignon les considérait comme des esprits libres avec des idées personnelles

⁴⁷ Dominic Maril, « Construction d'un ethos critique: discours sur la littérature canadienne-française dans *Les Pamphlets de Valdombre* de Claude-Henri Grignon », *op. cit.*, 2007, p. 6.

⁴⁸ Claude-Henri Grignon, « À mes abonnés à mes lecteurs », *loc. cit.*, p. 5; *Les pamphlets de Valdombre* s'adressaient aux « esprits intelligents ». *Idem*, « L'arbre de Noël », *loc. cit.*, p. 1.

⁴⁹ Lettre de Claude-Henri Grignon à Marcel Hamel, Sainte-Adèle, 6 octobre 1941, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Marcel Hamel, MSS208.

⁵⁰ Entrevue accordée à Conrad Bernier, « Le rêve d'enfance de Grignon : écrire pour rester libre », *La Presse*, Montréal, 92^e années, n°86, 10 avril 1976, p. d2-d3.

⁵¹ Claude-Henri Grignon, « Les Vivants et les autres », *loc. cit.*, p. 15.

Lorsque j'ai écrit mon éreintement ridicule en 1922 [...] Je mettais en opposition les *Vivants*, les régionalistes et les *autres*, les exotiques, dont le chef, dans le temps, était Victor Barbeau. [...] C'était bête. Disons que c'était sot. [...] La vérité, c'est que dans mon esprit, il y avait les *Vivants* ceux qui gueulaient, et les *autres*, les assoupis, les soumis, les neutres, les *blancs*. Victor Barbeau gueulait. Il était donc un vivant quoique de l'école des exotiques⁵².

En somme, les *Vivants* représentaient les journalistes de combat, donc des hommes libres et investis de devoirs. Grignon les qualifiait de « révolutionnaires dans le sens honorable du mot » et de « belluaires de la plume qui ont fait trembler les peuples et les gouvernements⁵³ ». Il pensait que de tels personnages ne passaient qu'une seule fois dans la vie d'un peuple⁵⁴. Grignon était convaincu que les Canadiens français devaient être guidés par ces « hommes supérieurs » qu'il caractérisait sous les traits de journalistes de combats. Tous membres d'une « méritocratie de l'intelligence et de l'action », ces journalistes avaient osé s'affirmer publiquement afin de faire valoir leurs idées et leurs intérêts personnels. Les principaux représentants de cette « méritocratie » n'étaient nuls autres qu'Arthur Buies, Armand Lavergne, Jules Fournier, Olivar Asselin, Henri Bourassa et Louis Francoeur. C'est à l'antenne de la radio de CKAC, en 1953, que Grignon discuta de sa conception du rôle des « hommes supérieurs » dans la société canadienne-française :

Des hommes tels qu'Arthur Buies, Armand Lavergne, Jules Fournier, Olivar Asselin, Henri Bourassa, Louis Francoeur, moi-même et bien d'autres ont reçu l'invitation de comparaître devant monsieur le juge pour avoir écrit la vérité [...]. Si de tels journalistes n'existaient pas la pourriture des gouvernants deviendrait permanente et un véritable danger pour la sécurité publique. Il faut des hommes qui prennent des risques de tout dire au risque même de leur liberté individuelle. Ils doivent se battre jusqu'au coton [...] pour la défense des droits du peuple [...] Vous savez comme moi que dans le monde c'est par million que l'on compte les moutons, les suiveurs, les

⁵² *Idem*, «Les prédications de Victor Barbeau», *loc. cit.*, p. 268.

⁵³ Textes divers, notes et discours de Claude-Henri Grignon, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1463; Claude-Henri Grignon, «Apostilles, Mélange», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°12, troisième année, novembre 1939, p. 456.

⁵⁴ Conférence de Claude-Henri Grignon au Collège-universitaire de Rouyn, 15 novembre 1958, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1171. Grignon faisait référence à Jean Prévost, Armand Lavergne, Jules Fournier, Olivar Asselin, Henri Bourassa et Laflamme.

pauvres, les peureux, les tâches, les hypocrites, les flancs-mous. Il faut donc des hommes pour sauver tout ce pauvre peuple [...]. Si l'on juge nécessaire d'avoir une police pour maintenir l'ordre il est encore plus nécessaire d'avoir des journalistes pour combattre le désordre⁵⁵.

Une décennie plus tôt, Grignon avait appelé à l'avènement d'hommes supérieurs afin que la France se relève de l'occupation allemande en 1940 :

Les nouvelles de guerre sont de plus en plus passionnantes. Il ne s'agit pas pour les démocraties de se ressaisir. Il s'agit de trouver des hommes et je persiste à croire qu'il y a des hommes supérieurs tout aussi bien dans les démocraties que dans les pays totalitaires⁵⁶.

Par ailleurs, Grignon considérait certains politiciens comme des « esprits supérieurs », et ce, en dépit de sa révolte constitutive contre les élus. Il appréciait l'esprit d'indépendance qui était dégagé par les politiciens⁵⁷. Pour Grignon, le député libéral de Terrebonne, Athanase David, était « l'un des politiques les plus honorables et les plus intelligents et les plus dignes qui n'aient jamais respiré sous le ciel du Québec⁵⁸ ». Il disait également de T.D. Bouchard qu'il fut un « journaliste ardent, farouche, têtu, entêté, souvent partial et pour tout dire un écrivain de combat⁵⁹ ».

Le culte de l'exigence aristocratique se fait également sentir dans les gestes et les actions des personnages de Grignon. Il s'agit, en fait, d'une rigueur aristocratique intérieure. Nous pensons au personnage d'Alexis Labranche dans *Un homme et son péché*. Même s'il avait plusieurs vices, ce draveur représentait l'homme courageux, haïssant l'argent et respectant les traditions⁶⁰. Dans *Le Déserteur et autres récits de la terre*, Grignon nous raconte les exploits de

⁵⁵ Texte du Journal parlé de Claude-Henri Grignon à CKAC, 5 avril 1953, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, série IV, n°27, bobine 2, p. 514-515.

⁵⁶ Claude-Henri Grignon, «Journal», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°2, quatrième année, juillet 1940, p. 85.

⁵⁷ *Idem*, «Se soumettre ou se démettre», *Le Journal des Pays d'en Haut*, vol.1, n°14, 27 mai 1967, p. 2.

⁵⁸ *Idem*, «Le Christ à Québec», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°2, première année, janvier 1937, p. 65.

⁵⁹ *Idem*, Préface dans *Mémoire de T.D. Bouchard. Quarante ans dans la tourmente politico-religieuse*, Montréal, Éditions Beauchemin, p. 10-12-13.

⁶⁰ *Idem*, *Un homme et son péché*, op. cit., 1933, p. 236.

Prosper qui était trappeur, mais qui est devenu cultivateur. Ensuite, il y a Virgile qui avait fait des études classiques, mais qui décida de prendre la relève de la ferme de son père. Finalement, Fortunat Boulard était chômeur à Montréal, mais se fit colon en Abitibi. À l'opposé de ces êtres méritants se trouve Isidore Dubras, le déserteur qui avait quitté sa ferme pour s'installer à Montréal. Par conséquent, Dubras plongea dans l'alcoolisme. Prosper, Virgile et Boulard se sont élevés au-dessus des masses en vue d'atteindre la liberté. Leur indépendance passait par la terre.

Nous songeons aussi au personnage de l'aviateur Charles Lindbergh. Pourquoi Grignon, ce défenseur acharné de la littérature régionaliste, a-t-il rédigé un roman qui porte sur un aviateur américain? Dans un premier temps, Grignon voulait vanter les exploits de Lindbergh à la suite de son vol New-York-Paris, mais aussi exprimer son aristocratie en soulignant la « figure indépendante ». Dans cette biographie romancée, Lindbergh déteste l'argent, est attaché à la terre, à son coin de pays et à ses ancêtres. À l'opposé de ce héros solitaire se trouvaient le petit peuple, la masse, la collectivité, l'américanisme et l'urbanisation. De toute évidence, Grignon exploitait l'individualité et le « Moi » solitaire de Lindbergh⁶¹. Lindbergh avait été « formé à l'école du "Crois en toi" »⁶². L'aviateur imposait alors « son MOI, semblable au conquérant » et « l'homme fort se réincarnait en lui. Il n'éprouvait ni faim, ni soif. Solitaire, il triompherait⁶³ ». Nous pensons que Grignon a exprimé les valeurs fondamentales de son aristocratie à travers son personnage de Charles Lindbergh.

⁶¹ *Idem, Le secret de Lindbergh, op. cit.*, 1928, p. 33-40-101-11-117-165-115-145.

⁶² *Ibid.*, p. 61.

⁶³ *Ibid.*, p. 19-20-121. Grignon surnommait Lindbergh «le dictateur de l'air». *Ibid.*, p. 23.

Dans la pensée de Grignon, l'idéal de la « figure indépendante » s'est également révélé dans son appel au chef⁶⁴. Au cours des années trente, plusieurs intellectuels canadiens-français ont appelé à l'avènement d'un chef. Lionel Groulx, par exemple, aspirait à la venue d'un chef providentiel⁶⁵. La conception groulxienne du chef était le reflet d'une pensée politique basée sur la qualité des idées, la vigueur morale et la puissance spirituelle⁶⁶. D'essence nationaliste, le chef devait refléter l'esprit de la race, des ancêtres et symboliser la nation⁶⁷.

Contrairement au « chefisme » groulxien cependant, le « chefisme » grignonien n'était pas nationaliste. Grignon ne prêchait pas la montée d'un chef national, mais souhaitait plutôt l'avènement d'un guide charismatique qui éduquerait et élèverait le peuple intellectuellement. Il notait en 1937 : « Il nous faut absolument la venue subite et foudroyante d'un chef qui possèdera le don de paralyser les foules au moyen de l'éloquence et de bâtir par son génie un État et non seulement un ordre nouveau⁶⁸. »

En d'autres termes, Grignon espérait l'arrivée d'un « chef supérieur » qui traduirait la volonté populaire. Au sujet de la prestance du chef du Bloc populaire canadien au niveau fédéral, Maxime Raymond, Grignon affirmait en 1943 :

Il faut aussi un chef, un vrai chef, capable de soulever et de convaincre les foules et de grouper des adhérents, des disciples, des voteurs. M. Maxime Raymond [...] n'a rien d'un chef, puissant de dynamisme ou parfait logicien, tel un Salazar, ou parfait stratège des campagnes électorales, tel était Laurier ou Taschereau. Depuis 1848,

⁶⁴ Grignon écrivait à Jules-Édouard Prévost : « Je mets plutôt ma confiance en des groupes menés par des chefs. » Lettre de Claude-Henri Grignon à Jules-Édouard Prévost, Sainte-Adèle, 30 juillet 1936, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Jules-Édouard Prévost, P268, S1, SS3, SSS2, D73, bobine 9191, p. 001026.

⁶⁵ Xavier Gélinas, *La droite intellectuelle québécoise et la Révolution tranquille*, op. cit., 2007, p. 41-42.

⁶⁶ Dominique Foisy-Geoffroy, « Les idées politiques des intellectuels traditionalistes canadiens-français (1940-1960) », op. cit., 2008, p. 253.

⁶⁷ Frédéric Boily, *La pensée nationaliste de Lionel Groulx*, op. cit., 2003, p. 150.

⁶⁸ Claude-Henri Grignon, « Les prédications de Victor Barbeau », loc. cit., p. 288.

tous nos partis politiques, quels qu'ils soient, avaient pour chefs des hommes originaux, personnels, convaincants s'ils ne furent pas toujours convaincus⁶⁹.

Grignon recherchait un chef avec des idées personnelles. L'abbé Groulx semble incarner cet homme providentiel espéré. En effet, à la suite de la conférence de Groulx au deuxième Congrès de la langue française en 1937, Grignon écrivait de celui-ci qu'il était « un dictateur spirituel, un chef, un meneur d'énergie⁷⁰. » À l'inverse, Louis-Joseph Papineau personnifiait l'antithèse du chef. Grignon le considérait comme un « faux révolutionnaire », « un tribun débraillé et lâcheur » qui avait pris la fuite après les Rébellions de 1837-1838⁷¹. Le chef devait coordonner les brassages d'idées afin que puisse surgir une véritable action commune. Grignon désirait la coïncidence entre le chef et son peuple. Sur la fondation des mouvements de jeunesse au Québec, Grignon lançait lors d'une conférence en 1935 :

On fonde partout des groupes, des associations [...]. On fonde aussi des journaux aux idées politiques et littéraires les plus bizarres. Ainsi dispersée, la jeunesse neutralise ses forces. Il n'y a pas de chef, et un corps sans tête restera toujours une monstruosité. C'est triste à dire, mais tant qu'on ne coordonnera pas les idées, les mouvements et les actes; tant qu'on ne fondera pas partout des cellules vivantes sous la direction d'un seul chef, l'avenir est perdu. D'où viendra le chef⁷²?

Sans chef, les Canadiens français étaient dépourvus de références. Devant la multiplication des groupes et des mouvements d'idées, Grignon mentionnait en 1937 : « Séparatisme, fascisme, communisme, dans le Québec, ne sont que des vains mots. Quand donc apparaîtront des hommes?⁷³ » Dès l'Introduction aux *Pamphlets de Valdombre*, Grignon notait : « D'ici là, c'est le désordre au sein même de l'enthousiasme parce que le chef, le vrai chef fait défaut⁷⁴. »

⁶⁹ *Idem*, «Le bloc popu pue-t-il?», *loc. cit.*, p. 122.

⁷⁰ *Idem*, «Un beau Congrès ou Le Bilan de nos misères», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°8, première année, juillet 1937, p. 336.

⁷¹ *Idem*, «Notre maître, l'abbé Groulx», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°3, première année, février 1937, p. 101.

⁷² *Idem*, *Précisions sur Un homme et son péché*, *op. cit.*, 1936, p. 102.

⁷³ *Idem*, «Un beau Congrès ou Le Bilan de nos misères», *loc. cit.*, p. 343.

⁷⁴ *Idem*, «À mes abonnés, à mes lecteurs», *loc. cit.*, p. 3

Malgré son profond ressentiment à l'égard de la population, Grignon était convaincu qu'il existait un « vrai peuple » : « Il existe, néanmoins, une jeunesse, une vraie. Elle dort dans les couches profondes du peuple paysan et du peuple ouvrier⁷⁵. » C'est afin de corriger l'essoufflement collectif des Canadiens français que notre intellectuel appelait à la montée d'un chef originaire des « couches profondes du peuple ». Pour Grignon, le chef idéal était un homme méritant et conscient de la réalité populaire :

Il nous faut un Mussolini, issu des couches profondes du peuple, produit de la sainte misère et de la sainte vengeance. Je doute qu'un peuple qui a une horreur instinctive de la paysannerie; qu'un peuple qui ne possède pas même d'école puisse nous donner un jour un libérateur⁷⁶.

Dans ce même ordre d'idée, Grignon précisera ses vues à l'égard des origines sociales du chef, écrivant en 1942 :

Si un chef doit nous secouer, nous infuser un sang neuf, ce chef-là, croyez-moi, jeune homme, ne sortira pas des rangs universitaires. Il sortira des couches profondes du peuple. Ce sera un primaire comme tous les chefs. Et s'il est marqué du don de l'éloquence et s'il est un saint homme dans sa vie privée aussi bien que dans ses idées politiques, alors, nous garderons des chances de survivre, d'échapper au naufrage [...] Nous avons toujours été depuis 37 des hésitants, des timides, non pas des lâches, des peureux, mais des délicats, des civilisés. Faute de chef véritable, nous en sommes venus à une somnolence, à une léthargie. [...] L'élite, chargée de nous instruire, l'élite commise aux suprêmes commandements n'a rien fait pour nous sauver⁷⁷.

Il serait illusoire et invraisemblable d'assimiler le « chefisme » grignonien au fascisme. Grignon ne préconisait pas l'instauration de la dictature. Marqué par la rigueur aristocratique, il appelait à la montée d'un chef charismatique ou d'un libérateur à la tête du Canada français. En fait, notre intellectuel souhaitait l'apparition d'un « ordre nouveau⁷⁸ ». En revanche, Grignon n'a

⁷⁵ *Idem*, *Précisions sur Un homme et son péché*, op. cit., 1936, p. 100.

⁷⁶ *Idem*, «Les prédications de Victor Barbeau», loc. cit., p. 288.

⁷⁷ *Idem*, «Qu'avez-vous à dire aux étudiants», loc. cit., p. 34.

⁷⁸ *Idem*, «Les prédications de Victor Barbeau», loc. cit., p. 288.

pas explicité sur la façon que le « chef » devait accéder au pouvoir. Est-ce démocratiquement ou par un coup d'État? Notre intellectuel resta muet sur cette question pourtant essentielle.

Comparativement à Groulx, pour qui le « chefisme » s'est diminué avec le temps, Grignon a toujours témoigné de sa volonté de voir triompher un chef à la tête du Canada français. À cet égard, Grignon admirait la « figure du chef » que dégageait Duplessis pendant son second ministère. À la mort de celui-ci en 1959, il écrivait dans le *Montréal-Matin* :

D'aucuns prétendent que Duplessis se découvrait parfois un dictateur. C'est vrai et c'est son plus beau titre de gloire [...] Il agissait. Ce n'est pas mauvais de temps à autre que la démocratie s'accommode d'un chef qui sait ce qu'il veut et qui a le courage de prendre ses responsabilités, seul, et de s'engager à fond. C'est pour cette raison, si l'on tient à le savoir que j'étais devenu son ami⁷⁹.

Selon Grignon, Antonio Barrette possédait également les qualités du chef. Nous distinguons plusieurs analogies entre le discours qu'il a tenu dans les années trente à celui qu'il a exprimé à l'aube de la Révolution tranquille. Il va de soi que sa valorisation du « vrai peuple » était toujours aussi manifeste. Grignon déclarait à la radio lors de la campagne électorale provinciale de 1960 :

Pour la première fois dans l'histoire politique de notre province, un premier ministre appartient au peuple en ce sens qu'il sort des couches profondes du peuple. [...] Pour la première fois, un premier ministre se découvre un démocrate véritable, l'ouvrier authentique, l'homme du peuple et qui comprend le peuple⁸⁰.

Au cours des années soixante, Grignon se questionnera sur la faisabilité des revendications des divers mouvements souverainistes. Il reprochait alors aux indépendantistes de ne pas avoir de

⁷⁹ Coupure de presse du *Montréal-Matin*, 1^{er} octobre 1959, article paru également dans *l'Écho du Nord* sous le titre «Le dernier vient de mourir», le 9 septembre 1959, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 35, p. 0822.

⁸⁰ Discours de Claude-Henri sur Antonio Barrette, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 31, p. 1292.

chef qui les mènerait à la victoire. Grignon pensait toujours en 1964 : « On ne fait pas une révolution sans tribun. Où sont nos tribuns?⁸¹ »

Notre intellectuel a continuellement exposé, dans ses œuvres, de sa volonté d'élévation individuelle et intellectuelle. C'est la valorisation de la « figure indépendante » qui occupait le centre de ses revendications. De surcroît, Grignon aspirait à ce que les Canadiens français puissent s'élever spirituellement et économiquement. Son désir revêtait les caractéristiques de la chasse à l'absolu anarcho-droitiste.

La chasse à l'absolu :

En premier lieu, la chasse à l'absolu est une quête de la vérité qui se révèle par la critique d'un absolu à sens unique. Ce peut être une critique de l'Église institutionnalisée. Par exemple, Bloy dénonçait le clergé et l'Église, mais défendait le Christ et le catholicisme⁸². Édouard Drumont a également critiqué l'Église institutionnalisée : « Jamais la situation des évêques n'a été comparable à celle qu'ils ont été aujourd'hui [...] c'est le fonctionnarisme sacré [...] »⁸³. En second lieu, la chasse à l'absolu se manifeste par la recherche d'un absolu intérieur. Ces deux composantes surgissent d'une aspiration libertaire (anarchisme) et d'un esprit de rigueur (aristocratie)⁸⁴. C'est un idéal excessif et utopique dans lequel les anarcho-droitistes investissent leurs énergies.

Les anarcho-droitistes veulent dépasser la réalité en défendant leurs valeurs personnelles, intellectuelles et morales. La chasse à l'absolu passe par le refus de la facilité et l'acceptation de la pauvreté, de la misère et même « à disposer de sa mort » selon Drumont. C'est un effort

⁸¹ Entrevue de Gérard Godin, «Le péché de Grignon : Dire sa vérité huit heures par jour», *loc. cit.*,

⁸² François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, *op. cit.*, 1988, p. 188-193.

⁸³ Édouard Drumont cité dans *Idem, Les anarchistes de droite*, *op. cit.*, 1991, p.104

⁸⁴ *Ibid.*, p. 102-103.

constant en vue d'atteindre ce qu'ils jugent être la vérité. L'absolu anarcho-droitiste veut révolutionner la société et bouleverser les conventions. C'est un idéal incompris qui émerge d'un fond libertaire⁸⁵.

Chez Grignon, la critique d'un absolu à sens unique s'est-elle illustrée par la dénonciation, au nom même du catholicisme absolu, du christianisme routinier et de parade des Canadiens français? En fait, Grignon attaquait l'indifférence spirituelle et l'obscurantisme, précisant en 1937 : « C'est vrai que nous sommes catholiques, mais le sommes-nous comme nous devrions l'être? À ce sujet, je dirai à l'abbé Groulx que nous ne sommes pas même la lueur vacillante et pâle d'un cierge qui agonise, mais seulement la goutte de cire déjà figée avant qu'elle ne tombe⁸⁶. »

Selon le pamphlétaire, les Canadiens français n'étaient que les fidèles d'un « catholicisme de cierge éteint, qu'il faut combattre et rebouter beaucoup plus que la corruption du matérialisme ou de la libre pensée ou du judaïsme⁸⁷ ». D'ailleurs, Grignon s'était opposé à l'érection du crucifix à l'Assemblée législative du Québec, écrivant à Duplessis en 1937 :

Un peuple franchement catholique, c'est-à-dire détaché des biens terrestres et capable encore de sortir ses piastres [...] pourrait faire davantage. En face des provinces protestantes, M. Duplessis aurait dû témoigner pour Jésus et faire preuve d'un catholicisme plus vrai, plus ardent et plus sincère. Que n'a-t-il imposé une contribution directe d'un dollar à tout citoyen français et catholique de la province de Québec pour l'érection d'une croix colossale en or massif du poids de deux millions de dollars? Je suis sérieux⁸⁸.

⁸⁵ *Idem*, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, *op. cit.*, 1988, p. 187-191; Plusieurs anarcho-droitistes connurent la pauvreté, le rejet et l'oppression en raison de leur quête incomprise. Pierre Trépanier, «Victor Barbeau, anarchiste de droite», *loc. cit.*, p. 61. Selon Trépanier « cet idéal élève et tourmente. » *Ibid.*, p. 102-101; François Richard, *Les anarchistes de droite*, *op. cit.*, 1991, p. 109.

⁸⁶ Claude-Henri Grignon, «Un beau congrès ou le Bilan de nos misères», *loc. cit.*, p. 343.

⁸⁷ *Idem*, «L'orage sur Léon Bloy», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°10, première année, septembre 1937, p. 402.

⁸⁸ *Idem*, «Le Christ à Québec», *loc. cit.*, p. 56-59-60.

En dépit de son cléricalisme, Grignon affirmait son autonomie de pensée par la critique de certains religieux : « Parce que catholique, je ne suis pas un flagorneur de moines, ou de curés, même que bientôt, je prendrai la liberté d'en malmenier quelques-uns⁸⁹. » Il ajoutait : « Il importe peu que les religieux disent du bien ou du mal de mon œuvre. Je ne m'aplatiss pas devant les curés, moi; je les respecte trop pour cela. Je suis catholique et c'est ce qui embête mes adversaires⁹⁰. »

Sur le catholicisme de façade du journal *Le Devoir*, Grignon écrivait en 1937 :

Je ne sais rien de plus hypocrite, de plus "cierge éteint", de plus race que le catholicisme du *Devoir*, et c'est ce que tous les intellectuels catholiques du pays vous diront. [...]. Tout le monde comprendra que le catholicisme est autre chose. Le catholicisme est toute lumière. Il n'a pas peur de la vérité [...]. Le *Devoir*, c'est le catholicisme qui vend des scapulaires. Le vrai catholicisme, c'est de porter des scapulaires et naturellement de les acheter quand on a du cœur⁹¹.

La quête de l'absolu anarcho-droitiste revêt deux composantes dans la pensée de Grignon. Il est question d'un absolu catholique et d'un absolu paysan. Liés l'un à l'autre, nous considérons ces deux absolus comme les principes fondamentaux de son œuvre. Grignon dévoilait dans ses pamphlets en 1939 :

Les PAMPHLETS [...] défendront toujours l'Église catholique et la Paysannerie. Tout le reste nous importe peu. Que ce soit en politique ou en littérature, nous plaçons au-dessus de tout l'Église catholique puis, immédiatement après, la terre canadienne-française, la survivance du sol, sans laquelle nous périrons, mettez vous bien cela dans la tête, une fois pour toutes. [...] C'est vous dire que les PAMPHLETS veulent le triomphe de la sagesse par l'Église et par la terre⁹².

À l'opposé du catholicisme populaire et de « cierge éteint », le catholicisme tel que conçu par Grignon se voulait absolu. Notre intellectuel ne souhaitait pas faire de l'action catholique,

⁸⁹ *Idem*, «La gloire de comprendre», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°2, première année, janvier 1937, p. 88.

⁹⁰ *Idem*, «Médecin, guéris-toi toi-même», *loc. cit.*, p. 163.

⁹¹ *Idem*, «Du jaunisme au catholicisme», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°7, première année, juin 1937, p. 301.

⁹² *Idem*, «Et la guerre continue...», *loc. cit.*, p. 418.

mais « prendre parti pour la vérité contre l'erreur⁹³ ». Empreint de rigueur aristocratique, l'absolu catholique était une entreprise d'élévation spirituelle des Canadiens français, alors prisonniers de leur catholicisme de convenance. L'homme d'action devait s'incarner dans le christianisme. S'inspirant du catholicisme de Léon Bloy et des auteurs intransigeants, Grignon exprimait : « Il est ce paratonnerre dans ma vie spirituelle et dans ma vie temporelle, parce qu'il est le catholique tel que je le conçois : absolu⁹⁴. » Véritable planche de salut, le catholicisme se trouvait au-dessus de tout, Grignon écrivait en 1936 :

J'ajoute que notre salut politique réside tout entier dans notre foi et dans la pratique de la religion catholique. C'est la seule lumière qui préservera la patrie en danger comme c'est la seule lumière qui tuera le communisme. Je n'en vois pas d'autre⁹⁵.

Grignon désirait guider les Canadiens français vers une pratique authentique de la religion catholique. Il voulait leur insuffler un esprit de foi :

Soyez catholique. Soyez-le rondement, absolument. Apprenez la liturgie. Revenez souvent au *petit* catéchisme. [...] Nourrissez-vous de littérature catholique. Pratiquez sans ostentation, mais pratiquez avec une certaine noblesse. L'homme est une charogne, une pourriture. Lavez-vous souvent. Confessez-vous. C'est la seule hygiène véritable. [...] Soyez des catholiques convaincus, [...]. Le catholicisme est une force terrible. [...] c'est le catholicisme qui gagnera la guerre⁹⁶.

Se considérant lui-même comme un écrivain catholique⁹⁷, Grignon luttait pour le « rayonnement de la littérature catholique dans le monde et le triomphe absolu du Christ sur la terre française d'Amérique?⁹⁸ ». Dans *Un homme et son péché*, notre intellectuel fit la

⁹³ *Idem*, «L'honneur de servir», *loc. cit.*, p. 126.

⁹⁴ *Idem*, «Une noble passion», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°5, deuxième année, avril 1938, p. 235.

⁹⁵ *Idem*, «À mes abonnés, à mes lecteurs», *loc. cit.*, p. 3. Les italiques sont de Grignon.

⁹⁶ *Idem*, «Qu'avez-vous à dire aux étudiants», *loc. cit.*, p. 41.

⁹⁷ *Idem*, «Les Pédications de Victor Barbeau», *loc. cit.*, p. 271.

⁹⁸ *Idem*, «La fin du monde est proche», *loc. cit.*, p. 204.

démonstration de la littérature catholique : « Une bonne moitié du roman est consacré à la glorification de la charité chrétienne et de la doctrine catholique⁹⁹. »

Ceci nous amène à étudier l'absolu paysan. Grignon considérait la terre comme la solution miracle aux maux engendrés par la crise économique de 1929 :

Il faut revenir aux mœurs patriarcales d'autrefois. Le retour à la terre n'est pas tant un remède à la crise économique qu'à la crise morale. La terre n'attend que des bras pour produire et rendre l'homme meilleur. Et votre indépendance¹⁰⁰.

Intellectuel d'absolu, Grignon espérait que tous les Canadiens français deviennent des paysans : « Remarquez que s'il n'en dépendait que de ma volonté je souhaiterais voir tous les Canadiens-français paysans, pas autre chose. Vous direz que je suis absolu. Je suis un absolu. Puis, après?¹⁰¹ » Dans le même ordre, il couronnait :

Il m'importe peu de voir tout le commerce et toute l'industrie aux mains des Anglais et des Juifs pourvu que trois millions de Canadiens français fussent des paysans catholiques et ne parlant que le français. Ce serait là notre force et notre personnalité¹⁰².

Chez Grignon, l'absolu paysan diffère toutefois du discours ruraliste tel que prêché par Lionel Groulx. Selon Groulx, la ruralité et la vie paysanne avaient rendu possible la survivance de la culture canadienne-française. Par contre, la terre n'était pas la seule condition de cette survivance, ni même la principale¹⁰³. Pour sa part, Grignon regardait la terre comme l'élément fondamental qui avait rendu possible la survivance des Canadiens français :

Je n'ai foi que dans la terre. Je mets toute ma confiance en la paysannerie pourvu qu'on ne tente pas à industrialiser l'agriculture. Si nous sommes encore un peuple

⁹⁹ *Idem*, «Médecin, guéris-toi toi-même», *loc. cit.*, p. 162.

¹⁰⁰ *Idem*, *Le Déserteur et autres récits de la terre*, *op. cit.*, 2012 [1978], p. 57.

¹⁰¹ *Idem*, «Canadiens-français, réveillez-vous», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°9, deuxième année, août 1938, p. 407-408.

¹⁰² *Idem*, «Notre aquarium national», *loc. cit.*, p. 316.

¹⁰³ Damien-Claude Bélanger, «Lionel Groulx et la Franco-Américanie», Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, 2000, p. 54.

français de trois millions sur le sol d'Amérique, nous ne le devons pas à l'argent, ni au commerce, ni à nos mines, ni à l'industrie, nous le devons à nos pères¹⁰⁴.

La terre régularisait l'ordre social, la vie en société, l'épargne, et comme étudié plus haut, concédait la liberté à son possesseur :

Le monde organisé sort de la terre; le monde organisé sort de la paysannerie. [...] Le pain engendra l'épargne ou le grenier. Puis, ce fut le bien-être, l'indépendance, la liberté, le plus précieux des biens que les habitants des villes recherchent sans cesse et meurent sans l'avoir atteint. On admet généralement que la liberté est une des principales conditions du bonheur¹⁰⁵.

En 1941, dans *L'Action nationale*, le pamphlétaire nous livra un plaidoyer en faveur de son ruralisme doctrinal. La survivance des Canadiens français et de la littérature était fatalement liée à la terre. La terre protégeait la foi catholique, la langue, la tradition et la culture¹⁰⁶ : « Le mot « sol » [...] contient tout le passé toutes nos traditions, nos mœurs, notre foi et notre langue. Retranchez le sol de notre vie sociale, économique, politique et il n'est point de culture canadienne-française¹⁰⁷. »

Pas ailleurs, Grignon plaçait le salut de la paysannerie au dessus de ses intérêts politiques et partisans. Il précisait dans l'Introduction des *Pamphlets de Valdombre* :

*Je tiens à déclarer ici publiquement qu'aucune raison ne justifie, pour le moment, mon adhésion à tel ou tel parti politique qui refuse de reconnaître la présence du passé. Je précise, toutefois, que j'appuierai de toutes mes forces le parti politique qui gardera pour but capital le salut des paysans et le maintien de la paysannerie canadienne-française [...]*¹⁰⁸.

Durant toute sa vie, Grignon fut empreint de ces absolus catholique et paysan. En effet, il écrivait à Mgr Émilien Frenette en 1960 : « Depuis bientôt quarante ans que je tiens une plume je

¹⁰⁴ Claude-Henri Grignon, «À Damien Bouchard», *loc. cit.*, p. 139.

¹⁰⁵ *Idem*, «L'homme n'aime plus la terre», *Les Pamphlets de Valdombre*, n°6, première année, mai 1937, p. 246.

¹⁰⁶ *Idem*, «Notre culture sera paysanne, ou ne sera pas», *loc. cit.*, p. 538-539-540-541.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 543.

¹⁰⁸ *Idem*, «À mes abonnés, à mes lecteurs» *loc. cit.*, p. 4. Les italiques sont de Grignon.

n'ai pas dévié d'une ligne droite que je m'étais tracée. La défense du régionalisme, de la tradition, d'un passé paysan et catholique duquel nous sortons tous¹⁰⁹. »

Pour conclure, l'aristocratie grignonien était fidélité au passé. Grignon désirait inculquer aux hommes la force et le courage des ancêtres. Notre intellectuel plaçait le peuple en face de la vérité et de la misère, car il était convaincu que les hommes ne pouvaient s'élever qu'en surmontant l'adversité. Ainsi, son « chefisme » fut un appel à un guide ultime qui pousserait le peuple à s'éveiller. La « figure indépendante » représentait l'aboutissement logique d'une vie de combat et de liberté. Penseur d'absolu, Grignon se consacra à la défense de l'Église catholique et de la paysannerie. Toutes ses idées furent l'affaire d'un penseur d'absolu et d'un libertaire.

¹⁰⁹ Lettre de Claude-Henri Grignon à Mgr Émilien Frenette, Sainte-Adèle, 13 avril 1960, Bibliothèque et archives nationales du Québec, fond Claude-Henri Grignon, MSS246, bobine 32, p. 0874.

CONCLUSION

Claude-Henri Grignon nous a laissé une œuvre fort complexe. L'homme ne fut pas seulement un scénariste qui témoignait d'un passé révolu aux tournures folkloriques et dont l'objectif était d'épater le grand public. Par ailleurs, Grignon ne fut pas qu'un simple intellectuel passéiste et réactionnaire qui pestait contre les réformes de la Révolution tranquille ou encore un colérique enragé qui cherchait constamment la polémique. Il fut un intellectuel qui a constamment bataillé afin de propager ses idées. En effet, il n'a jamais été *politically correct*.

En somme, c'est afin de comprendre la pensée de Grignon que nous l'avons rattaché à un courant qui trouve son noyau intellectuel en France. L'importance de la contribution de l'anarcho-droitisme, à la compréhension de la pensée de notre intellectuel, nous paraît indéniable. C'est en étudiant les nombreux écrits de Grignon que nous avons découvert que son discours correspondait aux caractéristiques de l'anarcho-droitisme. Ainsi, l'anarcho-droitisme a apporté un nouveau regard sur son œuvre complète. Cette sensibilité intellectuelle nous a permis d'appréhender les paradoxes et les contradictions de sa pensée.

Nous avons vu jusqu'à quel point la conception de la liberté de Grignon fut marquée par les idées du libéralisme « rouge » de Jules-Édouard Prévost et du libertarisme d'Olivar Asselin. Ensuite, ce sont les penseurs anarcho-droitistes français, dont Léon Bloy et Léon Daudet, qui ont accentué les tendances anarchistes et aristocratiques de sa pensée. Grignon importait et empruntait des idées françaises pour ensuite les réintégrer dans le contexte sociopolitique canadien-français de son époque. Son parcours de vie sinueux et non orthodoxe, qui fut secoué

par la pauvreté et l'emprisonnement, a également intensifié son attrait pour le marginalisme intellectuel.

Par ailleurs, nous avons saisi les principes de son refus de la démocratie. Son antiparlementarisme, son rejet du suffrage universel et son opposition au gouvernement représentatif émergeaient d'un profond sentiment anti-grégaire anarcho-droitiste. Grignon ne pouvait concevoir un système politique qui étouffait les convictions personnelles d'un individu dans les grands enthousiasmes de masse. Il s'affirmait au nom des libertés individuelles contre la « démagogie du consensus ». À l'inverse, mais toujours en anarcho-droitiste, c'est afin de défendre sa propre liberté que Grignon a soutenu les gouvernements démocratiques au cours de la Deuxième Guerre mondiale. Il a également rejeté la dictature et la voie corporative pour les mêmes raisons.

Grignon fut un intellectuel qui embrassait la voie du concret. La haine des intellectuels est donc apparue de ce réalisme triomphant. À cet égard, Grignon écrivait que les auteurs devaient continuellement faire preuve de réalisme dans leurs œuvres. Il ne pouvait rester impassible vis-à-vis l'incapacité des intellectuels canadiens-français à fusionner leurs pensées à des actions véritables, si bien qu'il accusait les intellectuels d'entretenir les pouvoirs en place et les gouvernements. Le réalisme de Grignon s'est également transposé de la littérature à la société. Par exemple, il était incapable de garder le silence à l'égard des réformes et des bouleversements qu'apportait la Révolution tranquille. Son traditionalisme procédait de ce réalisme intellectuel, car Grignon refusait les changements que lui proposaient ces « utopistes » de la première heure.

Chez notre pamphlétaire, la révolte constitutive a dépassé les mots, les lettres et les paroles qu'il a employés. En réalité, elle fut intégrale. Celle-ci était envoyée à la face de la société

canadienne-française. Grignon se rebellait contre l'emprise du « consensus socioculturel » sur les mentalités. Pour lui, l'enseignement qui était prodigué dans les établissements scolaires supérieurs étouffait toute originalité de création. Sa révolte constitutive s'est, par ailleurs, déployée contre les politiciens qu'il caricaturait comme des hommes de paille. Derrière ses critiques du gouvernement Duplessis se révélait une condamnation globale de la population prisonnière des modes et des slogans. Dans ce même ordre d'idée, sa haine de l'argent, qu'il a diffusée dans *Un homme et son péché*, visait à dénoncer les profiteurs, les riches et les bourgeois. Ce fut une critique de l'argent-Dieu et de l'argent-roi qui corrompaient la morale. Grignon exposait ses appréhensions en anarcho-droitiste contre la luxure, le matérialisme et le modernisme. Il pensait que la modernité plongeait directement la société occidentale dans la déchéance spirituelle et intellectuelle. Plus que de simples gémissements, la révolte constitutive poussait les hommes à accéder à la Vérité. Pour Grignon, seule l'anarchie littéraire pouvait libérer et réveiller les hommes de leur torpeur.

La révolte constitutive jaillissait de la liberté authentique de Grignon. Cette liberté intérieure était affirmée par le Moi au-dessus de tout. Le « Moi » révélait la radicalité de l'individualisme de notre intellectuel. Source de légitimité, d'originalité et d'indépendance, le Moi au-dessus de tout se trouvait à la base des œuvres littéraires et intellectuelles de Grignon. À l'exemple de la liberté anarcho-droitiste, Grignon concevait la liberté comme un privilège que se méritaient certains hommes, à la suite de gestes et d'actions. Dans le discours grignonien, c'est la liberté individuelle qui primait.

Dans le dernier chapitre, nous nous sommes penché sur l'aristocratie grignonien. Nous avons alors constaté que ce nostalgique du passé puisait les fondements de son culte de l'exigence aristocratique dans le répertoire des valeurs ancestrales. Sa rigueur aristocratique s'est

extériorisée par la promotion de la « figure indépendante ». La « figure indépendante » représentait la liberté assumée chez un individu. Selon sa conception inégalitaire, l'élévation intellectuelle devait passer par la critique de la léthargie généralisée. À ses yeux, la société était témoin de l'avènement « d'hommes supérieurs ». Les « hommes supérieurs » ou les journalistes de combat avaient le devoir de guider la population. C'est à partir de cette idée, qui émergeait de son aristocratie, que Grignon en était venu à espérer l'avènement d'un chef charismatique originaire « des couches profondes du peuple ».

Pour ce qui est de la chasse à l'absolu anarcho-droitiste, c'est au nom même du catholicisme véritable que Grignon attaquait le catholicisme routinier des Canadiens français. L'absolu religieux de Grignon s'est affirmé par un catholicisme intransigeant. La seconde facette de son absolu s'est illustrée par son ruralisme doctrinal. Grignon espérait que tous les Canadiens français reviennent à la terre et qu'ils deviennent des paysans.

François Richard a soulevé une thèse intéressante en ce qui a trait à l'anarchisme de droite. Il s'agit de la conception de « l'inutilisable anarchiste de droite ». Compte tenu de leurs propos incendiaires et de leur « Moi » qu'ils placent au-dessus de tout, les anarcho-droitistes apparaissent dans la culture populaire comme des êtres « inutilisables ». Nous n'avons qu'à penser à la haine de l'argent et à l'antisémitisme extrême d'Édouard Drumont ou encore au catholicisme étrange et au dandysme de Jules Barbey d'Aurevilly. Les anarcho-droitistes sont généralement perçus comme des penseurs qui se situent hors de l'orthodoxie. Leurs théories et leurs idées ne sont que très rarement empruntées, car elles sont jugées trop particulières et personnelles¹.

¹ François Richard, *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*, op. cit., 1988, p. 131-132-135-144.

Suivant la thèse de « l'inutilisable anarchiste de droite », nous pensons que Grignon fut un intellectuel « inutilisable » au Canada français. De toute évidence, notre intellectuel fut « inutilisable » en raison de son penchant pour la polémique et le pamphlet, « quitte à retourner dans ma sainte misère² », écrivait-il.

Grignon fut « inutilisable » pour son « régionalisme littéraire réaliste » qui fustigeait, coup sur coup, les écrivains exotiques et les régionalistes³. Sans oublier son catholicisme intransigeant et son christianisme vécu de vive voix qu'il lançait à la face des « catholiques de cierges éteints⁴ ». Nous pensons à sa haine intégrale de l'argent dans *Un homme et son péché*, et qui lui faisait se demander : « Serons-nous toujours un peuple d'avares et d'avachis? Est-ce que nous plaçons l'argent au-dessus des commandements de Dieu et de l'enseigne de l'Église⁵. » « Inutilisable » pour avoir défendu un ruralisme absolu et qui souhaitait « voir tous les Canadiens-français paysans, pas autre chose⁶ ». « Inutilisable », car il est resté fidèle à un passé révolu et qu'il a exprimé un discours antimoderniste excessif, jusqu'à livrer la guerre aux « écrivains nébuleux et cruels, des rêveurs [qui méprisaient] publiquement notre "passé agricole", c'est à vomir de dégoût⁷ ». Toutes ces idées furent émises par un intellectuel anarcho-droitiste qui ne recherchait aucunement l'approbation du grand public. Grignon a exprimé ses idées librement afin de faire valoir son individualité et ses opinions personnelles.

Cependant, comme tout intellectuel prolifique, l'œuvre intellectuelle de Grignon est parsemée de contradictions, particulièrement dans son rapport au régime politique et au pouvoir.

² Lettre de Claude-Henri Grignon à Olivar Asselin, Québec, 23 décembre 1935 dans Claude-Henri Grignon, *Olivar Asselin, Le pamphlétaire maudit*, op. cit., 2007, p. 323.

³ Dominique Garand, *La griffe du polémique. Le conflit entre les régionalistes et les exotiques*, op. cit., 1989, p. 49.

⁴ Lettre de Claude-Henri Grignon à Olivar Asselin, 22 mai 1933 dans Claude-Henri Grignon, *Olivar Asselin, Le pamphlétaire maudit*, op. cit., 2007, p. 259.

⁵ *Idem*, «Le Christ à Québec», loc. cit., p. 66.

⁶ *Idem*, «Canadien-français, réveillez-vous!», loc. cit., p. 407.

⁷ *Idem*, «Les Gros Chars», *Le journal des Pays d'en Haut*, vol. 1, n°19, 1^{er} juillet 1967, p. 2.

Méprisant les masses et rejetant la voie révolutionnaire, Grignon n'a jamais véritablement développé sa pensée sur l'instauration d'un « nouveau pouvoir ». Que ce soit la mort de la démocratie, du « gouvernement de groupe », de la monarchie absolue ou de l'avènement du chef à la tête du Canada français au cours des années trente, notre intellectuel n'a pas explicité, et ce, avec précision, sur le moyen d'établir tous ces régimes. En fait, dans les écrits de Grignon, le rapport au régime politique reste flou. Il lança des idées et aspirait au changement, mais concrètement, il resta muet sur des questions et des points pourtant très essentiels. Grignon est donc « irrécupérable » dans la mesure où il se contredisait allègrement. Tantôt notre intellectuel souhaitait la mort de la démocratie, tantôt, en 1940, il se battait pour la préserver. Grignon méprisait le peuple, mais appelait toutefois à la montée d'un chef issu des « couches profondes du peuple ouvrier et paysan ». Il accusait les hommes de sombrer dans une « léthargie inquiétante », mais préconisait la coopération et la formation d'un « gouvernement de groupe ». Grignon se révoltait contre l'instruction, mais constatait avec violence et amertume du manque d'institution scolaire supérieure au Canada français. Grignon admirait quelques dictateurs, dont Franco, Salazar et Mussolini, mais proscrivait la dictature.

À notre avis, ces nombreuses incohérences s'expliquent par le désir de Grignon de se distinguer du « monolithisme » idéologique au Canada français pendant l'entre-deux-guerres et de la « cohésion » des idées au cours de la Révolution tranquille. Il fut, en fait, un intellectuel original à la pensée fondamentalement inégalitaire et opposée à toute forme de contrainte à l'expression de l'individualité, qu'elle provienne de la tyrannie des masses (démocratie libérale et parlementaire, révolution prolétarienne, corporatisme étatiste, syndicalisme) ou de la tyrannie des dictateurs (fascisme). L'homme des Laurentides s'est toujours dépeint comme un « esprit

libre ». Sur ce point précis, nous devons admettre que Grignon n'a jamais fait preuve d'incohérence.

Notre thèse a voulu apporter une nouvelle dimension à la pensée de Grignon. Toutefois, notre étude ne s'est pas expressément penchée sur les autres intellectuels anarcho-droitistes du Canada français. Une analyse historique et globale de l'anarchisme de droite au Canada français reste à faire. L'étude de la marge nous renseigne sur la diversité des courants de droite, mais également sur la richesse des idées minoritaires, et ce, de tous les horizons idéologiques. De cette thèse de maîtrise vouée à la pensée politique de Claude-Henri Grignon, nous espérons ouvrir sur un chantier encore plus considérable en histoire intellectuelle. Peu ou prou se sont penchés sur l'importance des courants de pensée « non conformistes » au sein du Canada français. Nous concluons ici sur un champ de l'histoire intellectuelle qui reste à être étudié.

BIBLIOGRAPHIE

1. Sources primaires

L'Avenir du Nord. (1916-1945)

La Minerve. (1920)

Le Nationaliste. (1921-1922)

Le Mâtin. (1922-1923)

Le Canada. (1931-1933)

Le Petit Journal. (1931)

Le cri du nord. (1930)

La Renaissance. (1935)

La Nation. (1936-1939)

Le Journal des Pays d'en Haut. (1967-1968)

Les Pamphlets de Valdombre, 5 volumes

Tome 1 : 1^{er} décembre 1936-1^{er} novembre 1937, 556 p.

Tome 2 : décembre 1937- novembre 1938, 562 p.

Tome 3 : décembre 1938-1^{er} novembre 1939, 461 p.

Tome 4 : juin 1940-mars-avril 1941, 415 p.

Tome 5 : mars-avril 1942-juin 1943, 246 p.

BAnQ de Montréal (Montréal). Fond Claude-Henri Grignon (MSS71).

BAnQ de Montréal (Montréal). Fond Claude-Henri Grignon (MSS123).

BAnQ de Montréal (Montréal). Fond Claude-Henri Grignon (MSS246).

BAnQ de Montréal (Montréal). Fond Marcel Hamel (MSS 208).

BAnQ de Montréal (Montréal). Fond Famille Prévost (P268).

GRIGNON, Claude-Henri. «Les Vivants et les autres». vol. 1 (1922), p. 1-15.

GRIGNON, Claude-Henri. *Le secret de Lindbergh*. Montréal, Aux Éditions de la porte d'or, 1928. 209 p.

GRIGNON, Claude-Henri. *Ombres et clameurs*. Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1933. 204 p.

GRIGNON, Claude-Henri. *Un homme et son péché*. Outremont, Stanké, 2002. 236 p.

GRIGNON, Claude-Henri. *Précision sur Un homme et son péché*. Montréal, Éditions du Vieux Chêne, 1936. 107 p.

GRIGNON, Claude-Henri. *Le Déserteur et autres récits de la terre*. Montréal, Stanké, 1978. 219 p.

GRIGNON, Claude-Henri «Notre culture sera paysanne, ou ne sera pas». *L'Action nationale*, vol. XXII (1941), p. 538-543.

GRIGNON, Claude-Henri. Préface dans Pierre Dagenais. *Contes de la pluie et du beau temps*. Montréal, Cercle du livre de France, 1954, p. 11-20.

GRIGNON, Claude-Henri. Préface dans Sœur Saint-Louis-de-Gonzague. *Léon Bloy face à la critique*. Nashua, New-York, 1959, p. 7-16.

GRIGNON, Claude-Henri. Préface dans T. D. Bouchard. *Mémoire de T. D. Bouchard. Tome III*. Montréal, Beauchemin, 1960, p. 9-12.

GRIGNON, Claude-Henri «Arthur Buies ou l'homme qui cherchait son malheur». *Cahier de l'Académie canadienne-française*, vol. 7 (1963), p. 29-42.

GRIGNON, Claude-Henri «Dandy et pamphlétaire». *Présence de Victor Barbeau*, vol 1 (1963), p. 23-29.

GRIGNON, Claude-Henri. *Olivar Asselin, le pamphlétaire maudit*. Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2007, 338 p.

2. Études portant sur Claude-Henri Grignon

ANDRÈS, Bernard «Pour une grammaire de l'énonciation pamphlétaire». *Études littéraires*, vol. 11, n° 2 (1978), p. 351-372.

BETRAND, Luc. *Claude-Henri Grignon*. Québec, Éditions FM, 1989. 193 p.

BERTRAND, Luc. *Un peuple et son avare. Sources et histoire d'un téléroman*. Outremont, Libres Expression, 2002. 318 p.

BONNEVILLE, Jean-Pierre. *Études littéraires. De Valdombre à André Gide*. Val d'Or, Éditions des Quatre-Saisons, 1948, p. 9-51.

DESCÔTEAUX, Rosa. *Les sources d'un homme et son péché*. Thèse de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1969. 106 p.

DOUCET, Bernard. *La posture discursive du pamphlétaire chez C-H Grignon (analyse socio-critique des Pamphlets de Valdombre)*. Mémoire de Maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1980. 132 p.

CELLARD, Karine, «Au terme de l'«âge de la critique» : Valdombre et le chant du cygne du régionalisme» dans Yvan Lamonde et Denis Saint-Jacques. *1937 : un tournant culturel*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, p. 239-254.

FRANCOLI, Yvette «Frère de mon art : Claude-Henri Grignon-Alfred Desrochers (1930-1943)», *Voix et images*, vol. 16, n°1 (1990), p. 44-52.

MALLOOF, Georges «Claude-Henri Grignon : Esquisse biographique». *Modern Language Studies*, vol 6, n°2 (automne 1976), p. 38-47.

MARCIL, Dominique. *Construction d'un ethos critique : Discours sur la littérature canadienne-française dans les Pamphlets de Valdombre de Claude-Henri Grignon*. Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2007. 95 p.

PARADI, Jules. *Séraphin capitaliste*. Mémoire de maîtrise, Québec, Université Laval, 1984. 219 p.

ROUXEL, Pierre. *Claude-Henri Grignon (1894-1976), polémiste (1916-1943). Introduction à Claude-Henri Grignon*. Thèse de doctorat, Ottawa, Université d'Ottawa, 1987. 1192 p.

SIROIS, Antoine «Les pamphlétaires dans l'intimité : la correspondance entre Olivar Asselin et Claude-Henri Grignon». *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, vol. 9 (hivers/printemps 1985), p. 89-99.

SIROIS, Antoine et Yvette FRANCOLI. *Un homme et son péché. Édition critique*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1986. 256 p.

3. Ouvrages généraux

APPARU, Jean-Pierre. *La droite aujourd'hui*. Paris, Albin Michel, 1979. 393 p.

BAECHLER, Jean. *Qu'est-ce que l'idéologie?* Paris, Gallimard, 1976. 405 p.

BALTHAZAR, Louis. *Bilan du nationalisme au Québec*. Montréal, l'Hexagone, 1986. 212 p.

BÉNÉTON, Philippe. *Le conservatisme*. Paris, Presses universitaires de France, 1988, 121 p., coll. «Que sais-je», no. 2410.

BOURSEILLER, CHRISTOPHE. *Extrême droite. L'enquête*. Paris, Éditions François Bourin, 1991. 235 p.

COLSON, Daniel. *Petit lexique philosophique de l'anarchisme. De Proudhon à Deleuze*. Paris, Librairie Générale Française, 2001. 352 p.

DUMONT, Fernand, Jean HAMELIN et Jean-Paul MONTMINY, dir. *Idéologie au Canada français. 1940-1976*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1981.

DUMONT, Fernand, Jean HAMELIN et Jean-Paul MONTMINY, dir. *Idéologie au Canada français. 1930-1939*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1978, 361 p.

HAMELIN, Jean. *Histoire du catholicisme québécois. Tome 2. De 1940 à nos jours*. Montréal, Boréal Express, 1984. 425 p.

LAMONDE, Yvan. *La modernité au Québec. La crise de l'homme et de l'esprit (1929-1939)*. Éditions Fides, 2011. 323 p.

MONIÈRE, Denis. *Le développement des idéologies au Québec : des origines à nos jours*. Montréal, Québec-Amérique, 1977. 381 p.

PARENTEAU, Danic et Ian PARENTEAU. *Les idéologies politiques. Le clivage gauche-droite*. Québec, Presses de l'Université du Québec, 2009. 194 p.

POLIN, Claude. *Le totalitarisme*. Paris, Presses Universitaire de France, 1982. 127 p., coll. «Que Sais-je», no 2041.

PRÉPOSIET, Jean. *Histoire de l'anarchisme*. Paris, Librairie Jules Tallandier, 1993. 500 p.

RÉMOND, René. *Les droites en France. De la Première restauration à la V^e République 1815-1940*. Paris, Aubier Montaigne, 1968. 235 p.

ROY, Fernande. *Histoire des idéologies au Québec au XIX^e et XX^e siècles*. Montréal, Boréal, 1993. 127 p.

SIRINELLI, Jean-François, éd. *Les droites françaises. De la Révolution à nos jours*. Paris, Gallimard, 1995. 925 p.

VINET, Bernard, *Pseudonyme québécois*. Québec, Éditions Garneau, 1974. 361 p.

4. Monographies et ouvrages spécialisés

ANGENOT, Marc. *La parole de pamphlétaire*. Paris, Payos, 1995. 97 p.

BÉLANGER, André J. *L'apolitisme des idéologies québécoises : le grand tournant de 1934-1936*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1974. 392 p.

BOILY, Frédérick. *La pensée nationaliste de Lionel Groulx*. Québec, Les Éditions du Septentrions, 2003. 229 p.

BOUDON, Raymond. *L'idéologie ou l'origine des idées reçues*. Paris, Fayard, 1986. 325 p.

CARÉ, Sébastien. *La pensée libertarienne. Genèse et fondement d'une utopie libérale*. Paris, Presses Universitaires de France, 2009. 359 p.

- CHARTIER, Daniel. *L'émergence des classiques. La réception de la littérature québécoise des années 1930*. Montréal, Fides, 2000. 307 p.
- CHOQUETTE, Adrienne. *Confidences d'écrivains canadiens-français*. Trois-Rivières, Les Éditions du Bien Public, 1939. 236 p.
- DION, Léon. *Nationalisme et politique au Québec*. Montréal, Hurtubise HMH, 1975. 177 p.
- DION, Léon. *Québec 1945-2000, tome 2. Les intellectuels et le temps de Duplessis*. Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993. 252 p.
- DUSSAULT, Gabriel. *Le curé Labelle. Messianisme, utopie et colonisation au Québec 1850-1900*. Montréal, Hurtubise HMH, 1983. 387 p.
- FORTIN, Andréa. *Passage de la modernité. Les intellectuels et leurs revues*. Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993. 406 p.
- GÉLINAS, Xavier. *La droite intellectuelle québécoise de la Révolution tranquille*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2007. 481 p.
- GOYETTE, Julien, Lionel Groulx. *Une anthologie*, Montréal, BQ, 1998. 312 p.
- HAYWARD, Annette. *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931). Vers l'autonomisation de la littérature québécoise*. Ottawa, Le Nordir, 2006. 622 p.
- KELLY, Stéphane, dir. *Les idées mènent le Québec. Essais sur une sensibilité historique*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2003. 222 p.
- LAMONDE, Yvan. *Combat libéraux au tournant du XX^e siècle*. Montréal, Fides, 1995. 285 p.
- LAMONDE Yvan et D. OLIVIER. *Les bibliothèques personnelles au Québec. Inventaire analytique et préliminaire des sources*. Montréal, BNQ, 1983. 131 p.
- LAVERTU, Yves. *L'affaire Bernonville. Le Québec face à Pétain et à la collaboration (1948-1951)*. Montréal, VLB, 1994. 217 p., coll. «Études québécoises», no 36.
- LOUBET DEL BAYLE, Jean-Louis. *Les non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*. Paris, Éditions du Seuil, 2001.
- MARQUES, Jean-Noël. *Léon Daudet*. Paris, Librairie Arthène Fayard, 1971. 476 p.
- NATAF, André. *La vie quotidienne des anarchistes en France 1880-1910*. Paris, Hachette, 1986. 350 p.
- ORY, Pascal. *L'anarchisme de droite ou du mépris comme une morale, le tout assorti de réfections plus générales*. Paris, Bernard Grasset, 1985. 288 p.
- ORY, Pascal et Jean-François SIRINELLI. *Les intellectuels de Dreyfus à nos jours*. Paris, Armand Colin, 1986. 263 p.

PELLETIER-BAILLARGEON, Hélène. *Olivar Asselin et son temps. Le maître*. Montréal, Fides, 2010. 370 p.

POMEYROLS, Catherine. *Les intellectuels québécois : Formation et engagement 1919-1930*. Montréal, L'Harmattan, 1996. 537 p.

RICHARD, François. *L'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine*. Paris, Presses Universitaires de France, 1988. 241 p.

RICHARD, François. *Les anarchistes de droite*. Paris, Presses Universitaires de France, 1991. 125 p., coll. «Que Sais-je», no 2580.

RICHARD, François. *Micberth anarchiste de droite*. Paris, Comédit, 1992. 227 p.

ROY, Fernande. *Progrès, harmonie, liberté. La pensée des milieux d'affaires francophones à Montréal au début du siècle*. Montréal, Boréal, 1993. 301 p.

SÉRANT, Paul. *Les dissidents de L'Action française*. Paris, Copernic, 1978. 323 p.

SERVAIS-MAQUOIS, Mireille. *Le roman de la terre au Québec*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974. 269 p.

STEINMAN, Jean. *Léon Bloy*. Paris, Les Éditions du Cerf, 1956. 464 p.

TREMBLAY-DAVIAULT, Christiane. *Structure mentales et sociales du cinéma québécois (1942-1953). Un cinéma orphelin*. Montréal, Québec/Amérique, 1981. 355 p.

5. Articles de périodiques et d'ouvrages collectifs

BALMAND, Pascal «François Richard, l'anarchisme de droite dans la littérature contemporaine». *Vingtième siècle*, vol. 21 (1989), p. 137-138.

BARRAL, Pierre. «La terre» dans Jean-François Sirinelli. *Histoire des droites en France. Tome 3, Sensibilité*. Paris, Gallimard, 1992, p.

BÉDARD, Éric «Penser le conservatisme». *Recherches sociographiques*, vol. XLVI, n°3 (septembre-décembre 2005), p. 453-471.

BÉLANGER, André J. «Les événements politiques dans les années 1950» dans J.-F. Léonard. *Georges-Émile Lapalme*. Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 1988, p. 121-132.

BEAUCHEMIN, Jacques. «Conservatisme et traditionalisme dans le Québec de Duplessis : aux origines d'une confusion conceptuelle» dans Alain Gagnon et Michel Sara-Bourmet. *Duplessis entre la grande noirceur et la société libérale*. Montréal, Éditions Québec Amérique, 1997, p. 33-55.

BERNIER, Conrad, «Le rêve d'enfance de Grignon : écrire pour rester libre», *La Presse*, vol. 92, n°86, (10 avril 1976), p. 15.

BERTHIAUME, Pierre. «La pensée paradoxale d'Olivar Asselin» dans Paul Wyczynski, François Gallays et Sylvain Simard. *L'essai et la prose d'idée au Québec. Naissance et évolution d'un discours d'ici recherche et érudition forces de la pensée et de l'imaginaire bibliographie. Tome VI*, Montréal, Fides, 1985, p. 379-395.

BRUNET, Michel. «Trois dominantes de la pensée canadienne-française : l'agriculturisme, l'antiétatisme et le messianisme», dans *La présence anglaise et les Canadiens : études sur l'histoire de la pensée de deux Canada*. Montréal, Beauchemin, 1968, p. 113-166.

CAMPEAU, Sylvain «De l'idolâtrie des formes. La poésie des exotiques». *Voix et images*, vol. 19, n°2 (1994), p. 342-362.

CORBEIL, Pierre «L'agriculturisme : le ruralisme québécois dans une perspective multiconfessionnelle et nord-américaine». *Les cahiers d'histoires du Québec au XX^e siècle*, n°5, (printemps 1996), p. 115-124.

CÔTÉ, Sébastien «La (Non-) réception critique de Céline et de Drieu La Rochelle dans les périodiques québécois des années 1930 : Ignorance ou esprit Chouan?». *Mens*, vol. 4, n°1 (automne 2003), p. 39-67.

COURTEAU, GUY «Léon Bloy en Amérique française». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 13, n°1, (juin 1959), p. 81-92.

DARD, Olivier «De la rue de Rome au Canada français : Influences ou transfert?». *Mens*, vol. 8, n°1 (automne 2007), p. 7-66.

DUMONT, Fernand. «Vie intellectuelle et société depuis 1945. La recherche d'une nouvelle conscience» dans Pierre de Grandpré. *Histoire de la littérature française au Québec. Tome III*. Montréal, Librairie Beauchemin, 1969, p. 16.

DUPUIS, Jean-Claude «L'appel au chef. Groulx et l'action politique». *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, n°8 (automne 1997), p. 94-99.

Entretien avec François Richard «Les anarchistes de droite contre l'esprit bourgeois». *Revue élément*, n°72 (1991), p. 32.

FALARDEAU, Jean-Charles. «Vie intellectuelle et société entre les deux guerres» dans Pierre de Grandpré. *Histoire de la littérature française au Québec. Tome II*. Montréal, Librairie Beauchemin, 1969, p. 187-198.

FORTIN, André «Les intellectuel du Québec à travers leurs revues». *Recherches sociographiques*, XXXI (1990), p. 169-200.

GIGUÈRE, Richard «Alfred DesRochers et Albert Pelletier : deux critiques et essayistes modernes». *Voix et images*, vol. 17, n°2 (1992), p. 219-231.

GODIN, Gérald «Le péché de Grignon : Dire sa vérité en huit heures par jour», *Maclean*, vol. 4, n  8 (août 1964).

HARDY, Dominic «*Un valentin au grand Maurice* - Léon Bloy, Olivar Asselin et Robert Lapalme : essai sur un problème de transfert culturel dans l'histoire de la caricature au Québec». *Mens*, vol. XII, n  2 (printemps 2012), p. 103-143.

HAYWARD, Annette «Marcel Dugas, défenseur du modernisme». *Voix et images*, vol. 17, n  2 (1992), p. 184-202.

HAYWARD, Annette «Régionalisme au Québec au début du siècle». *Tangence*, vol. 40 (1993), p. 7-27.

LAMONDE, Yvan. «L'époque des Francs-tireurs : les intellectuels au Québec (1900-1930)» dans Manon Brunet et Pierre Lanthier. *L'inscription sociale de l'intellectuel*. Sainte-Foy/Paris, PUL-L'Harmattan, 2000, p. 189-212.

LAMONDE, Yvan «Les intellectuels francophones au Québec au XIX   siècle : questions préalables». *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 48, n  2 (automne 1994), p. 153-185.

LAPOINTE, Mathieu. «Entre ville et campagne, entre fascisme et communisme : les hésitations d'un jeune autodidacte beauceron, Raoul Roy (1914-1996)» dans Yvan Lamonde et Denis Saint-Jacques. *1937 : un tournant culturel*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, p. 105-120.

MEUNIER, Martin et Michel BOCK «Essor et déclin du corporatisme au Canada français (1930-1960) : une introduction» (2011), p. 1-28.

OLLIVIER-MELLOS, Anne «H. L. Mencken : Anarchiste de droite?». *  tudes anglaises*, vol. 56 (2003/4), p. 447-457.

ORY, Pascal. «Qu'est-ce qu'un intellectuel?» dans Pascal Ory. *Dernières questions aux intellectuels et quatre essais pour y répondre*. Paris, Olivier Orban, 1990, p. 9-50.

PILOTTE, Gaston «Victor Barbeau et la querelle du régionalisme». *  tudes française*, vol. 7, n  1 (1974), p. 24-48.

ROSANVALLON, Pascal «Pour une histoire conceptuelle du politique». *Revue de synthèse*, vol. 4, n  1-2 (janvier-juin 1986), p. 93-105.

ROY, Christian «L'histoire des droites européennes : Bibliographie sélective». *Mens*, vol. 6, n  2 (printemps 2006), p. 313-336.

SIRINELLI, Jean-François «Les intellectuels» dans René Rémond. *Pour une histoire politique*. Paris, Seuil, 1988, p. 199-132.

TRÉPANIER, Pierre «Asc  se et action Les impatiences de Lionel Groulx (1899-1906)» dans Lionel Groulx. *Correspondance 1874-1967, tome 1 : Le prêtre éducateur 1894-1906*. Critique par Gisèle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier, Montréal, Fides, 1989, p. lxxiii-cxv.

TRÉPANIÉ, Pierre «Esdras Minville (1896-1975) et le traditionalisme canadien-français». *Les Cahiers des Dix*, n°50 (1995), p. 255-294.

TRÉPANIÉ, Pierre «Ni francophile, ni gallophobe. Lionel Groulx, voyageur». *Les Cahiers des Dix*, n°58 (2004), p. 135-169.

TRÉPANIÉ, Pierre «Quel corporatisme? (1820-1965)». *Les Cahiers des Dix*, n°49 (1994), p. 159-212.

TRÉPANIÉ, Pierre «Note pour une histoire des droites intellectuelles canadiennes-françaises à travers leurs principaux représentants (1770-1970)». *Les Cahiers des Dix*, n° 48 (1993), p. 119-164.

TRÉPANIÉ, Pierre «Le maurrassisme au Canada français». *Les Cahiers des Dix*, n°53 (1999), p. 167-233.

TRÉPANIÉ, Pierre «Les intellectuels québécois de l'entre-deux-guerres selon Catherine Pomeyrols : une analyse décevante». *Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*, n°8 (automne 1997), p. 225-230.

TRÉPANIÉ, Pierre «L'historien et la tradition» dans Damien-Claude Bélanger, Sophie Coupal et Michel Ducharme. *Les idées en mouvement : perspective en histoire intellectuelle et culturelle du Canada*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 77-105.

TRÉPANIÉ, Pierre. *Qu'est-ce que le traditionalisme? Causerie-débat tenue à Montréal, le samedi 8 juin 2002*. Montréal : Club du 3 juillet, 2002. 53 p.

TRÉPANIÉ, Pierre. *Une histoire libérale des idées au Québec. Analyse critique. Causerie-débat tenue à Montréal, le samedi 23 février 2002*. Montréal : Club du 3 juillet, 2002. 44 p.

TRÉPANIÉ, Pierre «Chapitre XV, Vie intellectuelle» dans Jacques Rouillard. *Guide d'histoire du Québec. Du Régime à nos jours*. Bibliographie commentée, Cap Saint-Ignace, Méridien, 1991. 267 p.

TRÉPANIÉ, Pierre «Robert Rumilly, historien engagé», *L'Action national*, vol. 73, n°1 (septembre 1983), p. 9-40.

TRÉPANIÉ, Pierre «Victor Barbeau, anarchiste de droite». *Les Cahiers des Dix*, n°59 (2005), p. 55-87.

WINOCK, Michel. «Les idées politiques» dans René Rémond. *Pour une histoire politique*. Paris, Seuil, 1988, p. 233-253.

6. Mémoires et thèses

BÉLANGER, Damien-Claude. *Lionel Groulx et la Franco-américanisme*. Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 2000. 184 p.

DALPÉ, Samuel. *L'ordre et la liberté. Étude sur un libéralisme de conservation canadien-français*. Mémoire de maîtrise, Ottawa, Université d'Ottawa, 2012. 74 p.

FOISY-GEOFFROY, Dominique. *Les idées politiques des intellectuels traditionalistes canadiens-français (1940-1960)*. Thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 2008. 410 p.

PELLETIER, Louis-Raphaël. *Nationalisme et libéralisme dans la pensée de Jules Fournier (1904-1917)*. Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 1999. 137 p.